Utrecht University Library
Partner in Science
Universiteit Utrecht

Le cheval et l'amazone : traité complet de l'équitation des dames

https://hdl.handle.net/1874/32166

LE CHEVAL & L'AMAZONE.

DÉPOSÉ.

BRUXELLES. — TYP. DE Vᵉ PARENT ET FILS,
Montagne de Sion, 17.

LE CHEVAL ET L'AMAZONE.

LE PAS.

ODS 6173 v.f. B. 1048

LE CHEVAL

ET

L'AMAZONE

TRAITÉ COMPLET

DE L'ÉQUITATION DES DAMES

PAR

Mme J. STIRLING-CLARKE

—

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE QUATRE MAGNIFIQUES PLANCHES COLORIÉES

En vente

BRUXELLES
Ve PARENT & FILS, ÉDITEURS,
17, montagne de Sion.

PARIS
AUGUSTE GOIN, ÉDITEUR,
82, rue des Écoles.

LEIPZIG
CH. MUQUARDT, ÉDITEUR.

1861

TOUS DROITS RÉSERVÉS

Label →

PREFACE.

Fair readers, and gentle critics. In launching this little bark on the wide ocean of censure and of praise, I crave your attention for a few moments, whilst I explain the motives that have urged me on so bold a venture. It is not, believe me, that I court publicity as an authoress; my vanity largely as I may possess my sex's share, can never lead me to hope for such an envied designation from these unpretending pages; much less would I have it supposed that, a desire to trench upon ground hitherto trodden by the more privileged sex, or the presumption of offering any suggestion for their enlightenment, has brought me thus

prominently before you. But, as a woman, I write exclusively for the guidance of my own sex, well knowing the vast importance to the fair novice of a manual which brings her acquainted with that equal pride of prince and peasant — the horse — and with the fascinating and elegant science which teaches how to guide and govern him, and how to guide and govern herself with respect to this noble creature.

Would that the subject were in abler hands; still, in default of choicer diction, and a more intimate acquaintance with the rules of authorship, I offer them, in plain and simple phrase, the jottings of many a leisure hour, and the results of the long and careful study of an art, which has ever been to me an object of attention and delight.

It is constantly remarked that, although many books have been published which successfully impart a knowledge of riding to gentlemen, not one has appeared that can be regarded as a sufficiently comprehensive treatise for ladies, who are desirous of perfecting themselves in an accomplishment so peculiarly requiring, in their case, advice and instruction; — more especially, for those fair equestrians, who, by distance or otherwise, are deprived of the assistance of qualified professional teachers, or of that of friends or relatives competent to act as their instructors. The acknowledged necessity, yet absence of such a guide, — the constant solicitation fort hints upon the subject, — the unconscious awkwardness, and want of ease and confidence, painfully exhibiting itself in but too many fair riders of the present

day, combined with their general ignorance of the equestrian « *Savoir faire* » — and the long urged wishes of a large circle of friends and acquaintances, — are the inducements that have tempted me to put forth in their present form the gatherings of my own experience.

By some persons, it may perhaps be objected that, practice alone teaches to ride, and that, in an art like this, elaborates rules are uncalled for; by others also that, many of the principles here laid down are too generally known to need repetition; yet if artificial measures of motion, and the imitation of a good carriage mend even our manner of walking, which nature has taught, and constant practice has at times improved, why should riding, which certainly is still more of an art, be supposed to be easily and sufficiently attained without the assistance of well authenticated rules? Daily experience proclaims the contrary. Do we not continually see ladies who present a good figure while standing on the ground, appearing on horseback helpless and awkward? And, in answer to these precepts being generally known, it is enough to observe how far they are from being practised, and how small is the community of feeling and intelligence found to exist between riders and their horses, to justify their being reproduced; with, it is hoped, not the less impressiveness, for the form they have assumed in the hands of one who is of the same sex as are they to whom this work is addressed.

If I shall have satisfactorily explained the motives for intruding myself on your attention, your favourite judgment will assuredly go with my little bark in its onward course,

and your sanction and approval be respectively the sunshine and the breeze that gallantly light and waft her into the desired haven — of success.

PRÉFACE.

Belles Lectrices et Critiques indulgents,

En lançant cette petite barque sur le vaste océan de la censure et de l'éloge, j'implore votre attention pour quelques instants, afin d'expliquer les motifs qui m'ont poussée à tenter une entreprise aussi hardie. Ce n'est pas, croyez-moi, que je recherche la renommée comme auteur; ma vanité, si largement que je puisse posséder ma part de celle de mon sexe, ne me fera jamais espérer un titre aussi envié, pour ces pages sans prétention; je voudrais moins encore que l'on pût supposer que c'est le désir d'empiéter sur le terrain foulé jus-

qu'ici par un sexe plus privilégié ou la présomption de lui offrir quelque avis pour son instruction qui m'a portée à me mettre ainsi en évidence. Mais, comme femme, j'écris exclusivement pour servir de guide à mon propre sexe, connaissant bien la grande importance pour la belle novice, d'un manuel qui lui fasse connaître le cheval, orgueil du prince comme du cultivateur, et cette science fascinatrice et élégante qui enseigne à le guider et à le gouverner, ainsi qu'à se guider et à se gouverner soi-même, en ce qui concerne l'emploi de ce noble animal. Je voudrais que ce sujet fût placé dans des mains plus habiles ; cependant, à défaut d'une diction plus choisie et d'une connaissance plus complète des règles de l'écrivain, j'offre, en phrases courtes et simples, les notes recueillies dans mes heures de loisir, et les résultats de l'étude longue et consciencieuse d'un art qui a toujours été pour moi un sujet d'étude et de plaisir.

On a fait remarquer souvent que, bien qu'un grand nombre de livres aient été publiés, qui traitent avec succès de l'équitation pour les hommes, il n'en a pas paru un seul qui puisse être considéré comme suffisamment étendu, pour les dames qui désirent se perfectionner dans un art qui, pour ces belles écuyères, exige particulièrement les conseils et les leçons, surtout si la distance ou d'autres obstacles les privent de l'assistance de professeurs, d'amis ou de parents capables de les diriger. La nécessité reconnue et l'absence d'un tel guide, les sollicitations constantes de conseils sur ce sujet ; la gaucherie involontaire, le manque d'aisance et de confiance dont font preuve malheureusement tant de belles amazones de nos

jours, ajoutés à l'ignorance générale du « *savoir faire* » équestre, et enfin les instances réitérées d'un cercle nombreux d'amis et de connaissances, sont les motifs qui m'ont déterminée à publier sous cette forme les idées récoltées par ma propre expérience.

Quelques personnes objecteront peut-être que la pratique seule enseigne à monter à cheval et que, dans un art comme celui-ci, des règles élaborées sont inutiles; d'autres diront qu'un grand nombre des principes énumérés ici sont trop généralement connus pour qu'il soit nécessaire de les répéter; cependant si des moyens artificiels de motion, si l'imitation d'un maintien gracieux peuvent modifier même la manière de marcher, que la nature nous a enseignée et qu'une pratique constante a successivement perfectionnée, pourquoi l'équitation, qui est certainement un art, pourrait-elle être si aisément et si rapidement apprise, sans le secours de règles authentiques? L'expérience quotidienne proclame le contraire. Ne voyons-nous pas à chaque instant des dames qui offrent un aspect gracieux quand elles sont à pied, paraître à cheval impuissantes et gauches? Pour répondre à l'objection de la connaissance générale de ces principes, il suffit de faire remarquer combien ils sont loin d'être mis en pratique, et le peu de communauté de sentiment et d'intelligence que l'on voit exister entre les cavaliers et leurs chevaux justifie leur reproduction. J'espère qu'ils n'auront pas moins de force pour avoir revêtu la forme que leur a donnée la main d'une personne du même sexe que celles à qui s'adresse cet ouvrage.

Si j'ai expliqué d'une manière satisfaisante mes motifs de réclamer votre attention, votre jugement favorable accompagnera sans doute ma petite barque dans sa course; et votre approbation sera le rayon de soleil et la brise qui l'éclaireront et la guideront vers la terre promise du succès.

INTRODUCTION.

Au nombre des plus délicieuses productions du goût et de l'art anciens, on peut compter une statuette représentant Cupidon monté sur un lion, ce qui nous montre la force et la majesté de l'amour soumettant la sauvagerie même à son pouvoir. Quels que soient le charme de l'emblême et la beauté du dessin qui a été admiré de tout temps, on pourrait se demander si la gracieuse amazone dirigeant un noble coursier ne présente pas une image plus belle encore de la force combinée avec la grâce.

Ceux qui ont vu quelques-unes des dames réputées les meilleures écuyères de nos jours passer rapidement au galop

de leur coursier, reconnaîtront sans doute que jamais la grâce et la beauté ne brillent avec plus d'éclat que dans la pratique de ce noble exercice.

Il y a quelques années l'équitation était loin d'être aussi généralement en faveur parmi les dames; celles qui montaient à cheval étaient alors l'exception et non la règle, mais aujourd'hui la plupart des dames qui appartiennent aux classes élevées ou moyennes de la société mettent l'équitation au nombre de leurs talents et, qu'elles soient réellement habiles ou qu'elles s'imaginent l'être, toutes ont l'ambition d'être considérées comme des amazones consommées. Combien peu, cependant, ont réellement droit à ce titre envié! L'habitude peut beaucoup et plus encore lorsqu'elle se combine avec les connaissances théoriques; mais, en thèse générale, l'art de monter à cheval n'est ni une habitude, ni un instinct.

Avoir l'habitude du cheval, savoir porter l'amazone, sauter en selle et parcourir au galop une promenade publique, telle est la somme de talents équestres que possèdent beaucoup de femmes qui s'imaginent que pour devenir excellente écuyère et passer pour telle il suffit de prendre des manières masculines. Mais monter un cheval également bien, à toutes ses allures; réprimer ses mouvements d'impatience avec fermeté, mais avec douceur; le gouverner d'une main légère et élégante; garder son équilibre avec grâce, avec aisance, avec une apparente insouciance ; dominer complétement l'animal, comme si amazone et monture étaient douées d'une intelligence commune, le sang-froid de l'écuyère domptant l'ardeur du coursier; unir le courage à la douceur, et savoir

employer l'énergie sans rien perdre de la délicatesse : tels sont les éléments qui constituent pour la femme l'art de l'équitation.

Une série de charmantes gravures « *les Amazones* » publiées en France il y a quelques années et dues au crayon distingué d'Alfred de Dreux, a prouvé que les exercices équestres font briller dans tout leur éclat la grâce et la beauté des formes féminines; cependant, s'ils font ressortir l'élégance, ils font remarquer aussi, et avec la plus pénible évidence, la maladresse et la gaucherie. L'amazone est comme une statue placée sur un piédestal élevé; il est aussi facile d'en discerner les fautes que les qualités.

Nous ne saurions nous montrer trop reconnaissantes envers la reine d'Angleterre, qui a été la première à donner l'exemple (exemple suivi par les dames de son royaume et bientôt après par celles de toute l'Europe) d'un exercice aussi favorable à la santé, car, si l'équitation n'eût pas été à la mode, il est à craindre que les grands avantages qu'on en retire n'eussent pas été suffisants pour décider les parents à mettre l'équitation au nombre des talents à faire de bonne heure acquérir à leurs filles. Les mères n'ont qu'à consulter leurs médecins sur ce sujet; elles apprendront de quels immenses bienfaits leurs enfants seront redevables à une pratique précoce du cheval; souvent elles lui doivent la santé à une époque postérieure de la vie. L'expérience a prouvé que de toutes les récréations auxquelles se livrent les générations actuelles, aucune ne procure à la jeunesse, et même à tous les âges, de plaisirs plus vifs et plus bienfaisants. Placée dans

une position élevée et à l'air dans une atmosphère pure, l'amazone respire avec délices, son élasticité d'esprit s'accroît, et elle se sent pénétrée d'un indescriptible sentiment de bien-être. Mais pour jouir pleinement de cette sensation, une connaissance parfaite de l'équitation est indispensable; la crainte cède alors la place à cette aisance consommée, à cette confiance qu'on ne peut obtenir que par la pratique et l'étude.

Il est certain qu'on recourrait plus souvent à l'équitation pour délasser la jeunesse d'études plus sérieuses, si les professeurs et l'enseignement étaient plus en harmonie avec les goûts et la délicatesse des esprits raffinés. Dans beaucoup de cas on ne peut s'étonner de la répugnance qu'éprouvent les mères à permettre à leurs filles de suivre les cours d'une école d'équitation; en effet, il peut être désagréable à une femme timide et distinguée d'entrer dans certains de ces établissements et d'y recevoir les leçons des professeurs qui y sont attachés. Leurs expressions et leurs manières laissent parfois à désirer et ils sont dans ce cas peu aptes à diriger les gracieux mouvements d'une femme à cheval.

L'art de monter à cheval ne devrait être enseigné que par des hommes ou des femmes distingués, comme il en est du reste qui honorent cette profession; par des personnes dont les manières et l'éducation soient celles de la bonne société, dont le langage et les gestes soient appropriés au rang et à la délicatesse de leurs élèves. Le monde entier reconnaît que l'équitation est un noble exercice, pourquoi donc des femmes d'un esprit cultivé, croiraient-elles déroger en l'enseignant?

Un préjugé ridicule prête à cette occupation quelque chose de hardi et de masculin; c'est une opinion absurde qu'on ne saurait trop promptement effacer. Si l'équitation était un talent grossier, les dames devraient le supprimer complétement; mais il n'est pas d'art d'agrément, même celui de la danse, si raffiné et si élégant, qui ne puisse être rendu grossier et vulgaire par ceux qui ne se préoccupent pas d'arriver à la perfection.

L'art de monter à cheval, lorsqu'il est cultivé avec soin, étant incontestablement féminin et gracieux, ceux qui sont chargés de l'enseigner doivent être à même, par la nature et l'éducation, d'en faire une récréation élégante.

De nombreuses raisons décident les dames à quitter de bonne heure l'école d'équitation, les unes pour se soustraire à la monotonie des leçons, les autres parce que, par timidité ou par délicatesse, elles sont incapables de demander à leurs professeurs les informations qui leur seraient nécessaires pour assurer leur confort et leur faire faire des progrès. Lorsque les élèves ont été convenablement préparées et ont reçu les instructions nécessaires, elles acquièrent en sortant une confiance qu'elles ne pourraient obtenir en ne quittant jamais l'enceinte de l'école.

Malheureusement, la majorité d'entre elles supposent qu'il y a fort peu de chose à apprendre, et que ce peu s'acquiert presque instantanément. C'est pour ce motif que d'ardentes jeunes filles courent sans cesse de graves périls auxquels elles n'échappent le plus souvent que grâce à l'instinct des fidèles animaux qu'elles montent.

Combien ne voyons-nous pas de femmes, belles et gracieuses, avoir à cheval une tournure si peu élégante et même si ridicule qu'elles s'exposent aux moqueries des spectateurs et servent de but aux plaisanteries des caricaturistes; tandis que, si elles avaient recouru aux leçons de personnes compétentes elles auraient pu, dans l'art de l'équitation, déployer tous leurs avantages et exciter beaucoup plus d'admiration à cheval, qu'elles ne pourraient le faire au bal ou à la promenade.

Il est à regretter que les pères, frères ou oncles ne se chargent pas plus fréquemment de l'instruction de leurs parentes. Lorsqu'un membre de la famille excelle dans cette noble science qui peut plus convenablement que lui se charger de ces délicates fonctions?

On doit admettre aussi que les professeurs réellement respectables et consciencieux ont de grandes difficultés à rencontrer. Le maître d'équitation a souvent une douzaine d'élèves de force différente qui se trouvent réunies; comme il faut les occuper toutes, il s'ensuit qu'une élève fort avancée déjà dans l'art de l'équitation se trouve suivre une commençante qui se voit emportée dans le galop général sans avoir acquis la moindre idée de ce qu'exige le pas.

Dans beaucoup de cas, c'est le désir de l'élève elle-même d'avancer trop rapidement qui nuit à ses progrès : au bout de quelques leçons, elle néglige les instructions préliminaires pour se laisser aller à galoper; tandis que si elle avait mis à acquérir tout ce que peut apprendre le pas, le triple des leçons qu'elle a consacrées à cette partie du travail, elle s'en

trouverait infiniment plus avancée et ne tarderait pas à faire honneur à son professeur.

Un maître d'équitation, réellement désireux de donner à ses élèves une connaissance approfondie de son art, se voit souvent contrarié par une impatience de ce genre. Souvent, on répond à ses remontrances par cet argument que d'autres professeurs enseignent aux dames à monter à cheval en quelques leçons ; mais on ne considère pas que cette précipitation indiscrète que des ignorants seuls peuvent favoriser, au lieu de faire faire des progrès aux élèves ne réussit neuf fois sur dix qu'à enraciner des habitudes qui les empêcheront de devenir jamais bonnes écuyères.

C'est une erreur grossière que de s'imaginer que l'art de monter à cheval peut s'acquérir en quelques leçons et qu'aussitôt qu'une commençante réussira à monter un vieux cheval de manége, sans perdre l'équilibre lorsqu'il galope, elle n'a plus rien à apprendre. Ceux qui n'ont aucune connaissance de la science de l'équitation peuvent seuls nourrir de pareilles illusions.

Il serait injuste d'attribuer au professeur les échecs dus à ces diverses causes ; car, en dépit de son adresse et de ses bonnes intentions, en dépit des soins judicieux qu'il apporte au choix de ses aides, il lui est impossible, dans ces circonstances, de donner à ses élèves l'habileté qu'il désirerait leur voir acquérir.

L'équitation diffère de la plupart des autres études en ce qu'elle peut devenir, presque dès le principe, une source de vifs plaisirs, une délicieuse récréation ; et les jouissances qu'elle

procure ne font que s'accroître à mesure que l'élève marche vers la perfection ; mais, comme dans les autres sciences, les rudiments doivent être d'abord bien compris. « *Disce prima elementa.* » Apprenez les premiers éléments, disaient sagement les anciens. C'était à leurs yeux une condition sine qua non de succès pour toute chose qui valait la peine d'être apprise. En règle générale, les meilleurs cavaliers sont ceux qui ont été accoutumés à monter à cheval dès leur enfance. La souplesse et l'abandon naturels des enfants, leurs exercices infatigables sur des poneys doués d'une bonne action, leur donnent les connaissances et l'expérience que cet ouvrage a pour but de communiquer autant que possible à nos lectrices. Les leçons, qu'on s'en souvienne, ne pourront jamais remplacer pour un adulte les connaissances qu'acquièrent de bonne heure les enfants à l'époque où ils montent des poneys, surtout lorsque plusieurs petits garçons et petites filles se rassemblent pour faire leurs promenades en société ; il est certain qu'il s'en trouvera dans le nombre de plus habiles que d'autres, et leur amusante vanité qui les pousse à donner des leçons engendre une rivalité par laquelle ils acquièrent et créent réciproquement la confiance. L'espiéglerie des garçons qui aiment à agacer les petites filles et leurs poneys peut être parfois une source de dangers, mais en général elle stimule leur adresse et leur courage ; lorsqu'une fois elles se sont aperçues qu'elles sont capables de gouverner leurs montures, elles commencent à aimer le sport avec autant d'ardeur que leurs frères, sur lesquels elles se vengent alors avec usure. Leurs maladresses sont fidèlement retenues et leur sont si

fréquemment rappelées, que filles et garçons prennent les plus grands soins pour diriger leurs poneys de façon à s'éviter à l'avenir la honte d'une chute. Ils acquièrent ainsi par degrés une adresse qui grandit avec eux et se développe avec leur force; lorsque leur taille leur permet de changer leur petit poney pour un plus grand, et plus tard pour un cheval, ils sont parfaitement capables de le guider dans toutes ses allures. Il y a en outre dans la main de la dame accoutumée à la vie de la campagne et qui a commencé dès son enfance ses exercices équestres, un degré de décision qui devient une sorte de franc-maçonnerie entre elle et son cheval. Beaucoup de dames ont supposé longtemps, et ce préjugé subsiste encore aujourd'hui, que l'équitation ne convient qu'à la jeunesse. Il est difficile de concevoir quelle fut la source de cette opinion absurde, si l'on se souvient que jadis l'usage de monter à cheval était général, et que les femmes de tout âge s'adonnaient à cet exercice; à cette époque, on ne doit pas l'oublier, la moyenne de la vie était plus longue qu'aujourd'hui, et plus de la moitié des maladies, qui de nos jours exercent leurs ravages, étaient complétement inconnues. En ce moment, il est peu de mes lectrices qui ne puissent citer au moins une dame âgée de soixante à soixante-dix ans, jouissant d'une santé excellente qu'elle attribue à l'exercice précoce du cheval, et à laquelle un temps de galop le matin, à l'air pur de la campagne, a l'influence de rendre la jeunesse et la gaieté.

Pourquoi ne ferions-nous pas revivre les usages de nos ancêtres, ce qui serait d'autant plus facile que les perfec-

tionnements qui ont été apportés de nos jours à l'art de l'équitation en ont diminué les difficultés en substituant le délicieux petit galop au désagréable petit trot des temps passés, et en remplaçant par la selle de dame actuelle qui permet à l'amazone de diriger elle-même sa monture, les formes autrefois en usage, avec lesquelles la dame n'avait aucune action sur son cheval, qu'une autre personne dirigeait.

Si nous jetons un regard sur les temps passés, quels amusants contrastes nous y découvrons avec les usages et les coutumes de notre époque.

Un célèbre nouvelliste nous représente son héroïne voyageant du Somersetshire à Londres par la route de Bath et accompagnée seulement de sa femme de chambre, toutes deux à cheval ; nous sympathisons avec *Sophia* et *Honour* pendant ce voyage. Combien elles sont charmantes aussi, bien qu'elles touchent en plusieurs endroits au ridicule, ces images que présentent à l'esprit les scènes du *Vicaire de Wakefield*, où la famille se rend à cheval à l'église du village.

Si nous retournons à une époque plus éloignée encore, nous lisons dans les *Commentaires* de Stowe que Richard II, se voyant menacé par les rebelles de Kent, se rendit à cheval de la tour de Londres au *Miles End*, et avec lui sa mère qui était malade et faible dans un *whirlicote*, ce qui est décrit comme un horrible véhicule, composé de quatre planches grossièrement mises ensemble. L'année suivante, Richard épousa Anne de Luxembourg, *qui introduisit l'usage des selles de dame*, et ainsi furent abandonnés les *whirlicotes*, excepté aux couronnements et autres solennités de ce genre.

Nous avons encore la description que nous fait Knighton du luxe et des fêtes de son époque (1341). En parlant des divertissements publics et particulièrement des tournois, il dit : « Un grand nombre de dames du rang le plus élevé et de » la plus grande beauté assistent à ces tournois; elles sont » vêtues de tuniques bigarrées, moitié d'une couleur, moitié » d'une autre; leurs pélerines sont très-courtes, leurs cha- » peaux remarquablement petits et maintenus sur leurs têtes » avec des cordons, leurs ceintures et leurs bourses ornées » d'or et d'argent; elles portent de petites épées appelées » dagues, par devant, un peu en dessous de la taille; elles » montent de magnifiques chevaux, richement caparaçonnés, » et dans cet attirail, elles vont de place en place en quête de » tournois. »

Quoi de plus charmant par une belle matinée d'été que de regarder par les fenêtres de quelque maison de campagne sur une route rurale du comté de Kent, et de se représenter les « *Pélerins de Chaucer* » se rendant à Cantorbéry? Les rires bruyants de la nonne, de la prieure et de la veuve enjouée font joyeux chorus avec les clochettes de leurs palefrois. Et les tournées, les processions, les chasses au faucon du temps passé, que nous pouvons voir encore représentées dans toute leur vérité dans quelques-uns des tableaux de Wouwermann et dans la magnifique œuvre de Landseer : *La Châtelaine de la Féodalité.*

Il ne nous reste aujourd'hui, pour nous rappeler ces brillantes époques, que leur représentation sur toile et les brillantes descriptions qu'en ont faites les auteurs contempo-

rains; le temps, ce grand innovateur, a depuis longtemps effacé toutes traces de ces jours d'étranges aventures, de romans de chevalerie, et il y a aussi peu de chances de les voir jamais reparaître, que de voir les chemins de fer céder leur place aux aristocratiques voitures de voyage et aux diligences publiques d'il y a trente ans.

Aujourd'hui que le cheval n'est plus employé comme moyen de transport habituel, et que l'équitation n'est plus considérée que comme une récréation agréable et favorable à la santé et un talent digne d'une dame, il est évident qu'il faut absolument quelque chose de plus que la connaissance et l'habitude du petit trot. On consacre des années à l'étude de la musique, à celle des langues et des diverses branches qui font partie de l'éducation de la femme du monde, tandis qu'un art dont l'ignorance peut mettre la vie en danger est ou totalement négligé, ou limité à quelques leçons parfois mal données, et souvent mal reçues, que l'on juge suffisantes pour mettre l'élève à même de paraître dans une promenade publique; là, au milieu d'un grand nombre de chevaux de tout caractère, montés par toutes espèces de cavaliers, il faut qu'une dame soit réellement bonne écuyère pour se garder des nombreux accidents auxquels peuvent l'exposer la maladresse des autres.

Si les commençantes pouvaient apprécier toute la valeur d'une connaissance parfaite de la science de l'équitation, nous les verrions chercher avec plus d'ardeur à l'acquérir, et la sécurité, l'aisance et la grâce seraient plus fréquemment réunies.

Dans les grandes familles de province, on voit souvent des dames atteindre à la perfection dans l'art de l'équitation : S'il est apprécié à sa valeur, là où l'élégance et la grâce n'ont que peu de témoins combien d'importance n'acquiert-il point pour celles qui veulent se produire dans les promenades publiques des grandes villes où se pressent une foule de cavaliers élégants et de promeneurs curieux prêts à remarquer toute faute et à rire de tout ridicule.

L'AMAZONE.

Le costume de l'amazone doit être original autant qu'élégant et ne ressembler qu'à lui-même. Ses principaux caractères doivent être la simplicité et le bon goût; tout ce qui lui donnerait un air masculin doit être soigneusement évité, et le même principe qui a fait supprimer le clinquant et l'étincelant caparaçon du palefroi, doit faire exclure aussi tout assemblage de couleurs éclatantes.

L'élégant ondoiement de ses vastes plis a toujours attaché à ce costume un charme indescriptible. Plus d'une blonde jeune fille a captivé plus de cœurs dans une amazone parfaite que dans tout l'éclat de la plus ravissante toilette de soirée; combien n'avons-nous pas vu d'exemples de brillants mariages et de douaires princiers dus à l'élégance des formes et au port gracieux que l'amazone met si fréquemment en évidence. Il est donc essentiel d'attacher à sa coupe et à sa façon beau-

coup plus d'attention qu'on n'a l'habitude de le faire. Rien ne doit être négligé de ce qui peut ajouter à l'aisance ou à la grâce d'un aussi charmant costume. Bien coupée et bien faite, l'amazone fera paraître dans tout son avantage une taille passable; combien ne rehaussera-t-elle pas la grâce de celle envers qui la nature s'est montrée prodigue?

La taille de l'amazone doit s'adapter exactement au buste; mais il ne faut pas qu'elle serre la poitrine que l'exercice du cheval fait généralement dilater. Elle doit être aussi suffisamment large et convenablement coupée à la partie postérieure du cou pour prévenir cette tension désagréable qui ôte toute aisance et toute grâce aux mouvements de la tête. Rien n'est plus pénible que la sensation de suffocation que fait éprouver une amazone mal faite, sensation infiniment plus sensible à cheval que dans toute autre position; nous ne parlerons pas de la raideur et du manque d'élégance que cette gêne communique à toute la personne.

La taille ne doit pas être trop longue ou elle fera des plis; il faut qu'elle soit plus courte que dans les robes ordinaires. Beaucoup de dames s'imaginent à tort que la taille de l'amazone conservera à cheval la même position qu'au moment où elles viennent de s'en revêtir. Un moment de réflexion suffira à les convaincre que la position particulière et le mouvement continuel du corps empêchent qu'il en soit ainsi, pour peu que la taille soit trop longue.

Les manches ne doivent jamais serrer trop, surtout dans la partie supérieure du bras, car elles nuiraient à l'aisance des mouvements, si nécessaire lorsqu'on monte à cheval.

Un morceau de corde ou de toile agité par le vent blesserait l'œil d'un commandant de vaisseau et détruirait toute la symétrie de la voilure ; l'amazone doit éviter avec le même soin tout ce qui pourrait flotter. Les basques, par exemple, tant en vogue il y a quelques années, font à cheval l'effet le plus disgracieux, car aussitôt que le cheval quitte le pas pour prendre l'allure plus vive du trot ou du galop, la basque, soumise à l'action du vent, commence à s'agiter précipitamment au grand détriment de la grâce.

A moins que le drap ne soit de grande largeur, on doit en mettre deux lés et demi dans le jupon, si l'on veut que les plis tombent avec ampleur et grâce. La trop grande longueur de la jupe, faute dans laquelle on tombe très-souvent, doit être soigneusement évitée, non-seulement comme gênante et inutile, mais encore comme dangereuse à cause de sa tendance à s'embarrasser dans les pieds du cheval lorsqu'il galope, sans compter les désagréments que l'on éprouve lorsque le vêtement est mouillé et souillé par un temps boueux.

On croit en augmentant la longueur de la jupe rehausser la grâce de la tournure, mais cette espérance est complétement frustrée par l'apparence peu élégante et même disgracieuse que prend le vêtement lorsqu'il dépasse une dimension donnée au delà des pieds de l'écuyère ; il arrive souvent alors que la jupe se roule sur elle-même et paraît avoir été liée ou attachée avec des épingles.

Une poche placée du côté gauche et pouvant contenir un carnet à cartes de visite ou une bourse sera fort utile. Cette

poche doit se boutonner, de peur que les secousses n'en fassent tomber le contenu.

L'amazone est ordinairement en drap, mais, pendant l'été, si cette étoffe est trouvée trop chaude, on peut lui en substituer une autre plus légère, par exemple le cachemire. Ce tissu a toute l'apparence d'un drap de très-belle qualité, sans en avoir le poids ni la chaleur, et comme c'est une étoffe croisée, elle est beaucoup plus solide et moins sujette aux déchirures. Lorsqu'on se sert de cachemire ou de toute autre étoffe aussi légère pour la confection de l'amazone, on doit mettre un grand ourlet à la partie inférieure du jupon pour lui donner du poids et empêcher qu'il ne soit soulevé par le vent.

Les couleurs les plus en vogue aujourd'hui sont les teintes foncées; la couleur des cheveux et du teint doivent décider de ce choix; c'est le goût déployé en cette circonstance qui fera de l'amazone la plus charmante des toilettes.

L'amazone peut être portée soutachée ou unie, selon la mode ou le goût de la personne à laquelle elle est destinée.

Quand la taille de l'amazone est fermée devant, on porte d'ordinaire un petit col retombant en fine toile; lorsqu'elle est ouverte, elle doit laisser voir une guimpe du même tissu.

Les guimpes de batiste brodée sont fort élégantes aussi, mais le col doit toujours être mat, pour faire bon effet sur une amazone de couleur foncée.

Lorsque les manches serrent aux poignets, de petites manchettes blanches, correspondant avec le col et attachées à l'intérieur des parements de l'amazone, font fort joli effet. Quand les manches sont larges, d'amples manches de dessous

de même étoffe que la guimpe, retenues au poignet par une bande étroite, ont également un aspect fort élégant.

Avant d'en finir avec ce sujet, je recommande expressément à mes lectrices de se montrer prudentes dans le choix de leur tailleur; ceux qui connaissent bien la coupe particulière d'une amazone bien faite sont très-rares; il en est peu qui réussissent à assurer au corsage le degré de liberté qui lui est indispensable, à éviter une pression exagérée, à donner à la taille cette élégance qui, sans enfreindre les lois de la nature, communique au costume équestre sa grâce séduisante.

Les corsets que l'on porte pour monter à cheval doivent être élastiques sur les hanches, et il est de la plus grande importance que les busc en soient très-courts. Les corsets à épaulières ne peuvent convenir.

Des pantalons sont indispensables ; la modestie et le confort l'exigent également; les couleurs sombres sont préférables au blanc, car si l'amazone se soulève, ce qui arrive presque toujours pendant le galop, surtout lorsqu'il y a beaucoup de vent, le blanc attire immédiatement l'œil des passants, tandis que lorsque les pantalons sont foncés, ils semblent faire partie de l'amazone et ne sont pas remarqués. Les meilleurs pantalons d'équitation, soit pendant l'été, soit pendant l'hiver, sont en peau de chamois mince et souple; ils empêchent généralement la jambe qui entoure le pommeau de la selle de s'écorcher. Les pantalons doivent être recouverts, depuis le genou jusqu'aux pieds, de drap ou d'un autre tissu de même couleur que l'amazone, et retenus sous la bottine à l'aide de sous-pieds.

Les dames qui montent beaucoup à cheval devront porter des bottines de cuir ou de peau de chevreau; lorsque les chaussures sont en étoffe, le pied gauche est promptement endommagé par le frottement de l'étrier. Les bottines doivent être à lacets ou à élastiques; les boutons sont excessivement incommodes et offrent des inconvénients sérieux.

On doit éviter toute superfluité dans les vêtements de dessous, pour la commodité aussi bien que pour l'apparence; un grand nombre de jupons est déplacé à cheval, d'autant plus qu'au premier galop ils remontent et se pelotonnent sous l'amazone. L'extrême opposé dans lequel tombent bon nombre de dames, c'est-à-dire l'absence complète de jupons, doit être tout aussi soigneusement évité. Les jupons, employés avec modération, sont un appendice nécessaire du costume équestre. N'est-il pas étrange de voir une femme dont la crinoline, soit au logis, soit à la promenade, soit au bal, rappelle les cerceaux autrefois en usage, quitter ce volumineux déploiement et prendre l'aspect d'une des beautés du règne de Georges II, époque à laquelle les dames luttaient d'exiguïté dans leurs vêtements inférieurs. En vérité, c'est la mode qui régit toutes choses et elle accoutume les yeux à tout ce qu'il lui plaît d'ordonner; mais aussi longtemps que les robes conserveront leur ampleur actuelle, l'extrême opposé ne pourra manquer de paraître singulier.

Les jupons blancs ont les mêmes inconvénients que les pantalons blancs; on peut les remplacer par des jupons de satin ou de soie noire, bien ouatés pendant la saison d'hiver et piqués à partir du genou jusqu'à l'extrémité inférieure; les

piqûres doivent être plus rapprochées du côté droit, parce que cette partie du jupon recouvrant le pommeau de la selle s'use plus vite. Quel que soit l'aspect d'élégance et de propreté que présentent les jupons blancs avant le départ, lorsque la promenade est terminée, même par le beau temps, ils ont tout à fait l'apparence de chiffons et sont hors d'état d'être exposés aux yeux des spectateurs lorsque la dame, descendue de cheval, relève les longs plis de son amazone.

Lorsqu'on porte un jupon noir suffisamment ample et plissé par derrière, il est rarement nécessaire d'en mettre un second ; il ne peut en être de même des jupons blancs et leur nombre, comme nous l'avons déjà dit, est un inconvénient sérieux à cheval.

Quant aux chapeaux, tant de formes diverses ont paru depuis quelque temps, que je ne puis que recommander à mes lectrices de n'être ni les premières à adopter les nouveaux, ni les dernières à rejeter les vieux. Si l'on a soin d'éviter les extrêmes, rien ne rehaussera mieux les charmes du visage, que quelques-uns des jolis chapeaux d'amazone de nos jours. De tous les articles de toilette que portaient nos ancêtres lorsqu'ils montaient à cheval, le chapeau à plumes est le seul que nous désirions voir conserver. Nous abandonnons volontiers à la dame Juliana Berners, ses cerceaux ; à la belle mais malheureuse Arabella Stuart son raide corset et ses pélerines ; à la duchesse de Gordon, sa veste à lacets d'or, son chapeau retroussé et sa cravache. Mais nous ne pouvons qu'admirer la comtesse d'Ogle, l'héritière de Northumberland, avec son charmant chapeau à plumes, telle qu'elle est repré-

sentée dans les gravures, et montant au galop l'avenue du parc, avec le duc de Newcastle, caracolant à ses côtés.

Il faut que le chapeau prenne bien la tête, sans cependant serrer trop; il est fort important qu'il ne soit ni trop grand, ni trop petit; dans le premier cas il dérangera constamment la chevelure, dans le second sa pression deviendra douloureuse.

Les voiles sont fort utiles, mais doivent toujours se porter courts, car il y a des moments où un long voile pourrait devenir pour l'écuyère, surtout si elle n'avait pas acquis encore une grande expérience de l'équitation, une source de graves embarras. Les voiles de réseau de soie sont les meilleurs, parce qu'à cause de leur poids, ils subissent moins l'influence du vent; tombant plus près du visage ils conviennent mieux aux chapeaux à larges bords, et, occupant un espace beaucoup plus restreint que la dentelle ou la gaze, ils ont un aspect beaucoup plus élégant lorsqu'ils sont relevés. Les gantelets ou les gants peuvent se porter à volonté, selon le goût de chaque écuyère.

Quelques mots sur le fouet ne seront pas déplacés ici; il fait incontestablement partie de l'équipement de l'amazone et c'est souvent le premier article qu'elle se procure. Le fouet n'est pas un simple ornement, il a son utilité; il doit être droit et léger, mais il faut qu'il ait suffisamment de résistance pour supporter la pression contre le flanc du cheval. On ne doit jamais faire usage d'un fouet souple, dangereux parce qu'il tourmente et excite fréquemment le cheval sans que le cavalier en ait conscience. Les chevaux qui ont la peau fine,

quoique parfaitement doux et calmes dans d'autres occasions, deviennent parfois tout à fait intraitables à cause de l'irritation produite par les mouches, et l'espèce de fouet dont nous venons de parler a fréquemment le même résultat. La monture du fouet peut être aussi riche ou aussi simple qu'on le désire, pourvu qu'il ne s'y trouve rien qui puisse s'accrocher soit dans le voile, soit dans toute autre partie de la toilette.

Le plaisir que l'on peut goûter dans une promenade à cheval, dépend en grande partie d'une toilette bien ordonnée et de l'absence de ces petits ennuis qui proviennent du manque d'attention et de l'ignorance.

Quel que soit le genre de coiffure que l'on adopte, on doit ne rien négliger pour arranger les cheveux de façon à ce qu'ils ne puissent voltiger devant le visage et devenir une source d'ennuis; plus d'une promenade dont on s'était promis grand plaisir, a perdu tous ses charmes, sans autre cause que le dérangement de la chevelure. Il est peu de dames qui n'aient éprouvé cet inconvénient au moins une fois, surtout lorsque la mode de porter le chapeau d'homme était universelle.

Si les boucles revenaient à la mode, je conseillerais à toutes les dames dont les cheveux se défrisent facilement de ne pas adopter ce genre de coiffure pour monter à cheval. Les cheveux tressés, portés en bandeaux, ou roulés de chaque côté du visage comme cela se fait beaucoup aujourd'hui, sont infiniment plus commodes; cette dernière manière non-seulement va mieux avec le reste du costume, mais convient admirablement au genre de chapeaux en vogue aujourd'hui.

Les cheveux doivent être attachés solidement, mais pas serrés trop forts, car une tension continue produit invariablement un mal de tête.

Les dames qui ont une chevelure très-abondante et qui jugent nécessaire d'en renfermer une partie sous le chapeau peuvent, à défaut de méthode qui leur soit propre, le faire très-aisément de la manière suivante : on relève sur le sommet de la tête les cheveux qui ne servent pas aux rouleaux de côté, et on en forme une sorte de casque qu'on ramène autant que possible sur le devant avant d'y placer le peigne, de manière qu'ils ne puissent gêner le chapeau. Les dents du peigne sont enfoncées dans la torsade. Si cela est fait avec soin, de façon à ne pas tirer les cheveux et à ne pas faire presser les dents du peigne sur la tête, on s'apercevra que le mode que nous recommandons a l'avantage de la fermeté et de la commodité. Il pourra peut-être paraître gênant au premier ou au second essai, mais l'habitude aura bientôt fait disparaître toute sensation désagréable. C'est encore un moyen d'attacher avec une plus grande facilité les cheveux de devant; les rouleaux ayant été ajustés, leur extrémité doit traverser le derrière de la tête pour aller, si les cheveux sont assez longs, s'enrouler au-dessus de la tête, autour de la torsade; s'ils sont trop courts, on peut les tresser pour les attacher derrière la tête avec des épingles. De cette manière, les rouleaux se rencontreront sur le cou et rendront inutile l'emploi d'un *cache-peigne*.

Les dames qui ont adopté le chapeau d'homme et qui montent beaucoup à cheval trouveront sans doute que ce procédé

obvie à un inconvénient qu'elles doivent avoir fréquemment éprouvé.

On doit mettre aussi peu d'épingles que possible; elles sont souvent une cause d'ennuis parce qu'elles tombent, blessent la tête ou se dérangent; quant à lier les cheveux, c'est un moyen que nous ne conseillerions à personne, car rien n'est plus nuisible pour la chevelure.

Et maintenant, quelques mots sur ce mal si préjudiciable à la vie et à la beauté : les corsets trop serrés. Je prie instamment toutes mes lectrices d'y regarder à deux fois avant de s'adonner à cette dangereuse pratique. Quelque grand que soit ce mal dans les circonstances ordinaires, il est centuplé à cheval, à cause de la position particulière du corps. Lorsqu'une promenade à cheval se prolonge, un corset trop serré détermine invariablement dans le côté droit une douleur dont le retour fréquent conduit inévitablement à un état morbide. De sorte que l'exercice du cheval, au lieu de produire sur la santé l'influence favorable qui en doit résulter, devient, par la faute de l'amazone, le germe d'une maladie qui détruit pour elle tout le charme de l'existence ou la conduit à une mort prématurée.

Il est incontestable qu'un corset trop serré nuit à la beauté en ôtant aux mouvements de la taille l'aisance, si essentielle à la grâce. On peut aisément se convaincre de ce résultat, en observant la raideur particulière que cet état de gêne communique à toute amazone. Rien n'est plus ridicule que les tailles d'une finesse exagérée; elles deviennent dans les promenades publiques le point de mire de toutes les plaisanteries.

On doit éviter, en s'habillant, tout ce qui pourrait devenir à cheval une source de soucis et d'inquiétudes, telles sont les épingles négligemment attachées, ou des rubans trop ou trop peu serrés ; ces bagatelles ont plus de conséquences qu'on ne l'imaginerait d'abord. Il suffit souvent de ne pas se prémunir contre ces petits désagréments pour perdre tout le plaisir d'une promenade qui aurait pu être délicieuse. On doit autant que possible éviter les épingles ; les rubans, les boutons et les agrafes sont plus sûrs et moins sujets à occasionner des inconvénients.

On ne doit pas mettre de bagues pour monter à cheval ; elles font souvent enfler la main et l'empêchent de se fermer convenablement sur les rênes. Si l'on porte une montre, la chaîne doit en être retenue au bouton ou à l'agrafe de l'amazone, pour qu'elle ne puisse être secouée par le trot ou le galop.

Les dames qui ont souvent les pieds froids pendant l'hiver, doivent se faire une règle de les chauffer avant de monter à cheval, car il est beaucoup plus facile d'entretenir la circulation que de l'établir ; elles feront très-bien de porter des chaussettes de laine ou des bottines doublées de flanelle.

Il y a une manière aisée et gracieuse de relever l'amazone lorsqu'on attend sa monture ou qu'on se dirige vers elle, qui forme un contraste frappant avec les modes disgracieux que nous voyons si souvent adoptés. On y reconnaît à première vue l'écuyère consommée, et toutes celles qui ont la prétention de mériter ce titre devraient attacher à ce point toute l'attention qu'il mérite.

Pour relever l'amazone convenablement, on prend le jupon de chaque côté, aussi bas que les bras peuvent atteindre, tout en restant droite, on écarte les bras de façon à bien ouvrir l'amazone, puis on la relève jusqu'à ce qu'elle soit suffisamment courte pour marcher. Les mains sont alors ramenées en avant; l'une se place un peu plus haut que l'autre, pour que le maintien n'ait rien de raide ni d'affecté. Lorsqu'il y a deux largeurs de drap dans la jupe, on doit la relever de chaque côté à la couture, pour qu'elle ne traîne point par derrière.

Lorsqu'une dame est accompagnée d'un cavalier, elle doit relever l'amazone du côté où marche celui-ci, aussi bas qu'elle peut le faire en lui donnant le bras; elle fera retourner par-dessus le pouce une petite partie de la jupe pour empêcher qu'elle ne s'échappe de la main.

L'amazone peut être facilement arrangée soit pour le voyage, soit pour la promenade, soit pour la maison, par un moyen très-simple et très-expéditif que l'on trouvera excessivement commode pour les visites à la campagne, si une dame se voit obligée de s'arrêter dans sa promenade et de passer la journée hors de chez elle.

En faisant la jupe, on y attache tout autour, à l'intérieur, à distance égale de la ceinture sept ou huit bouts de fort ruban, assez longs pour atteindre à un pouce environ du genou; ils doivent s'y rencontrer avec le même nombre de cordons, également attachés à l'intérieur à une distance telle de l'ourlet, que, quand on les attache, la jupe ne dépasse pas la longueur d'une robe ordinaire; l'ourlet seul touche alors le sol et l'amazone a l'aspect d'une robe à double jupon. On doit veiller à ce que les

cordons soient placés très-exactement, de crainte que la jupe ne soit pas de la même longueur tout autour.

Lorsque le jupon est ainsi disposé pour servir de toilette de maison, la taille sera ouverte devant pour laisser voir la guimpe, et des manchettes blanches assorties au col seront attachées en dedans des manches de l'amazone et retomberont sur les parements ; il faut que la chevelure soit arrangée avec goût, et le tout forme alors un costume fort convenable et très-élégant.

LE CHEVAL.

On a fait observer souvent, et avec raison, que les amazones ne sont que trop portées à monter des chevaux de forte taille chaque fois que l'occasion leur en est fournie. Si mes belles lectrices veulent accepter les conseils d'une femme qui possède quelque expérience de l'équitation, elles renonceront immédiatement et pour toujours aux grands chevaux, pour peu que la santé, l'aisance, l'élégance et le confort soient de quelque importance pour elles.

Un cheval de dame ne devrait jamais dépasser une hauteur de 1 mètre 55 centimètres, si élevée que soit la taille de la dame à laquelle il est destiné.

L'apparence de l'amazone dépend beaucoup plus qu'on ne se l'imagine généralement du choix du cheval. J'ai fréquemment entendu dire d'une jeune dame qu'elle ne devrait pas monter à cheval parce que ses formes conviennent peu à cet

exercice. C'est une singulière erreur. Personne ne devrait se priver de cette récréation, la plus saine qu'il soit possible de se procurer, avant que l'âge ait enlevé aux membres leur activité et que la nature exige un coussin plus moëlleux que le siége d'une selle de dame. Le grand secret repose dans le choix judicieux de la monture. Les plus belles formes, quelle que soit la hauteur de la taille, peuvent gagner en élégance, et celles envers lesquelles la nature s'est montrée moins généreuse, trouveront à l'observer un double avantage.

Je me souviens d'avoir monté à cheval deux fois dans la même journée avec une jeune amie, et d'avoir été tout particulièrement frappée de la vérité de ce que j'avance. Elle était d'une taille en dessous de la moyenne, mais d'une exquise beauté de visage et de formes. Elle montait le matin un beau poney, parfaitement dressé, de 1 mètre 40 centimètres de hauteur, et l'aspect combiné de la dame et de sa monture étaient bien propres à exciter l'admiration. Descendant au galop la promenade de Rotten-Row, avec une tranquille aisance, elles eussent pu servir de modèle à un peintre ou à un sculpteur. Dans l'après-midi elle fut redevable à une amie d'une seconde promenade; mais, en cette occasion, elle montait un magnifique hunter gris qui avait près de 1 mètre 60 centimètres de hauteur. Hélas! le charme était rompu, car en dépit de la grâce naturelle de l'amazone, en dépit des formes splendides et de l'action irréprochable du cheval, la disproportion de taille et l'impuissance de la dame à gouverner un animal de cette force, habitué à être manié par une main masculine, jointes aux efforts inutiles qu'elle faisait pour lui faire quitter

l'allure du galop et prendre le pas, ôtaient à sa tournure toute la grâce qui la caractérisait le matin.

Mais ce n'est pas au seul point de vue de l'apparence que cette règle doit être observée; elle est d'une importance au moins égale en ce qui concerne le confort, bien qu'une amazone ne puisse paraître bien à cheval à moins qu'elle ne soit parfaitement à son aise. Je m'occupe spécialement ici des dames qui montent à cheval principalement pour acquérir le plus inestimable des biens, la santé. Fort souvent celles à qui leur médecin recommande l'exercice du cheval n'en tirent aucun profit à cause de la fatigue qu'elles ressentent. C'est en vain que leurs chevaux sont extraordinairement doux et bien dressés, que la selle, les rênes, le harnais sont disposés de manière à rendre tout accident impossible, leur sentiment de malaise et d'inquiétude reste le même, et l'exercice dont on attendait de si bons résultats est bientôt abandonné en désespoir de cause.

Je suis convaincue, et je parle par expérience, car j'ai réussi plusieurs fois dans des cas semblables à remédier au mal, que la plupart de ces échecs n'ont d'autre cause que la disproportion de taille existant entre la dame et sa monture; on croit généralement, mais à tort, qu'en pareille occurence tout ce que l'on peut faire, c'est de procurer à l'amazone un cheval excessivement doux. On voit fréquemment une dame de petite taille montée sur un grand cheval d'une action allongée, avec lequel il est impossible qu'elle lutte avec quelque avantage. D'un autre côté, une dame de haute taille, amaigrie par la maladie, est tout aussi souvent placée sur un petit

animal dont le pas, comparativement court, lui est tout aussi désagréable, sinon davantage. Laissez ces amazones échanger leurs montures, et l'effet sera surprenant. Ainsi, ce n'est pas au médecin qu'il faut s'en prendre, mais à la maladresse de celui qui s'est chargé de procurer un cheval à la malade et qui a détruit le bon effet que l'on aurait pu attendre de l'équitation et compromis le succès de l'entreprise.

Dans le choix d'un cheval de dame, l'élégance ne doit pas être méprisée, mais ce n'est là qu'une considération secondaire; la race, la docilité, l'action, le dressage et la conformation de l'animal ont une importance beaucoup plus grande. Un cheval ne peut être trop courageux pour une dame, s'il est docile, car rien n'est plus fatigant et plus désagréable que de monter un animal paresseux, sans aucune ardeur. Le cheval de dame doit être de bonne race et bien dressé; sa force et son action doivent être en rapport avec ces qualités. Combien de fois n'avons-nous pas entendu dire d'un cheval : c'est un fort joli animal, mais trop léger, il ne convient que pour une dame; il est presque impossible de commettre une plus grave erreur, car en proportion de son poids, il faut plus de force pour porter une dame que pour porter un homme; la forme de la selle de dame et la position de l'amazone causent sur le dos du cheval une pression très-forte. Il suffit pour se convaincre de ce fait d'observer combien le dos des chevaux, montés souvent par des dames, est sujet à s'écorcher. En outre, la dame n'a pas à sa disposition le même degré de force pour venir en aide au cheval dans le cas où il ferait un faux pas ou le soutenir dans des difficultés de

tous genres, et tous les chevaux faibles sont plus ou moins sujets à tomber.

En règle générale, les chevaux de dame ne durent pas aussi longtemps que ceux qui sont exclusivement montés par des hommes ; cette différence s'explique par l'usage constant, dans le galop, du côté hors montoir du cheval. Par conséquent, ils doivent tôt ou tard s'user d'un côté, ce qui arrive de fort bonne heure aux animaux de formes grêles et de membres débiles. Ainsi, quand une dame, amateur d'équitation, a reçu pour monture un cheval léger, celui-ci se trouve la moitié du temps hors de service. C'est ce qui arrivera fréquemment avec un animal qui n'est pas assez fort pour son travail : ou il boitera, ou son garrot ne sera pas en état de supporter la selle, ou il sera malade et hors de condition au moment même où l'on désirerait le plus vivement en faire usage.

De tels animaux, quelle que soit l'opinion que puissent avoir de leur extérieur, leurs propriétaires, ne valent pas leur entretien. Il vaut mieux faire le sacrifice d'une crinière flottante, d'une queue bien attachée, d'une couleur agréable et même d'une jolie tête, et s'assurer des qualités plus importantes et plus utiles ; lorsque ces dernières sont unies à la beauté, le cheval de dame est d'un prix inappréciable.

La plupart des chevaux de bonne race, dociles et sans vices, chez lesquels les formes, la force et l'action ne laissent rien à désirer, peuvent, au moyen d'une préparation convenable et de soins judicieux, être rendus propres au service de cheval de dame.

Un cheval de dame parfait, possédant toutes les qualités requises, est un trésor digne d'envie. Il y a quelques années, je possédais un cheval alezan brûlé, de pur sang, d'une beauté remarquable; il avait été dressé avec les plus grands soins, et je puis affirmer que de tous les chevaux qu'il m'a été donné de monter, il fut toujours mon favori.

Il possédait les avantages d'une généalogie sans tache, son action était si parfaite qu'elle charmait également le cavalier et le spectateur : en outre, il était si docile et si doux qu'il cédait à la main la plus délicate.

Si mes lectrices veulent bien continuer à m'accorder leur attention, je vais leur offrir la description de ce que je considère comme le type parfait du cheval de dame, en traçant le portrait de cet animal sans pareil.

La tête était courte et large; une légère concavité du chanfrein donnait de l'extension aux naseaux qui doivent toujours être bien développés, et nul ne pouvait nier la beauté de son profil et la grâce de ses lignes. Les oreilles étaient bien placées, d'une dimension et d'une forme parfaites. L'attache de la tête laissait toute liberté aux fonctions de l'encolure, qui avait toute l'élasticité désirable et la faculté de se ployer gracieusement pour obéir à la main du cavalier. L'œil était doux, expressif et assez proéminent, signe de race et indice certain de la docilité du tempérament. L'encolure n'était ni longue ni trop musculaire, mais finement arquée; elle avait, ce qui n'est pas toujours facile à rencontrer, cette courbe particulièrement gracieuse qui, sans aucun doute, est un héritage que les chevaux anglais tiennent des races

d'Orient; l'encolure, en se confondant avec les épaules qui n'étaient point remarquables par la hauteur du garrot, formait un angle d'environ quarante-cinq degrés. Les épaules étaient profondes, ce qui constitue une qualité de la plus haute importance, et leurs pointes n'étaient ni trop rapprochées, ni assez écartées pour nuire à la liberté d'action. La profondeur de l'épaule avait son complément dans la profondeur des côtes de devant, si essentielle pour retenir la selle de dame, aussi bien que pour assurer la force et le fonds nécessaires pour porter le poids à la place convenable. Les jambes se mouvaient — comme cela arrive toujours lorsque l'épaule a la conformation que nous venons de décrire, — de telle manière que, lorsqu'il trottait, son cavalier pouvait apercevoir son genou, critérium infaillible de la perfection de l'action. L'avant-bras était long, tandis que le canon était large, puissant et court. Les genoux et les jarrets étaient de grande dimension et permettaient à l'animal de porter son cavalier avec aisance et sans se fatiguer. Les paturons n'étaient ni trop longs, ni trop courts, mais de longueur et d'obliquité moyennes, ce qui assurait l'élasticité de son action et le confort de son cavalier. Le pied était rond, bien proportionné et dans un état de santé qui ne laissait rien à désirer; nous ferons remarquer à ce propos que la conservation des pieds en bon état doit être la préoccupation constante de tous ceux à qui des chevaux sont confiés.

Le dos était un peu court; c'était là le seul défaut qu'un connaisseur eût pu découvrir dans les formes de l'animal, défaut qui généralement nuit à l'aisance et à la douceur de

l'action. Les hanches étaient larges et bien recouvertes et les jarrets, comme ceux du cerf, obliques, angulaires et bien placés; la queue était haute, bien attachée et achevait de donner à ce superbe cheval l'aspect le plus animé et le plus gracieux.

Quelque parfaites que soient les formes d'un animal, il reste beaucoup à faire avant qu'il mérite le titre de cheval de dame; lorsque les moyens ordinaires ont seuls été mis en œuvre pour son dressage, l'expérience nous montre combien il est peu propre encore à servir de monture à une amazone, bien qu'en sortant des mains du marchand, il ait pu être garanti doux à monter et exempt de tout vice, bien que son action naturelle soit tout à fait irréprochable. C'est à ce moment que s'élève cette grave question : comment et par qui ce qu'il doit apprendre encore lui sera-t-il enseigné?

La grande ardeur du cheval anglais de pur sang le rend peu propre à servir de cheval de dame, et c'est toujours une tâche difficile que de le dresser à cet usage. Le premier point important de son éducation, c'est de le placer sur ses hanches, ce qui ne peut généralement se faire qu'à l'aide d'efforts longs et persévérants. On commet une grande faute lorsqu'on prétend arriver trop précipitamment à ce résultat en se servant de piliers, au lieu de chercher à l'atteindre par une série d'exercices persévérants, administrés à la longe et en employant à intervalles l'homme de bois. La bouche arrivera ainsi à atteindre à cette finesse qu'exige impérieusement l'extrême délicatesse de la main féminine. Cette partie de l'éducation ne peut cependant être administrée si ce n'est

sous la direction d'une personne très-compétente, car à moins qu'on ne possède beaucoup de prudence et de jugement, les maux les plus graves pourraient être produits.

La grande difficulté réside donc toujours dans le choix de la personne sous la direction de laquelle doit être placé le cheval. Sa noble nature se révolte contre les mauvais traitements qui le rendent vicieux ou détruisent son ardeur et son courage. Après l'habileté, la douceur et la patience sont les qualités les plus nécessaires pour remplir convenablement cette tâche; avec leur aide on réussit mieux à dompter un animal ardent et souvent même vicieux, qu'en opposant la force à la force. Malheureusement, le naturel brutal de la plupart des personnes auxquelles le cheval est confié, les porte trop souvent à croire qu'on ne peut dominer l'animal que par des mauvais traitements, en le torturant sans pitié au moyen du fouet et de l'éperon, jusqu'à ce qu'il tremble en entendant une voix humaine et tressaille à la vue seule de son bourreau. Il est évident qu'il n'y a point de règles sans exceptions, et de même que nous rencontrons chez les hommes des caractères intraitables, il s'en trouve parfois chez les chevaux : il n'y a rien là qui doive nous surprendre, et, lorsqu'un cheval mérite réellement une correction, il ne faut point hésiter à la lui infliger, mais le châtiment doit être administré judicieusement et froidement, sans impatience ni colère.

On a souvent débattu la question de savoir si le dressage du cheval destiné à servir de monture à l'amazone doit être confié à une femme ou remis entre les mains plus énergiques

d'un homme. La solution de cette question est subordonnée au tempérament et au caractère du cheval, à l'adresse et au jugement du dresseur. Dans une foule de circonstances, la fermeté qui appartient naturellement à la main de l'homme, jointe à l'avantage que lui donne, dans sa position à cheval, l'usage complet de ses membres peuvent seuls obtenir un résultat satisfaisant. D'un autre côté, la main légère d'une femme triomphe souvent, là où la résolution et la force ont échoué.

On avance souvent contre les femmes qui exercent la profession de dresseur, le reproche suivant : dans l'orgueil de leur force elles sont quelquefois, dit-on, trop portées à punir avec une grande sévérité des fautes légères, que des moyens plus doux eussent suffi à corriger. Ce mode de traitement est fort regrettable; non-seulement il leur fait perdre tous les avantages dont elles eussent été redevables à la délicatesse de leurs mains et compromet chez le cheval la docilité qui en devait résulter, mais il conduit celui-ci à associer dans sa mémoire la selle de dame et le costume d'amazone avec les corrections et les souffrances et, par crainte du châtiment, à se tenir sans cesse sur la défensive, prêt à se jeter de côté au plus léger mouvement de la main du cavalier.

Un poëte anglais a dit quelque part qu'il faut instruire l'homme sans qu'il s'en doute (*Man should be taught, as if you taught him not.*) et si l'observation de ce principe a produit des résultats favorables pour l'homme, qui est non-seulement doué d'intelligence mais de toutes les qualités qui la mettent en jeu, ne peut-on pas, avec un égal profit, l'appliquer

à un animal qui n'est doué ni de facultés raisonnantes, ni de réflexion.

Le cheval possède une grande sensibilité nerveuse et se laisse facilement dominer par les impressions de crainte, d'affection et d'antipathie. En dressant un cheval de dame, si l'on fait usage du fouet, comme moyen de correction, on ne doit y recourir que dans les cas de vice invétéré, et lorsque tous les autres expédients ont échoué. Les corrections qui font le plus d'effet sur un cheval sont celles qui, sans être sévères, le contrarient dans l'acte de désobéissance dont il veut se rendre coupable, d'abord en le réprimant, et ensuite en le forçant à faire précisément le contraire. En agissant ainsi sur l'intelligence de l'animal, on donne du poids à ses leçons et l'on épargne au cheval toutes les conséquences funestes qui sont si fréquemment la suite d'une sévérité mal fondée.

On attribue le fait suivant à un riche fermier bien connu dans le nord de l'Angleterre comme éleveur heureux, et qui s'est toujours vanté d'être son propre dresseur : un jour qu'il montait un poulain vers le milieu de la journée, l'animal refusa de quitter la route qui conduisait à l'habitation de son maître, et par conséquent à l'écurie pour prendre la direction que voulait lui imposer son cavalier. Après avoir pendant quelque temps essayé en vain de la douceur et des encouragements de tous genres pour le déterminer à céder, le fermier le força à rester immobile à l'endroit même où il se trouvait, et se contenta de résister à toutes les tentatives du cheval pour reprendre le chemin de l'écurie. Une heure s'étant passée de

la sorte, une heure de résistance passive, le cavalier essaya de nouveau de faire tourner sa monture, mais cette seconde tentative resta infructueuse comme la première. Comme en ce moment un jeune garçon passait, le cavalier le chargea d'aller trouver sa femme et de la prier de lui envoyer son dîner. Le repas lui arriva et fut mangé sur le dos de l'animal; après quoi, il fit un nouvel effort, mais toujours en vain. Le domestique fut alors renvoyé au logis avec ordre de revenir dans la soirée avec le souper de son maître, si ce dernier n'avait pas auparavant regagné sa demeure. Diverses autres tentatives furent successivement faites par intervalles, jusqu'à ce que le soir arrivât et que le souper vint à l'heure dite. Le repas dépêché, le messager fut de nouveau renvoyé à la ferme pour y chercher des vêtements qui permissent à son maître de passer la nuit à la belle étoile, mais avant qu'il pût être de retour l'obstination de l'animal avait cédé; il devint traitable et obéit sans plus de résistance à la main de son cavalier. Tels étaient les moyens que cet intelligent dresseur employait invariablement, évitant strictement l'usage du fouet ou de l'éperon, et opposant à toute tentative de désobéissance de la part d'un jeune cheval, l'indulgence, la douceur et une résolution patiente.

L'empressement avec lequel les chevaux dressés par ce propriétaire étaient recherchés et les prix fabuleux qu'il obtenait de ses produits, prouvent l'excellence de son système; il trouva dans les bénéfices considérables qu'il réalisa, la récompense de son intelligente persévérance.

Les opinions si bizarrement et cependant si habilement

exprimées il y a plus de deux cents ans par un auguste et spirituel écrivain, le duc de Newcastle, s'appliquent encore si bien à notre époque, où la nature impétueuse et ardente du cheval anglais peut être si aisément gâtée par la brutalité et l'impatience, que je ne puis résister à la tentation de citer quelques passages de son magnifique ouvrage « *Le Manége* » se rapportant au sujet qui nous occupe.

« L'intelligence du cheval est placée infiniment en-dessous » de celle de l'homme par bien des gens qui prouveraient au » contraire par leurs actes que l'animal est le plus intelligent » des deux. Il faut longtemps à un jeune garçon pour savoir » apprendre son alphabet, plus longtemps encore pour qu'il » sache épeler et souvent plusieurs années avant qu'il puisse » lire couramment; et cependant il y a des individus qui, » aussitôt qu'ils ont monté un jeune cheval qui n'a reçu » encore aucune leçon, s'imaginent qu'en le frappant, en » l'excitant de l'éperon, ils en feront un cheval dressé dans » l'espace d'une matinée. Je serais fort aise de demander à » ceux qui font preuve d'une pareille stupidité si en frappant » un enfant ils croiraient pouvoir lui apprendre à lire, sans » lui enseigner d'abord son alphabet? Il ne faut donc pas » attendre plus d'intelligence d'un cheval que d'un être » humain, puisqu'on dresse l'animal de la même manière que » l'on apprend à lire aux enfants. En effet, on lui enseigne » d'abord quelque chose, puis, au moyen de répétitions fré- » quentes, on convertit la connaissance acquise en habitude. » Il en est de même de ce qu'apprennent les hommes; il faut » longtemps, par exemple, pour qu'un enfant sache jouer

» parfaitement du luth ; mais lorsqu'il en est arrivé à ce point,
» ses doigts se meuvent sans qu'il en ait conscience, et
» errent sur les notes presque à son insu. On peut dire pré-
» cisément la même chose du maniement du cheval. Il est
» vrai qu'il ne faut que la main et les jambes pour rendre un
» cheval parfait, mais il y a d'autres choses nécessaires pour
» le rendre obéissant à la main et aux jambes. »

Le même écrivain dit ailleurs :

« J'ai vu fort peu de cavaliers emportés se rendre maîtres
» de leur cheval par la colère ; au contraire, dans des cir-
» constances semblables, j'ai toujours vu le cheval maîtriser
» son cavalier, et comme l'intelligence la plus faible est tou-
» jours la plus obstinée, il est probable que le cheval vaincra
» toujours l'homme. Lorsqu'il s'agit de dresser un cheval, il
» devrait y avoir en présence un homme et une bête, et non
» deux bêtes. Le vrai cavalier ne se laisse jamais dominer
» par la colère ; lorsque son cheval mérite une correction,
» il la lui inflige sans perdre un instant son sang-froid. Lors-
» que le cavalier excite rudement sa monture de l'éperon, le
» cheval répond de la même manière en ruant méchamment.
» Ne voyons-nous pas des hommes échanger des coups en
» jouant, sans éprouver l'un envers l'autre la moindre colère ?
» mais lorsqu'ils sont sérieux, la moindre plaisanterie occa-
» sionne un duel. Il en est précisément de même du cheval ;
» si son cavalier s'emporte contre lui, il se montrera mali-
» cieux, mais, s'il en est autrement, il prendra tout en bonne
» part, sans s'offenser jamais ; la patience est le seul moyen de
» dresser un cheval, bien que la patience sans l'expérience

» ne puisse suffire; l'une est aussi indispensable que l'autre;
» on doit par conséquent traiter le cheval avec douceur et
» ne pas exercer toute sa force sauf le cas où l'animal se
» mettrait en tête de se révolter : on doit alors sous peine de
» se laisser dominer par lui, frapper un coup hardi pour
» le réduire à l'obéissance. Si vous le laissez l'emporter sur
» vous, tout est perdu; s'il se soumet au contraire, descendez
» de cheval et caressez-le. S'il résiste, il vaut mieux conti-
» nuer la lutte jusqu'au lendemain que de le gâter par la
» violence. On doit le réduire par degrés, en mêlant la dou-
» ceur aux corrections. C'est ainsi qu'on fera d'un cheval un
» animal aussi utile qu'agréable. »

Le dresseur dont on s'assure le concours, que ce soit un homme ou une femme, doit donc joindre à l'habileté et au jugement, une patience sans bornes et une grande passion pour le cheval.

Les meilleurs chevaux de dames que j'aie connus avaient été dressés par des amateurs; leur intelligence supérieure et leur connaissance du cheval unies à leur vif désir de plaire à quelque belle parente en faveur de qui la tâche avait été entreprise, leur donnaient naturellement un grand avantage sur les dresseurs de profession. Quant à l'impression que cause la jupe de l'amazone, on y prépare aisément le cheval, en attachant à la selle une draperie qui produit un effet analogue.

A l'époque de Virgile et même à celle d'Homère, l'art de dresser le cheval était aussi bien compris que de nos jours et des moyens presque analogues étaient mis en œuvre. Les

Romains employaient une sorte de mors appelé *lupatum* sans doute à cause de sa ressemblance avec les dents ébréchées d'un loup; il est probable qu'ils avaient affaire à des animaux fort différents de ceux de nos jours, car nous sommes rarement obligés de recourir à de telles sévérités.

La main des dames qui ont reçu les leçons d'un bon maître d'équitation est toujours légère et élastique et l'habitude constante de caresser et de flatter leurs chevaux les met fréquemment à même de rendre parfaitement tranquilles des animaux même fort ardents, que des hommes n'ont pu réussir à soumettre. J'ai connu une dame qui, pendant plusieurs années, avait monté un cheval arabe, de couleur baie, qui devint si intraitable à partir du moment où il fut confié à un cavalier, qu'on ne put jamais le mettre au pas. C'est en vain que les mains les plus habiles entreprirent cette tâche difficile, tous furent forcés de reconnaître qu'ils avaient échoué. Et cependant l'intelligence qui existait entre lui et sa bonne et douce maîtresse était si parfaite, qu'aussitôt que cette dernière était en selle et qu'il entendait sa voix, il devenait l'animal le plus doux qu'il fût possible de rencontrer.

On me pardonnera facilement j'espère, de citer ici un autre exemple de la puissance de la douceur. Il est dû à la plume d'une dame auteur dont les œuvres sont hautement appréciées et le caractère singulièrement prisé par tous ceux qui ont eu la bonne fortune de faire partie de ses amis et connaissances; toute sa vie s'est écoulée dans l'exercice des vertus chrétiennes et sa charité était toujours en éveil cherchant de nouveaux objets de sympathie et de bienfaisance.

Voici ce qu'elle dit :

« J'avais un cheval d'une rare beauté et d'une grâce incomparable, mais un parfait Bucéphale dans son genre : deux générations seulement le séparaient d'un superbe arabe donné par le Roi au duc de Kent, lorsque Son Altesse Royale fut envoyée dans la Nouvelle-Écosse. Cet animal n'avait pas trois ans et, selon toutes apparences, n'avait jamais été dressé. Ses manières étaient celles d'un chevreau plutôt que d'un cheval ; il était d'un beau gris pommelé, sa crinière et sa queue avaient des reflets d'argent, cette dernière balayait presque le sol et dans ses gambades il la relevait sur le dos comme celle d'un chien de Terre-Neuve. Ses allures étaient d'une étonnante vivacité, ses mouvements, différents de ceux de tout animal qu'il m'est arrivé de monter, étaient rapides, moelleux et gracieux. Je parvins à me faire aimer de cette charmante créature, par de continuelles caresses auxquelles, je suppose, son origine arabe la rendait particulièrement sensible, au point que ma voix avait autant d'influence sur elle que sur mon chien le plus fidèle et le plus docile. Pas une autre personne ne pouvait exercer sur ce cheval la moindre autorité. Le régiment de mon mari se composait principalement de l'élite des soldats de Napoléon, faits prisonniers dans la péninsule et qui préféraient le service britannique à la prison. C'étaient, pour la plupart, des conscrits, et beaucoup d'entre eux appartenaient évidemment à une classe de la société plus élevée que celle que l'on rencontre d'ordinaire sous l'épaulette. Il se trouvait parmi eux des chasseurs et

» des lanciers qui se faisaient remarquer par un véritable
» talent d'écuyer; comme mon mari avait le grade d'officier
» d'état-major nos chevaux étaient fort bien soignés. Son
» groom était un chasseur, le mien un lancier, mais aucun
» des deux ne pouvait monter *Fairy*, à moins qu'elle ne se
» trouvât être en fort gracieuse humeur. Le cocher anglais
» de lord Dalhousie voulut aussi essayer de la dompter,
» mais en vain. Ou elle envoyait tranquillement son cavalier
» par-dessus sa tête, ou, par une manœuvre comique,
» s'asseyant comme un chien sur ses hanches, elle s'en dé-
» barrassait en le faisant glisser sur le sol. Ses mouvements
» bizarres la faisaient aimer de ces pauvres gens au point
» qu'elle était rarement châtiée et il eût été difficile de trouver
» un arabe aussi sauvage, aussi intraitable, aussi obstiné. Et
» cependant je la montais chaque jour sans expérience de
» l'équitation, sans l'aide de personne, totalement incapable
» d'exercer la moindre autorité sur un animal aussi impé-
» tueux, avec une selle de campagne mal confectionnée et
» qui, par une sorte de fatalité, n'était jamais bien attachée;
» la bride et le mors à l'unisson et l'ardeur naturelle de la
» jument accrue par une nourriture fortifiante, on me voyait
» parcourir au galop les sentiers les plus escarpés, les régions
» les plus sauvages de cette sauvage contrée. Il faudrait
» explorer les routes qui entourent Anapolis et l'endroit
» romanesque appelé *le Pont du Général* pour se faire une
» idée de l'enivrement et du péril de ces heures, les plus heu-
» reuses de ma vie. Insouciante au dernier point, je m'aban-
» donnais complétement à l'attachement qu'éprouvait pour

» moi cette noble créature, et quand je la voyais mesurant
» de l'œil quelque clôture épineuse ou quelque gouffre béant,
» tels que dans ses jeux elle s'amusait souvent à en franchir,
» les douces paroles de remontrance qui l'arrêtaient m'étaient
» arrachées par les craintes que m'inspirait sa propre sûreté
» tout autant que la mienne. Le moindre chuchotement, une
» caresse sur l'encolure ou sur la magnifique tête qu'elle avait
» l'habitude de relever vers la mienne, suffisait à la calmer
» et jamais elle ne mit ma vie en danger. Ceci ressemblait
« fort à un miracle quotidien, si nous considérons la nature
» de la contrée, le caractère de l'animal et ma propre mal-
» adresse. »

La voix humaine, lorsqu'on donne de la douceur aux intonations, a toujours pour le cheval un charme particulier, et grâce à sa sagacité et à sa mémoire; il est bientôt capable de reconnaître celle de son cavalier. L'habitude qu'a l'Arabe de chuchoter dans l'oreille de son coursier est devenue proverbiale et l'on est en droit de se demander qu'elle doit être la vertu de ces mots murmurés à voix basse lorsque l'on considère la confiance et l'affection qui existent entre le cavalier et sa monture. L'amazone doit tirer profit de cette observation, rien n'est plus propre à prévenir un accident ou à rassurer le cheval lorsqu'il est effrayé pour quelque cause que ce soit, que le ton d'encouragement et de bienveillance de la voix qu'il est accoutumé à entendre.

Plus d'un animal précieux a été rendu impropre au service d'une dame par l'extravagance ou le caractère méchant du groom qui le soignait. L'habitude qu'ont si souvent ces indi-

vidus de pincer le cheval et de l'agacer dans sa stalle, ne saurait être trop sévèrement réprimée; car ce qui n'est d'abord chez le cheval que le signe de l'ennui que lui fait éprouver ce jeu ridicule, devient bientôt l'expression de la colère et l'avant-coureur d'un vice bien caractérisé. Un cheval soumis à un pareil traitement, ne tarde pas à devenir dangereux; car si la selle est mal ajustée, si la jupe de l'amazone lui balaie le flanc avec plus de force que d'ordinaire, si le fouet lui effleure la croupe et qu'il en éprouve le moindre inconvénient, il se mettra immédiatement à ruer pour en faire disparaître la cause, et s'il y réussit une fois, dans la suite il aura invariablement recours au même expédient.

Un autre mal sérieux procède fréquemment d'une extrême brutalité dans la toilette. La peau du cheval de race est particulièrement délicate, et la douleur qu'il ressent lorsqu'il est rudement bouchonné et étrillé est fort irritante. L'animal traité de la sorte devient naturellement impatient, et le groom fait alors sentir le poids de sa colère au pauvre animal, qui n'est coupable que d'avoir exprimé une irritation, causée par sa propre ignorance et sa cruelle brutalité. Telle est la cause la plus fréquente des défauts les plus désagréables que puisse avoir un cheval de dame : la répugnance à se laisser monter.

Un groom intelligent et adroit aura toujours égard à la sensibilité du cheval; il consacrera plus de temps et de soins à son pansage, exécutera celui-ci d'une main plus légère, et ne se servira que d'instruments appropriés à la finesse de leur peau; par ces moyens, non-seulement ses chevaux seront toujours de magnifique apparence et en parfaite condition,

mais sa douceur contribuera grandement à les rendre traitables et dociles.

Il est de la plus grande importance qu'un cheval de dame fasse un exercice régulier. Le groom est souvent porté à croire qu'il peut se dispenser de faire sortir l'animal les jours où sa maîtresse se propose de le monter, tandis que, dans ces occasions, un exercice préalable est doublement nécessaire. Le travail que la dame exige de sa monture est rarement suffisant pour maintenir sous le frein un cheval de race, en parfaite condition, et il est non-seulement désagréable, mais dangereux pour elle de monter un animal qui, faute d'exercice, est prêt, à la moindre excitation, à faire le plongeon, à bondir, ou à s'efforcer de se débarrasser de son cavalier. Le travail quotidien est d'une importance plus grande encore, lorsque le cheval est nouvellement acheté et que l'on n'a pu s'assurer avec une entière certitude de son caractère, de ses dispositions et du degré d'ardeur qu'il possède. Un cheval accomplira toujours son travail d'une manière plus agréable pour lui-même, aussi bien que pour son cavalier, lorsqu'il est soumis à un exercice quotidien; sa condition et son apparence en seront de plus singulièrement améliorées.

Lorsque le cheval est resté à l'écurie deux ou trois jours de suite, il devient agité, nerveux et impatient et, à la première sortie, s'il a la bouche délicate, le moindre mouvement inconsidéré de la part de son cavalier, le rend indocile et intraitable. De plus, si l'écurie dans laquelle il a été confiné est sombre, il en sera rendu ombrageux, prendra l'alarme, et tressaillira pour le plus léger motif. Un cheval de dame doit

avoir tous les matins deux heures au moins d'exercice au pas, et, si son groom a la main légère, un temps de galop ne pourra que lui être favorable. Quelque bien dressé qu'il soit, s'il n'a pas de bonnes épaules, il pèsera sur la bride et, à moins que sa maîtresse n'ait une grande expérience de l'équitation, il devra être pendant quelques jours monté par un homme habile qui l'accoutumera au mors. Si ce moyen était inefficace, on ne pourrait adopter de meilleur procédé que de le renvoyer aux exercices primaires de la longe. Malgré toute l'habileté déployée, et tous les soins consacrés à l'éducation d'un cheval, il arrivera peut-être que des défauts et des vices le rendront totalement impropre au service d'une dame. J'ai entendu faire cette remarque que le pire défaut que puisse posséder un cheval est de « ne pas craindre les chutes. » Quelle que soit la vérité de ce précepte dans son application générale, il a une force infiniment plus grande lorsqu'il s'applique à un animal destiné à être monté par une dame ; car, embarrassée par son amazone, il lui sera difficile de se dégager sans danger et impossible de le faire sans avoir reçu quelque lésion, si sa monture vient à se renverser sur le côté gauche. Dans ce cas, une dame est fort heureuse, si elle en est quitte pour un genou ou un pied foulé ; si elle est jetée en avant, par-dessus la tête, des conséquences beaucoup plus funestes peuvent en résulter. Nous conclurons de ceci que les chevaux qui ont les épaules droites et mal formées ou qui, par toute autre cause, sont sujets à des chutes fréquentes, doivent être rejetés sans hésitation.

Un écrivain expérimenté et doué d'un grand talent litté-

raire a dit avec beaucoup de raison : « Le cheval a d'excel-
» lentes qualités, mais il a aussi de nombreux défauts qui,
» dans certaines circonstances, deviennent des vices. Quel-
» ques-uns peuvent être attribués au caractère dont la nature
» l'a doué, car c'est à peine si l'homme fait preuve de plus
» nombreuses particularités d'habitude et de disposition que
» le cheval; la majorité des défauts cependant, de même
» peut-être que chez l'être humain, sont les conséquences
» d'une éducation vicieuse. Si les premiers maîtres auxquels
» le cheval a été confié étaient tout à la fois ignorants et
» brutaux, il ne faut point s'étonner si l'animal est devenu
» obstiné et vicieux. Soit que le cheval trahisse ses mau-
» vaises dispositions en ruant, en se cabrant, en faisant le
» plongeon, ou de toute autre manière dangereuse pour son
» cavalier et pour lui-même, il est rare qu'il puisse être
» corrigé. Un écuyer déterminé peut jusqu'à un certain
» point dominer l'animal de même que celui-ci peut avoir ses
» favoris, contracter des attachements et se montrer com-
» parativement ou absolument traitable avec telle ou telle
» personne; mais d'autres ne peuvent jamais s'y fier long-
» temps, et son maître lui-même n'est pas tout à fait sûr de
» lui. » En règle générale — règle qui n'admet que fort peu d'exceptions — on peut avancer que celui qui tente de dompter un cheval rétif ne fait point preuve « de sagesse et met en oubli l'intérêt de sa propre sûreté. »

Quelle que soit la cause primitive des habitudes vicieuses d'un cheval, qu'elles soient dues à un traitement inintelligent ou à un caractère naturellement mauvais, elles jettent, par la

force de l'habitude, des racines de plus en plus profondes, et il est rare que l'animal oublie jamais une manie perverse, dont il a fait preuve une fois. Ainsi, on peut affirmer, sans crainte de se tromper, que s'il est arrivé à un cheval de trait de ruer dans le harnais, pour quelque motif que ce soit, le même acte se reproduira dans la suite. Un bon cocher pourra le conduire il est vrai et le forcer à marcher, mais il ne pourra lui faire oublier son vice. Il en est de même du cheval de selle; on peut dompter un animal rétif, on peut l'amener à se laisser monter tranquillement pendant des mois, mais j'affirme que, dans des circonstances données, ou à la première occasion favorable, il retournera inévitablement à ses habitudes vicieuses.

Comme il vaut mieux prévenir le mal que de le guérir, ou plutôt que de tenter de le guérir, un animal adonné à un vice dangereux ou ayant quelque défaut de nature à compromettre la sûreté de la personne qui le monte, ne devrait jamais être choisi comme cheval de dame.

LA SELLE ET LA BRIDE.

Il ne peut guère y avoir d'instruments de tortures plus efficaces, et pour l'amazone et pour son cheval, qu'une selle mal faite, mal appropriée. Combien ne voyons-nous pas de dames, surtout parmi celles qui prennent assez tard leurs premières leçons d'équitation, abandonner toute idée de monter à cheval par suite de l'extrême souffrance qu'elles ont endurée, sans songer que c'est un mal qui aurait pu facilement être évité, si on avait pris soin d'approprier à leur taille la forme et les proportions de la selle. Dans les mêmes circonstances, plus d'un pauvre animal a été condamné sans appel et déclaré absolument impropre au service d'une dame, sous prétexte d'indocilité, défaut qui bien loin d'avoir son origine dans des causes constitutionnelles, ou de devoir être attribué, comme on le suppose fort souvent à tort, aux secousses

imprimées à la jupe de l'amazone, a pour unique cause la gêne douloureuse imposée au cheval par la détestable confection de la selle.

Lorsque la selle de dame ne s'adapte pas avec la plus grande exactitude, le dos du cheval en est cruellement écorché; son poids doit être réparti le plus également possible; il ne faut pas qu'elle presse trop fortement le garrot, et elle doit être faite de façon à ne pas peser sur les épaules et à ne gêner en rien leur liberté d'action. Il est bon que le bois de la selle soit un peu plus ouvert du côté droit, sur le garrot, pour empêcher que l'inclinaison naturelle de la selle du côté gauche ne cause en cet endroit une pression beaucoup trop forte, ce qui arriverait notamment lorsque le cheval est depuis assez longtemps en mouvement, et que les sangles se détendent. Les pointes du bois doivent être suffisamment longues pour assurer la fermeté de la selle, la pointe droite doit être la plus longue des deux.

Lorsque le bois est convenablement taillé, l'usage des bâts mobiles ne saurait être trop vivement recommandé à cause des nombreux avantages qu'ils possèdent. Attachés au bois comme ils le sont par des cordes ou des baguettes, ils obvient complétement à l'inconvénient des clous, qui parfois en se déplaçant blessent le cheval. Si pendant une promenade, la selle a pesé trop sur une partie donnée du rein ou du garrot, le mal peut être aisément évité dans la suite en changeant les bâts. La même selle peut aussi, avec des bâts convenables, servir à deux chevaux et même davantage. Comme les bâts peuvent facilement être enlevés pour sécher, ils empêchent la

prompte destruction de la selle, qui résulte souvent de son exposition au soleil ou au feu, ou des dégâts qu'elle reçoit en tombant lorsqu'on la transporte d'un endroit à un autre, alors qu'elle est mouillée. L'usage des bâts a un autre avantage encore, c'est que la dame n'est jamais forcée de se priver de sa promenade, par la nécessité de faire rembourrer sa selle; il suffit, à cet effet, d'envoyer à la fois une seule paire de bâts.

Pour le confort de l'amazone, il est indispensable que la longueur de la selle soit proportionnée à sa taille. La partie supérieure doit être presque complétement plate, mais il faut que le côté gauche soit un peu plus rembourré que l'autre pour empêcher l'amazone de glisser de ce côté, vers lequel l'entraîne toujours sa position à cheval. Il est bon aussi qu'une partie de la selle soit recouverte de peau de daim, parce que le cuir communément employé devient par l'usage si poli et si glissant que si la selle n'est pas extrêmement bien faite, il devient difficile de garder une position centrale.

Le pommeau de la selle doit être soigneusement tourné et rembourré de façon que le genou puisse l'entourer avec aisance et confort; on évitera ainsi le frottement irritant qui résulte de la négligence apportée à la confection de cette partie.

Le pommeau de droite est quelquefois supprimé aujourd'hui; il a cependant ses avantages, et lorsqu'il est assez bas pour ne pas gêner le mouvement des mains, et gracieusement contourné, il n'est pas moins utile qu'ornemental. Il aide incontestablement à maintenir ferme la jambe droite, et per-

met à la dame de se soulever dans sa selle dans le but d'arranger son amazone.

Le troisième pommeau doit être placé à une courte distance au-dessus du genou ; sa position exacte doit être déterminée par la taille de l'amazone; il doit entourer mais non pas serrer fortement la jambe, ou il nuira, dans le trot et dans le galop, à la libre action du membre. Le troisième pommeau est attaché à la selle par une vis, qui forme le pivot sur lequel il se meut; cette vis doit toujours tourner à gauche et non pas d'après la méthode ordinaire à droite, car la pression de la jambe, en faisant tourner le pommeau à gauche, finirait par le détacher.

Ce troisième pommeau, si généralement employé de nos jours, a certainement de grands avantages; car, si l'on en fait un usage convenable, il donne une sécurité immense à l'assiette dans toutes les circonstances critiques; on ne peut opposer à son emploi aucune objection sérieuse, pourvu que la dame soit devenue bonne écuyère avant de commencer à s'en servir. Il a pour l'amazone inexpérimentée un inconvénient : c'est qu'il la porte à compter trop sur lui pour conserver son équilibre, et pas assez sur sa propre habileté dans la conduite de sa personne et de son cheval; elle est exposée alors à se trouver cruellement embarrassée si, par suite d'une circonstance quelconque, elle se trouve privée de l'aide sur laquelle elle s'est accoutumée à compter. Je recommande donc fortement à toutes les commençantes qui ont le désir de devenir bonnes écuyères de se passer de ce pommeau jusqu'à ce qu'elles aient appris à apprécier la valeur des mains

et qu'elles aient atteint dans l'art de l'équitation ce degré de science qui leur permette de conserver aisément leur équilibre, sans compter sur aucune aide artificielle.

L'étrier doit être muni d'une courroie qui permette à une personne placée à droite du cheval de l'abaisser ou de le remonter, lorsque le pied y sera placé ; la dame elle-même doit pouvoir à volonté en modifier la longueur. En règle générale, l'étrier qui aura toute la longueur du pied sera préférable à tout autre, pourvu que sa force la plus grande soit au centre; celui-ci aura en outre l'avantage d'être fort commode.

La bride d'un cheval de dame doit être aussi élégante, mais en même temps aussi simple que possible. Lorsque le cheval a la tête fine et bien faite, il n'est pas besoin d'ornement pour améliorer son apparence ; s'il l'a laide, mal formée, une bride travaillée ne fera que rendre sa laideur plus évidente.

Sauf pendant les premières leçons, un simple bridon ne doit jamais être vu dans les mains d'une dame. Si son cheval a la bouche trop délicate pour être monté avec un mors ordinaire, le plus léger et le plus sûr dont elle puisse faire usage est le mors Pelham.

Tout en choisissant un mors aussi simple que le permette la nature de la bouche du cheval, la branche en doit toujours être assez longue pour obliger l'animal à fléchir sous la main de la dame.

Comme le mors hanovrien semble revenir en vogue aujourd'hui, je conseille à mes belles lectrices qui s'en serviront de se montrer prudentes, à moins qu'elles ne soient

fort habiles et que leurs montures ne soient non-seulement parfaitement dressées, mais encore douées par la nature d'un excellent naturel. L'usage continuel de la gourmette, si la personne qui s'en sert n'a pas la main excessivement légère, détruit la sensibilité de la bouche du cheval et le fait peser sur la main. Si l'animal a la bouche tendre, la gourmette l'agite, l'impatiente, le porte à secouer la tête en tous sens, et souvent à se cabrer ou à reculer au grand détriment de la sûreté du cavalier. La courbure de la branche du mors, tout en lui donnant une fort jolie apparence, n'admet pas une profondeur suffisante; car, comme elle s'étend rarement dessous la lèvre inférieure, le cheval, au lieu d'obéir à la bride, a souvent une disposition à lui résister en levant le nez en l'air, ce qu'il fait souvent quand son cavalier n'a pas la main parfaitement exercée.

Une bride avec un mors et un bridon est celle qui convient le mieux à une dame, car si elle se trouvait dans l'embarras, si son cheval devenait intraitable par suite de la douleur que lui occasionne la gourmette, et à cause de l'usage abusif qu'en fait sa conductrice; celle-ci peut immédiatement recourir au bridon. Lorsque la promenade est longue, l'allure du cheval est toujours plus libre et plus agréable lorsque de temps à autre on le délivre du mors, pour le conduire à l'aide du bridon. Je conseille à toutes les dames de se servir de doubles rênes pour éviter les accidents qui pourraient survenir si une rêne se brisait ou si une boucle cédait. Dans ces circonstances, lorsqu'il n'y a qu'une rêne, l'amazone est laissée entièrement à la merci de son cheval, tandis que lorsqu'elle a un mors et

un bridon elle peut encore, à l'aide de sa seconde rêne, le maintenir dans une obéissance parfaite.

Un accessoire du mors, petit mais important, la courroie de la lèvre, ne devrait jamais être supprimé sous quelque prétexte que ce soit; car si un cheval prenait subitement sa course, et saisissait entre les dents la branche du mors, ce qui se présente assez fréquemment, quand on a négligé d'adapter la courroie, l'amazone perd immédiatement toute puissance sur sa monture, et les accidents les plus graves peuvent en résulter.

Je crois avoir dit sur l'usage de la bride tout ce qu'il est nécessaire de savoir et ce qui pourra être utile à mes belles lectrices dans toutes les conjonctures; j'ajouterai pour finir que les rênes doivent toujours être plates et faites du cuir le plus doux et le plus souple.

La martingale est plus souvent employée pour servir d'ornement, que pour rendre des services réels. Un cheval de dame, convenablement dressé, portera bien la tête sans l'aide de la martingale et lorsqu'elle n'est pas nécessaire, il vaut infiniment mieux s'en passer. Cette remarque s'applique particulièrement à la martingale qu'on attache à la muserole, car s'il arrive au cheval de faire un faux pas, la moitié des moyens dont il dispose pour recouvrer son équilibre lui sont enlevés par la manière dont elle lui comprime la tête. Les inconvénients de la martingale à anneaux ne sont pas aussi grands, mais comme cette dernière ne peut s'employer qu'avec un bridon, elle n'a que peu d'utilité pour une dame.

Si un cheval a pris l'habitude de rejeter la tête en arrière

ou cherche fréquemment à « forcer la main » de son cavalier, on peut recourir à la martingale avec quelque avantage, mais, même dans ce cas, elle peut tout au plus prévenir momentanément le mal, et non le guérir. La plupart du temps ce vice a son origine dans le manque de fermeté de la main, dans un mors trop dur ou dans l'usage très-pernicieux de serrer trop la chaîne de la gourmette. Dans ce cas, une main légère et ferme, un mors approprié à la conformation de la bouche du cheval, et une gourmette convenablement ajustée réussiront souvent à faire disparaître ce défaut. Lorsqu'il provient de ce que le cheval a été imparfaitement ou négligemment dressé, on peut généralement remédier au mal en le soumettant de nouveau pour quelque temps à l'homme de bois et à la longe.

De tous les moyens que j'ai vu mettre en usage, le caveçon est le seul qui puisse tout à la fois prévenir le mal et le guérir. Il y a quelques années, je possédais une jument de pur sang qui avait la désagréable habitude d'agiter la tête dans tous les sens, aussitôt qu'elle était en mouvement. Comme c'était son seul défaut, je désirais vivement la corriger de cette fâcheuse manie, mais pendant quelque temps, je l'essayai en vain. Un jour, on me suggéra l'idée de recourir au caveçon. La première fois que j'en fis usage, la jument commença comme d'ordinaire à agiter la tête aussitôt qu'elle se mit en route, mais la douleur que lui causait le frottement du caveçon sur le nez étant fort vive, elle cessa bientôt ; l'habitude cependant était si invétérée, qu'elle reparut fréquemment pendant le cours de la promenade, mais, chaque fois, pour quelques

instants seulement. Plusieurs jours de suite, elle répéta ses tentatives de la même manière, mais comme elles eurent toujours le même résultat, elles devinrent de plus en plus rares et cessèrent complétement au bout de quelques semaines. Au bout de trois mois je supprimai le caveçon, et je constatai qu'une cure complète était opérée. Je n'ai pas l'intention d'affirmer que les mêmes moyens seraient toujours couronnés d'un succès aussi complet, mais les résultats que j'ai obtenus dans cette circonstance me décideraient certainement dans un cas semblable, avec un animal dont l'action est sûre et bonne, à mettre de nouveau à l'épreuve la puissance du caveçon.

Il ne suffit pas d'apporter à la confection de la selle et de la bride tous les soins nécessaires; il faut encore que ces objets aillent bien au cheval et soient bien placés. Il est fort désirable que lorsque l'animal est mal sellé ou bridé la dame puisse s'en apercevoir par elle-même, car il se présentera une foule de circonstances qui la privent des services du groom ordinairement chargé du soin de sa monture et la laissent à la merci de gens qui savent à peine ce qu'est une selle de dame. Lorsque le cheval est amené à l'amazone, il doit être tourné, le côté droit vers la dame, afin qu'avant de le monter, cette dernière puisse s'assurer aisément si la selle est bien placée. Elle doit être mise au milieu du dos du cheval, à une main environ du garrot afin qu'elle ne puisse gêner l'action des muscles. Les sangles ne doivent pas être assez serrées pour que l'on ne puisse introduire le doigt en dessous; le surfaix doit reposer sur les sangles et ne serrer ni plus, ni moins que ces dernières. On ne pourrait accorder une

trop grande attention à la pose des sangles. Si elles ne sont pas assez serrées la selle peut tourner et la vie de l'amazone se trouver en danger; si elles le sont trop, la faute la plus commune peut-être, le cheval peut se cabrer violemment pour se débarrasser de leur étreinte et l'amazone, à moins qu'elle n'ait une grande habitude de l'équitation et ne soit écuyère consommée, pourra perdre l'équilibre et être jetée à terre.

Lorsque la dame a terminé l'examen de la selle et de la bride, le cheval peut être tourné dans l'autre sens, mais sa tête doit être toujours dirigée vers la dame afin que si, en jouant ou emporté par son ardeur il lui arrivait de ruer, elle soit hors d'atteinte.

En ajustant la bride, on doit avoir soin que la courroie de la gorge soit suffisamment longue pour tomber vers le milieu de l'os de la pommette. Le bridon doit pendre librement dans la bouche du cheval, en en touchant les coins, mais sans les tirailler. Il faut que la gourmette soit placée à un pouce environ au-dessus de la mâchoire inférieure et la courroie de la lèvre; attachée par une boucle de chaque côté de la branche, elle doit passer par un petit anneau de la chaîne de la gourmette, destiné à la recevoir; la chaîne pendra librement dans le creux de la lèvre. On doit soigneusement éviter d'employer une gourmette trop tendue. Jamais un cheval ne portera bien la tête ou n'aura de bonnes allures si la pression de la chaîne le fait souffrir et, fût-il généralement plus doux qu'un mouton, il pourra dans ces circonstances mettre sérieusement en danger la vie de son cavalier.

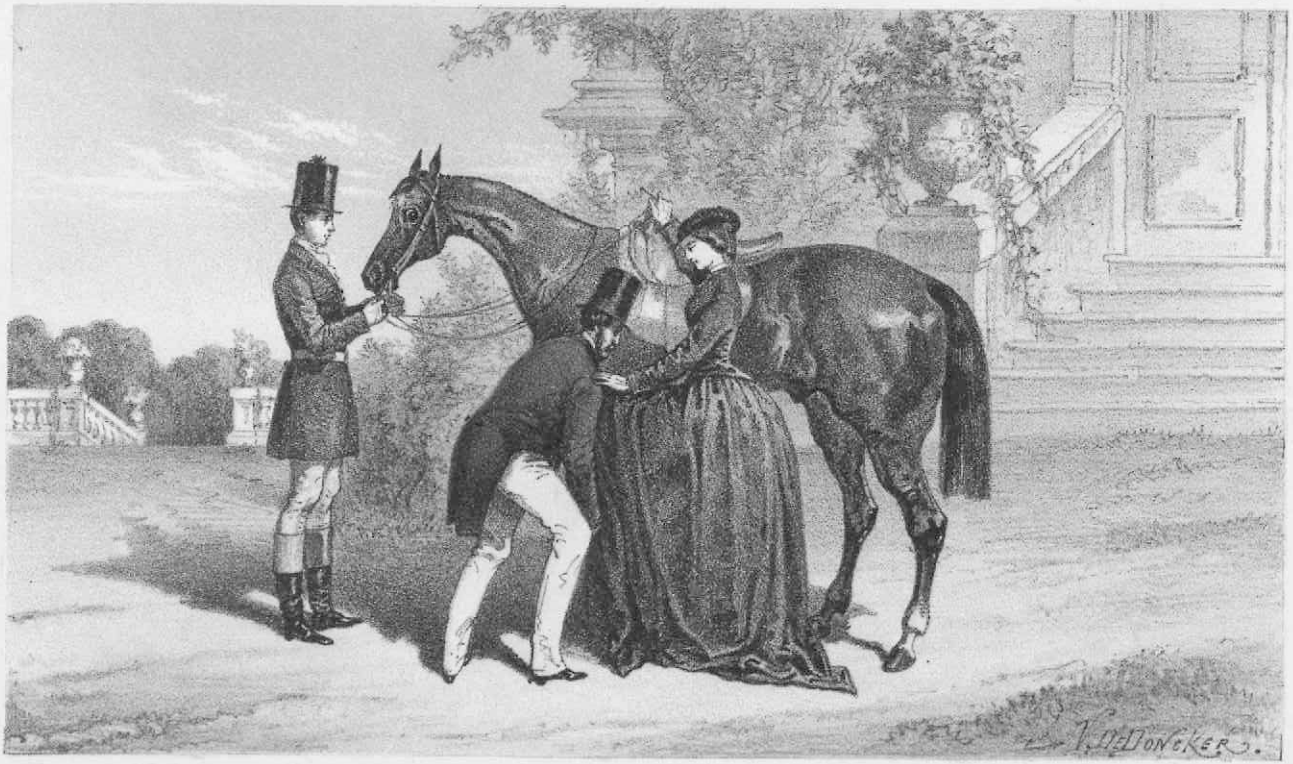
On ne pourrait imaginer jusqu'à quel point une selle de

dame mal placée peut torturer un cheval. Nous voyons chaque jour dans nos promenades publiques, de pauvres bêtes dont la souffrance est si évidente qu'il est impossible de comprendre comment les grooms qui les suivent peuvent être assez ignorants ou assez volontairement aveugles pour ne pas s'en apercevoir. La tête baissée du cheval, sa démarche traînante et incertaine trahissent la douleur qu'il éprouve : sa douceur naturelle et sa docilité empêchent seules qu'il ne devienne plus fréquemment intraitable et vicieux.

C'est du reste ce qui arrive fréquemment avec un cheval ardent ou imparfaitement dressé, au grand détriment du plaisir et souvent même de la sécurité de l'amazone.

Les souffrances qu'il endure rendent son action incertaine et souvent dangereuse. Il est à tout moment exposé à tomber, et son garrot peut être si cruellement écorché qu'il sera incapable de tout service pendant longtemps.

LE CHEVAL ET L'AMAZONE



LE DÉPART.

DE LA

MANIÈRE DE SE METTRE EN SELLE.

Avant de monter à cheval, la dame doit se placer devant la tête de son cheval, se montrer à lui, lui faire entendre sa voix et le caresser. Elle doit se faire une règle de ne jamais s'approcher de sa monture par derrière, de crainte que l'état nerveux qui lui est naturel ne la porte à ruer. Quelque insignifiants que puissent paraître ces préliminaires, ils sont loin cependant d'être sans importance.

Lorsque la chose est possible, deux personnes doivent venir en aide à la dame pendant qu'elle monte à cheval ; l'une pour tenir la tête de l'animal, l'autre pour assister l'écuyère à se mettre en selle.

La première, qui je suppose sera le groom, doit se placer devant le cheval, une main de chaque côté de la bride, fort

près de la bouche, afin de le maintenir immobile ; car s'il faisait un mouvement en avant ou en arrière au moment précis où la dame saute en selle, celle-ci est en danger de perdre l'équilibre. Beaucoup de chevaux sont sujets en pareil cas à incliner vers la droite ce qui, pour une amazone inexpérimentée est plus désagréable encore ; car la dame se trouvant sur une jambe et tenant le pommeau de la main droite peut tomber, si elle ne lâche prise immédiatement.

Ce que l'on a de mieux à faire avec un cheval qui a l'habitude de se mouvoir vers la droite lorsqu'on le monte, est de le placer, si la chose est possible, contre une muraille ou une palissade ou, mieux encore, à côté d'un autre cheval, car les chevaux sont toujours plus tranquilles quand ils sont en compagnie.

La seconde personne qui assiste l'amazone, que ce soit un gentleman ou un groom, doit mettre l'étrier sur l'encolure du cheval, devant la selle, pour éviter qu'il ne puisse frapper le pied de la dame. Alors, ayant ajusté les rênes du bridon de façon à ce qu'elles soient d'égale longueur, et les lui ayant placées dans la main, il doit se mettre contre l'épaule du cheval, de manière à faire face à la dame, et unissant les mains, en joignant fortement les doigts, se baisser pour y recevoir le pied de l'amazone.

Ayant pris les rênes des mains de son serviteur ou compagnon, en plaçant entre elles l'index de la main droite, la dame doit se poser aussi près que possible de l'animal, mettre la main droite qui tient le fouet sur le pommeau gauche, puis introduire le pied gauche, débarrassé des plis de la jupe,

dans les mains de la personne qui l'assiste, laisser tomber sa robe, que jusqu'à ce moment elle a retenu de la main gauche, poser cette main sur l'épaule de son compagnon et sauter en selle à l'aide du soutien que lui offre le pommeau et la pression sur l'épaule. L'amazone aura soin de tendre le genou gauche et de prendre son élan du cou-de-pied droit. Tout cela doit se faire au même instant, mais il faut que la dame reçoive beaucoup d'aide de l'assistant qui doit lever les mains au moment où elle saute. Il doit prendre soin néanmoins de ne pas remuer trop tôt ; ses mouvements et ceux de l'amazone doivent être simultanés.

Le saut se règlera d'après la hauteur du cheval ; car si la dame saute trop haut, l'assistant, en élevant précipitamment les mains au même instant, peut lui faire perdre l'équilibre et l'exposer à tomber de l'autre côté.

Avant de faire le saut, la dame doit veiller à ce que la personne qui l'assiste à se mettre en selle n'ait pas le pied posé sur l'amazone, ce qui pourrait non-seulement déchirer sa robe, mais encore l'arrêter dans son élan ; il faut aussi qu'elle évite de toucher le cheval du fouet qu'elle tient dans la main droite, de peur de l'effrayer.

Lorsque l'amazone a peu de légèreté et de souplesse, une autre méthode peut être adoptée. La position de la dame restant la même que celle que nous venons de décrire, l'assistant se place à son côté, le visage tourné vers la tête du cheval, et se baisse pour recevoir dans les mains le pied de l'amazone sous son bras droit. De cette manière, l'assistant est placé plus près de la dame, de sorte que le poids à supporter est

plus central et plus perpendiculaire, et qu'il peut plus efficacement la soulever et l'aider à se mettre en selle.

Lorsque l'amazone n'a qu'une seule personne à sa disposition, elle doit, avant de monter à cheval, s'assurer si les rênes ne sont point trop courtes, de peur que l'animal ne recule ou ne s'agite au moment où elle saute en selle ; les rênes doivent en outre être parfaitement de la même longueur, de manière à n'incliner la tête du cheval ni à droite, ni à gauche.

Aussitôt qu'elle est en selle, la dame met son genou droit au-dessus du pommeau, en veillant à ce que la jupe ne soit pas trop tendue autour de ce membre. Le pied est alors placé dans l'étrier. Si la partie postérieure de l'amazone exige quelque arrangement, la dame doit se soulever dans sa selle en tendant le genou gauche, se pencher en avant en tenant de la main droite le pommeau droit, et arranger de la gauche l'amazone à sa complète satisfaction. Lorsque la dame a acquis l'art de se mettre bien en selle, et qu'elle ne s'embarrasse pas d'un trop grand nombre de vêtements de dessous, cet arrangement sera rarement nécessaire ; mais dans le cas contraire, il peut se faire également bien, peut-être mieux, lorsque le cheval est en mouvement.

C'est alors que la dame doit faire attention à la longueur de l'étrier. Quelques personnes désirent l'avoir très-court ce qui est évidemment un tort et cause invariablement des crampes ou force l'écuyère à appuyer trop sur la droite, ce qui nuit beaucoup à la grâce de son attitude. Un étrier trop long a également des inconvénients, il porte le corps à incliner trop sur la gauche et fatigue le pied par les efforts

incessants que celui-ci est obligé de faire pour le retenir.

La fermeté de l'assiette dépend en grande partie de la longueur convenable donnée à l'étrier. Pour bien l'ajuster, le genou ne doit être que légèrement courbé, pas plus qu'il n'est nécessaire pour permettre à l'amazone de se soulever dans la selle sans aucun effort du cou-de-pied, en s'appuyant de la main droite sur le pommeau.

L'amazone n'a plus alors qu'à ajuster soigneusement les rênes avant de commencer sa promenade.

DE LA

MANIÈRE DE DESCENDRE DE CHEVAL.

Pour beaucoup de dames, monter à cheval n'est pas une affaire à moitié aussi sérieuse que d'en descendre. La répugnance que l'on éprouve à se laisser soulever de la selle dans les bras d'un groom, et les désagréments que peut occasionner un dérangement de toilette, si fréquent dans ces circonstances, cause naturellement une sensation nerveuse.

En réalité cependant, descendre de cheval, lorsqu'on a appris à le faire selon les règles, est de beaucoup l'opération la plus simple des deux et il n'y a pas le plus léger motif pour qu'elle produise les inconvénients auxquels je viens de faire allusion. Une amazone inexpérimentée ne doit pas descendre de cheval, lorsque la chose est possible, sans l'assistance de deux personnes, l'une, destinée à tenir la tête du cheval et à

le maintenir parfaitement immobile, l'autre à assister la dame dans la descente.

Il peut n'être pas toujours aisé d'avoir deux personnes à sa disposition au moment où on doit descendre de cheval ; lorsqu'une seule est présente, elle doit tenir la bride de la main gauche aussi près que possible de la bouche et se rapprocher de l'amazone de toute la longueur du bras, en lui faisant face. Cette dernière, aussitôt que son cheval est tenu, dégage le pied de l'étrier que l'assistant, de même que lorsqu'il s'agit de monter à cheval, place sur le devant de la selle, de crainte qu'il ne s'embarrasse dans la robe ; ensuite elle laisse doucement tomber les rênes sur l'encolure du cheval, puis prend son mouchoir dans la poche de la selle et le passe dans la main gauche. De cette main, elle débarrasse en même temps le bord de la jupe de ses vêtements de dessous, la saisit aussi bas que le lui permet la longueur du bras, en retourne une petite partie au-dessus du pouce afin de laisser en liberté le reste de la main, et enfin lève le genou droit au-dessus du pommeau. On place alors la main droite qui tient le fouet sur le pommeau gauche de même qu'en montant et la main gauche qui retient l'amazone, sur l'épaule droite de l'assistant. Celui-ci en ce moment avance d'un pas, et la dame se laisse glisser en ployant légèrement les genoux pour éviter une trop forte secousse ; elle ne doit lâcher le pommeau que lorsqu'elle se trouve en sûreté sur le sol. L'assistant doit lui venir en aide en se baissant avec elle.

La dame s'apercevra que de cette façon ses pieds seront parfaitement libres aussitôt qu'elle aura touché terre et que

sa jupe qu'elle tient de la main gauche ne la gêne en rien ; il ne lui restera plus dès lors qu'à la relever du côté droit d'après la méthode que nous avons décrite dans un chapitre précédent pour pouvoir marcher avec aisance et grâce.

Les dames qui ont à leur selle un troisième pommeau doivent avoir soin d'en détacher la jupe de l'amazone avant de descendre, ce qui peut se faire aisément en changeant un peu la position avant d'ôter le genou du pommeau.

Il est très-important que les amis et parents des dames qui montent souvent à cheval s'exercent à remplir dans ces circonstances les devoirs de cavalier servant, car il doit être extrêmement désagréable à un gentleman accompagnant une dame de ne pouvoir l'assister à se mettre en selle ou à descendre, s'il lui arrivait de s'arrêter pendant le cours de sa promenade. Parmi le petit nombre de gentlemen qui possèdent ces utiles connaissances quelques-uns ne se servent que d'une main pour placer une dame à cheval, mais s'il m'était permis de leur donner un conseil, je les engagerais à les employer toutes deux. D'abord, le poids est moins difficile à supporter et ensuite l'entrelacement des mains prévient la maladresse que l'on commet presque toujours lorsqu'on n'en emploie qu'une, et qui consiste à lever la dame perpendiculairement dans la selle, car, en tendant le genou pour sauter, elle repousse invariablement la main. Non-seulement, on évite complétement cet inconvénient en employant les deux mains, mais encore, on guide la dame avec plus de sûreté.

Je ne puis laisser passer cette occasion d'exprimer au nom de toutes les écuyères de mon sexe, mon vif désir de voir les

jeunes cavaliers de nos jours cultiver plus assidûment les connaissances nécessaires pour venir en aide aux dames lorsqu'elles se mettent en selle ou descendent de cheval. Leur galanterie ne doit pas se borner aux petits soins dont ils se montrent prodigues envers elles dans une salle de bal.

Le gentleman accompli doit saisir avec empressement toutes les occasions qui lui permettent de se montrer attentif envers les dames, et il n'en saurait trouver de meilleures et qui soient plus favorablement accueillies que celles que lui offrent les promenades équestres. Qu'est devenue la chevalerie? Elle abandonne à des valets, des services auxquels des gentlemen devraient être fiers de prétendre et qui, rendus par eux, seraient certains d'être gracieusement reçus.

L'ASSIETTE.

Nous voyons certaines amazones adopter les positions les plus variées, et souvent les plus bizarres et les plus déplaisantes, ce qui, dans la plupart des cas, provient uniquement d'un défaut d'instruction, alors que ni le courage ni la grâce ne manquent à ces écuyères.

On s'est longtemps demandé avec surprise comment il se fait que, vu le grand nombre de dames qui chaque année apprennent à monter à cheval, il s'en trouve relativement si peu qui parviennent à acquérir une position aisée et gracieuse. La première cause en est le manque d'élasticité du buste, et on peut citer encore la trop grande pression du corset, ainsi qu'une méthode d'enseignement précipitée et défectueuse. Parfois, à sa première leçon d'équitation, la dame est placée immédiatement à cheval, on lui encombre les mains d'une

rêne à double bride et avec la recommandation générale de se tenir en arrière et la tête haute, elle est presque abandonnée à elle-même. Dans cette position nouvelle, un léger sentiment de crainte la saisit naturellement, et au moment où le cheval se met en mouvement, s'il secoue la tête ou montre le moindre signe d'agitation, incident que la maladresse de l'élève est très-capable de déterminer, ses mains se crispent sur les rênes et tous ses membres se raidissent. La crainte disparaît par degrés mais, dans la majorité des cas, la raideur reste et finit par produire en selle toutes les positions mauvaises que l'on rencontre chaque jour.

Lorsqu'une amazone est placée pour la première fois à cheval, il ne faut pas lui mettre immédiatement les rênes en mains. Le cheval doit être conduit pendant quelque temps par une des personnes présentes ; la dame perd ainsi toute espèce de crainte, elle trouve peu à peu la vraie position qu'elle doit occuper en selle et ses mains étant en liberté, son corps n'éprouve aucune espèce de gêne et cède aisément et naturellement aux mouvements du cheval ; elle acquiert ainsi par degrés l'aisance et la souplesse indispensables pour arriver à un certain degré de perfection dans l'art équestre.

Pour que sa position soit tout à fait correcte, l'amazone doit se placer en selle aussi en avant qu'il est possible pour combiner tout le confort désirable, avec la nécessité d'étreindre solidement le pommeau avec le genou droit. Elle doit se tenir parfaitement de front, de telle façon que son regard soit dirigé entre les oreilles du cheval.

Le poids du corps doit reposer tout entier sur le centre de

la selle, sans porter sur l'étrier; l'amazone doit se souvenir que c'est de la conservation de cette position centrale que dépendent l'aisance du cavalier et de la monture et la fermeté de l'assiette.

La jambe gauche doit pendre librement, le genou sera légèrement courbé et tombera en droite ligne le long des flancs du cheval; le pied s'appuiera avec fermeté dans l'étrier, la pointe tournée vers l'épaule du cheval.

Le genou droit doit serrer fortement le pommeau et la jambe, du genou au pied, avec le talon un peu en arrière, descendra le long de la selle.

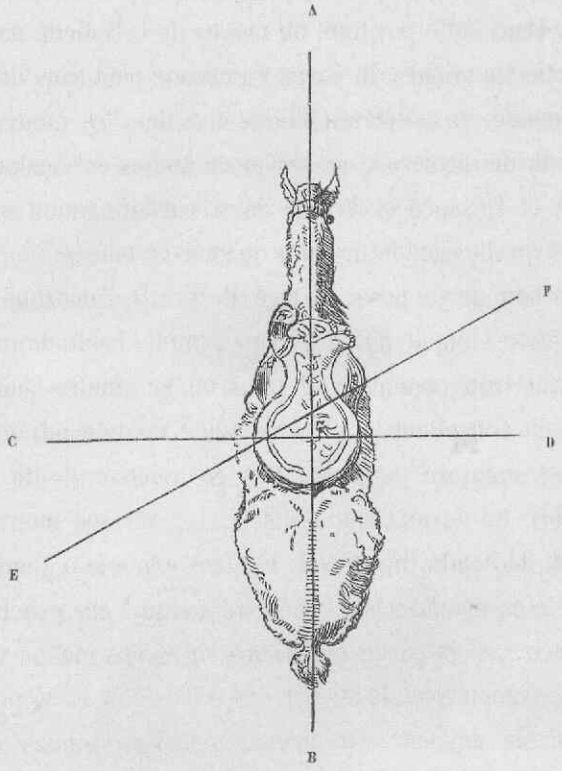
La tête, quoique droite, ne doit subir aucune espèce de gêne; elle doit pouvoir se plier à tous les mouvements naturels et se tourner sans inconvénient soit à droite, soit à gauche.

Les épaules doivent être parfaitement carrées, avec une légère inclinaison en arrière qui favorise l'expansion de la poitrine et produit une courbe légère du dos, telle qu'on la remarque dans la valse.

La partie supérieure du bras doit pendre perpendiculairement avec l'épaule, les coudes doivent être pliés, rapprochés des hanches et les petits doigts se trouver sur la même ligne que celles-ci.

Les mains avec les poignets arrondis doivent être tenues à trois pouces environ du corps et à quatre pouces d'intervalle l'une de l'autre, les pouces se faisant face. Lorsque le cheval avance en droite ligne, les mains doivent se trouver de niveau, mais lorsqu'il tourne soit à droite, soit à gauche, la

main qui se trouve du côté vers lequel l'animal incline doit être un peu plus basse que l'autre.



En examinant la planche ci-dessus, l'amazone y verra la position exacte qu'elle doit constamment garder en selle, position d'où dépend l'union si absolument nécessaire entre le cavalier et sa monture.

La lettre G représente le centre de gravité et les lettres C-D la ligne des épaules, le corps étant supposé parfaitement droit et le visage en ligne directe avec la lettre A. On verra

que dans ce cas le poids repose sur la partie du cheval qui lorsqu'il se meut se trouve au centre du mouvement et où, par conséquent, un poids quelconque a le moins de chances d'être secoué. Dans cette position, au moyen de l'élasticité naturelle à la partie supérieure du corps, l'amazone peut sans difficulté s'accommoder aux diverses allures et à tous les mouvements du cheval, de manière à conserver en toutes circonstances la fermeté et l'aisance et à être en si parfaite union avec sa monture qu'elle semble ne faire qu'un avec elle.

Si au lieu de se poser de face, de C à D, l'amazone prend une position oblique d'E à F par exemple, habitude malheureusement trop commune et dont on se rendra facilement compte en consultant la planche, toute relation intime entre elle et sa monture disparaît. Dès ce moment, toute sûreté d'équilibre lui devient impossible, et à chaque mouvement subit ou inattendu du cheval, elle est exposée à tomber en arrière ou en avant, selon le côté vers lequel elle penche.

De même, si la partie supérieure du corps incline vers la lettre A, l'union avec le cheval cesse d'exister et la position de la dame devient extrêmement périlleuse ; mais si, au contraire, cette partie du corps est parfaitement droite ou légèrement inclinée en arrière vers la lettre B, elle sera complétement maîtresse de son cheval et aura en selle toute la solidité désirable.

L'inclinaison en avant de la partie supérieure du corps est une faute très-commune et à laquelle les amazones timides et inexpérimentées ont souvent recours parce qu'elles s'imaginent à tort rendre ainsi leur assiette plus sûre. Rien cepen-

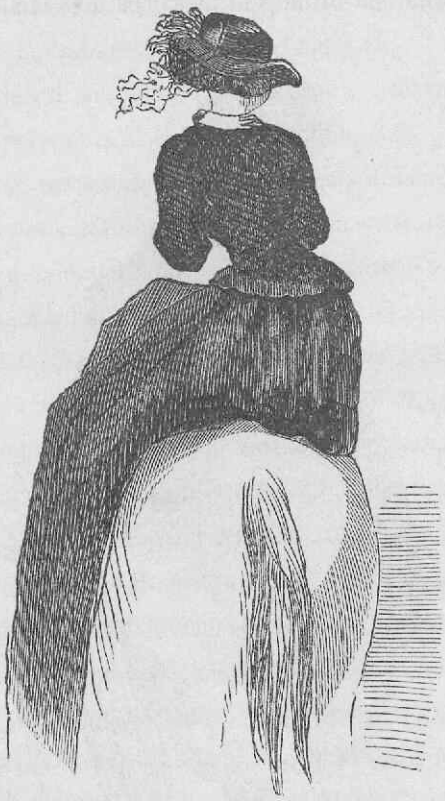
dant n'est plus dangereux, car s'il arrive que le cheval pose le pied sur un caillou mobile, pendant que la dame est penchée en avant, une chute est presque inévitable. L'animal aurait pu très-probablement recouvrer son équilibre s'il y avait été efficacement aidé par son cavalier, mais bien loin qu'il en soit ainsi, tout le poids de la dame a été au contraire jeté subitement sur ses épaules, grâce à la secousse que le cheval imprime en bronchant au corps déjà incliné.

A

Les dames ont souvent le tort, en se mettant en selle, de

s'asseoir trop à droite puis, pour rétablir la balance, elles penchent les épaules vers la gauche et inclinent la tête dans la direction contraire (voir fig. A), ce qui ôte toute grâce à l'attitude. Comme nous l'avons déjà fait observer, ce défaut a souvent son origine dans un étrier trop court. S'asseoir trop à gauche et faire peser le poids du corps sur l'étrier (fig. B) est un

B



défaut plus fréquent encore, dans lequel, à cause de la position particulière de la dame à cheval les commençantes qui ne sont

pas bien dirigées sont très-sujettes à tomber; il est dû parfois aussi à la trop grande longueur de l'étrier et plus fréquemment à l'appréhension qu'éprouvent les écuyères timides de tomber du côté droit plutôt que du côté gauche.

Dans ces deux positions, l'union qui doit exister entre la dame et sa monture fait également défaut et l'assiette manque de fermeté. L'inclinaison du corps vers la gauche emporte naturellement les mains du même côté et fait perdre à l'amazone tout pouvoir sur son cheval; quant au corps, n'étant pas en équilibre, il ne peut accompagner les mouvements de l'animal ni aider à lui donner une action correcte.

Fréquemment, dans le but de ramener les mains à la position qu'elles doivent occuper, les coudes sont transportés à droite; le droit est tourné en dehors d'une manière forcée, et l'épaule droite élevée outre mesure, ce qui donne à l'amazone l'apparence la plus disgracieuse et même à quelque distance, la fait paraître contrefaite (fig. C).

Le pommeau gauche lorsqu'on en fait l'usage auquel il est destiné est le principal soutien de la dame à cheval; en l'entourant du genou droit et en laissant la jambe, à partir du genou jusqu'à l'extrémité inférieure, descendre le long de la selle, elle se trouve fermement assise. L'amazone doit prendre les plus grandes précautions pour éviter l'erreur trop commune qui consiste à s'accrocher au pommeau, car le corps perdrait sa position centrale, glisserait du côté gauche, et la plus grande partie du poids se trouverait peser sur l'étrier. Cette position est tout à la fois dangereuse pour la dame et pénible pour le cheval, car le côté gauche ayant à supporter

tout le poids, la selle est sujette à glisser dans la même direction et à lui écorcher cruellement le dos et le garrot.

c

La position de la jambe et du pied dans l'étrier doit être aussi naturelle et aussi aisée que possible. Si le pied est tourné en dehors d'une manière gauche et forcée, l'équilibre du corps sera compromis, l'assiette vacillante et incertaine et la tension constante des muscles fatiguera la jambe et l'exposera à des crampes.

Si le pied qui repose dans l'étrier est tenu trop en arrière et presse sous le flanc du cheval, il forcera l'amazone à s'incliner vers l'épaule de sa monture ce qui rendra sa position tout à la fois disgracieuse et peu assurée. Pour éviter ces inconvénients, l'intérieur du genou doit reposer contre la selle et la pointe du pied se tourner vers l'épaule du cheval ; on ne doit pas oublier qu'il ne faut pas que la jambe serre fortement l'animal, excepté lorsqu'on veut s'en servir comme moyen d'action ; elle doit tomber naturellement, sans raideur ni contrainte.

Dès ses premières leçons d'équitation, l'amazone doit s'efforcer d'acquérir la fermeté de l'assiette sans compter aucunement sur l'étrier ou sur l'assistance qu'elle peut trouver dans les rênes ; ces dernières doivent lui servir simplement à guider et à supporter le cheval et jamais ne doivent devenir un point d'appui.

Dans ses exercices de manége, la dame doit se tenir droite et diriger les yeux et le corps vers le nez du cheval. Elle doit commencer par aller au pas, puis passer au petit trot et accroître graduellement la rapidité de l'allure à mesure qu'elle acquiert en selle plus d'aisance et de fermeté. Elle évitera ainsi le défaut si commun de pencher trop vers la gauche du cheval. Lorsque dans un trot rapide on a su acquérir la faculté d'appuyer assez vers la droite pour apercevoir les pieds droits du cheval, il y a toute raison de supposer que l'on est parvenu à acquérir une position correcte.

Un équilibre parfait si essentiel à l'aisance et à la sécurité de l'amazone, ne peut s'obtenir que par la pratique ; on a dit avec raison qu'il consiste « dans la connaissance de la direction dans

» laquelle chaque mouvement du cheval jettera le corps et
» dans l'art de lui donner promptement la nouvelle position
» qui lui convient, avant que le cheval ait terminé son chan-
» gement d'attitude ou d'action. »

C'est cette disposition du corps en harmonie avec les mouvements du cheval, qui l'empêche d'incliner à tort soit à droite, soit à gauche comme tendraient à le faire les allures du cheval au trot ou au galop.

Pour conserver l'équilibre à cheval, le corps doit suivre la direction des jambes de l'animal et de cette manière une juste balance sera établie, dans toutes les positions qu'il est possible au cheval de prendre.

Lorsque le cheval est immobile ou n'avance qu'au pas et en droite ligne le corps doit être maintenu dans la position naturelle que nous avons décrite. Lorsque l'animal change son allure pour prendre celle du trot le corps doit se prêter à ce changement d'action, il faut que le buste soit d'une souplesse extrême et accompagne tous les mouvements du cheval.

En tournant rapidement un angle ou en décrivant un cercle, le corps doit se pencher en arrière, un peu plus que lorsqu'on suit une ligne droite et incliner vers l'intérieur dans la même proportion que le cheval ou l'équilibre sera perdu.

Dans le saut et dans tous les mouvements violents du cheval, excepté lorsqu'il se cabre, le corps doit surtout être tenu en arrière; si le cheval devient rétif ou si, s'épouvantant à la vue de quelque objet, il se jette de côté ou tourne tout à coup sur lui-même, le corps, avec une souplesse pleine d'aisance, doit suivre ses mouvements et tourner ou s'écarter avec lui.

Pour rendre la chose plus aisée, l'œil doit être dirigé vers les oreilles du cheval, car si au contraire le regard restait attaché sur l'objet dont l'animal s'effraie, l'équilibre serait perdu et l'amazone en grand danger de tomber.

Les mouvements de l'amazone doivent toujours être en harmonie avec ceux du cheval; lorsqu'elle rassemble sa monture et en exige toute la rapidité et l'ardeur dont elle est susceptible, son attitude doit être élégante et gracieuse et son animation proportionnée à celle du cheval.

LES RÊNES.

Ayant convenablement établi l'amazone dans sa selle, je vais m'occuper de placer les rênes dans ses mains et de lui donner, sur la manière d'en faire usage, toutes les instructions propres à lui inspirer de la confiance en elle-même et à assurer l'obéissance immédiate de sa monture.

Il y a diverses méthodes de tenir les rênes, qui varient suivant la manière de monter à cheval, le but du cavalier et les dispositions comme les particularités du cheval.

Les brides les plus en usage ont deux rênes; mais il est préférable pour les commençants de s'exercer avec une seule d'abord, de crainte de tomber dans quelque confusion. La bride dont on se sert pour les premières leçons doit toujours être un bridon; la main n'a pas tout d'abord assez de légèreté pour permettre l'emploi de la gourmette. Les rênes doivent être séparées et passer en dedans de la main entre le troisième et

le quatrième doigt et en dehors, au-dessus du petit doigt; elles sont rejointes et retenues par le pouce.

Aussitôt que l'amazone a acquis une connaissance complète du maniement des brides, on peut lui apprendre à se servir du mors et du bridon.

On doit lui enseigner d'abord, que la rêne supérieure appartient au bridon et l'inférieure au mors ou gourmette. Lorsque les deux rênes sont tenues dans la main, la première se reconnaît généralement à ce qu'une boucle en réunit dans le milieu les deux parties, tandis que celles de la seconde sont attachées ensemble par une couture arrondie.

Les doubles rênes peuvent se tenir de l'une ou de l'autre des manières que nous allons indiquer.

Dans la première, la rêne du mors est saisie à la couture par la main droite au-dessous de la rêne du bridon et passée de chaque côté du petit doigt de la main gauche ou main de la bride, jusqu'à ce qu'on exerce sur la bouche du cheval une pression douce et égale; on la tourne alors au-dessus de la première jointure de l'index. La rêne du bridon est ensuite prise à la boucle sous la main gauche et posée doucement au-dessus de la rêne du mors; il faut qu'elle pende suffisamment pour former une courbe de chaque côté de l'encolure du cheval; on place ensuite le pouce avec fermeté sur les deux rênes pour empêcher qu'elles ne glissent.

Dans ce cas le bridon devient une rêne superflue; c'est la rêne du mors qui agit seule sur la bouche du cheval.

D'après la seconde manière, la rêne du bridon est prise de la main droite, passée de chaque côté de l'index de la main

gauche, et assez tendue pour exercer une pression sur la bouche du cheval; elle est ensuite retournée au-dessus de la première jointure du petit doigt. On prend ensuite la rêne du mors et on la fait passer de chaque côté du petit doigt de la main gauche, jusqu'à ce qu'elle ait une longueur égale ou presque égale avec la rêne du bridon au-dessus de laquelle on la pose doucement; on appuie ensuite le pouce pour les empêcher de glisser.

Dans ce dernier cas, c'est principalement le bridon qui agit sur la bouche du cheval, mais une légère pression du petit doigt suffit pour mettre le mors en action et en relevant la partie inférieure de la main et en la ramenant vers le corps on rend au mors toute son influence.

Il ne suffit pas de savoir tenir les rênes convenablement, il est nécessaire en outre de devenir expert dans l'art de les séparer, de les manier, de les ajuster, toutes choses qui, quelque insignifiantes qu'elles puissent paraître, ne sont bien comprises que par un fort petit nombre de dames. Les novices doivent profiter de toutes les occasions qui leur sont offertes pour s'exercer au maniement des brides, jusqu'à ce qu'elles le connaissent à fond, et puissent pratiquer ce qui leur a été enseigné sans craindre d'arrêter le cheval, de modifier ses allures et sans être obligées de tenir les yeux fixés sur leurs mains.

Il y a des occasions dans lesquelles il est très-avantageux de séparer les rênes. Deux mains peuvent agir plus efficacement qu'une seule et si le cheval refuse obéissance à l'une, l'amazone doit faire usage de l'autre ou des deux. Il est rare-

ment nécessaire de prendre de la main droite plus d'une rêne, et quand on fait usage des deux rênes d'une double bride, la rêne droite du bridon doit être prise de la main droite de la manière suivante : l'extérieur de la main est tourné en dehors et les trois premiers doigts placés sur la rêne du bridon de manière que celle-ci puisse être reçue entre le petit doigt et l'annulaire ; l'extrémité est ensuite tournée au-dessus de l'index et le pouce placé au-dessus.

On peut à l'occasion employer une autre méthode de séparer les rênes, lorsque les circonstances exigent plus que la force ordinaire : la rêne du bridon passe entre le petit doigt et l'annulaire de chaque main et la rêne du mors au-dessus des petits doigts, les extrémités tournées sur les index et retenues par les pouces. Dans cette position, c'est le bridon qui agit spécialement sur la bouche du cheval, jusqu'à ce qu'il devienne nécessaire de recourir au mors auquel on donne toute son efficacité en ramenant les petits doigts vers le corps.

Si la main gauche était prise de crampes ou fatiguée, ou s'il devenait nécessaire qu'elle fût mise en liberté pour procéder à l'arrangement d'une partie de la toilette, les rênes pourraient passer de la main gauche à la main droite.

Lorsqu'on se sert d'une bride simple ou d'une des rênes seulement d'une double bride on adopte pour faire passer les rênes de la main gauche dans la droite la méthode suivante : le pouce de la main gauche est tourné vers la main droite dont l'index, incliné en bas est placé entre les rênes à la place du petit doigt de la main gauche et les rênes posées

doucement dans la main droite. Par ce moyen, l'index sépare la rêne gauche de la droite et les rênes superflues pendent sur la main, le pouce pressant la rêne gauche entre la première et la seconde jointure de l'index.

Si les rênes se sont raccourcies en passant d'une main dans l'autre, il est aisé de les laisser glisser jusqu'à ce qu'elles aient la longueur convenable, mais lorsqu'elles sont trop longues, il faut le secours de l'autre main pour les raccourcir. Pour les repasser dans la main gauche, il suffit de placer celle-ci sur la main droite et de mettre le petit doigt entre les rênes gauches et droites, les plaçant doucement à travers la main et laissant les extrémités pendre sur l'index.

Lorsqu'on se sert des deux rênes d'une double bride, de la manière décrite plus haut, la rêne du bridon étant séparée par la seconde et la rêne du mors par le petit doigt de la main gauche, toutes deux sont passées dans la droite en tournant le pouce gauche vers la droite et en mettant l'index de la main droite à la place du petit doigt de la main gauche, le second doigt de la droite à la place du troisième doigt de la gauche et le troisième doigt de la droite à la place du second doigt de la gauche, les rênes étant doucement placées dans la main droite, les extrémités pendantes et les rênes séparées. Lorsque les rênes retournent dans la main gauche, les doigts reprennent la place qu'ils occupaient précédemment.

En passant les rênes dans la main droite, celle-ci doit toujours être placée sur la gauche et lorsqu'on les repasse dans la gauche c'est celle-ci qui doit être mise au-dessus de la droite.

Comme les rênes doivent être tenues avec autant d'aisance et de souplesse que le permettent les circonstances, elles glisseront imperceptiblement des mains de l'amazone, surtout lorsque celle-ci est une commençante, et par conséquent auront besoin d'être rajustées. Pour le faire adroitement, les extrémités des rênes qui pendent sur l'index de la main gauche doivent être rassemblées dans la droite, et les doigts de la main gauche suffisamment ouverts pour permettre aux rênes de glisser doucement et librement ; la main droite supporte le cheval jusqu'à ce qu'on leur ait donné la longueur voulue et les doigts de la main gauche se refermant sur elles, les extrémités sont retournées au-dessus des index comme auparavant. De cette manière les deux rênes sont arrangées ensemble.

Pour raccourcir la rêne du mors et allonger le bridon, l'extrémité de la première qui pend au-dessus de l'index, doit être prise par la main droite ; on laisse s'allonger toutes les rênes et glisser la main gauche ; le centre de la rêne du mors reste ferme dans la main droite et l'on s'assure que les deux rênes du mors sont d'égale longueur et exercent sur la bouche du cheval une même pression, avant que la main gauche se renferme sur elles ou que la main droite les quitte. De même pour raccourcir le bridon et allonger le mors, la main droite saisit l'extrémité du bridon qui pend au-dessus de l'index, on laisse s'allonger les deux rênes, puis on fait glisser la main gauche comme il est dit plus haut.

Pour raccourcir une rêne quelconque, on saisit de la main droite la partie qui pend au-dessus de l'index et on la tire à

travers la main gauche, jusqu'à ce qu'elle ait la longueur requise.

Lorsque les rênes sont séparées et ont besoin d'être ajustées, les mains sont mises ensemble pour se prêter un mutuel appui; ou bien les rênes droites peuvent être passées à la main gauche et arrangées toutes ensemble de la manière que nous avons décrite déjà, puis séparées de nouveau.

On peut parfaitement s'exercer chez soi au maniement des rênes en attachant des rubans de fil, représentant un mors et un bridon à une bande élastique de quatre pouces d'épaisseur, que l'on peut attacher à un meuble ou à une fenêtre. L'élasticité de la bande donne à la commençante une idée plus ou moins exacte de l'action alternative de la bouche du cheval sur la main, et de celle de la main sur la bouche.

LA POSITION DES MAINS.

Quatre mouvements suffisent pour guider le cheval dans toutes les directions. Ce sont :

1° Rendre la main pour faire avancer le cheval ;
2° Incliner à droite ;
3° Incliner à gauche ;
4° Reprendre la main pour faire reculer le cheval.

Il y a conséquemment, y compris le repos, cinq positions différentes des mains, qui une fois bien connues, s'adapteront à toutes les circonstances.

LES CINQ POSITIONS

QUAND LES RÊNES SONT SÉPARÉES.

—

Lorsqu'une rêne est tenue dans chaque main, la première position est celle que nous avons déjà décrite ; les mains sont tenues à trois pouces environ du corps et à quatre pouces à peu près l'une de l'autre, sur la même ligne, les pouces élevés et les petits doigts en ligne avec les coudes.

La deuxième position consiste dans une légère inclinaison des mains qui permet au cheval d'avancer.

La troisième position consiste dans un raccourcissement de la rêne droite qui s'opère en relevant le petit doigt de la main droite et en le ramenant vers la ceinture, ce qui fait incliner le cheval vers la droite.

La quatrième position consiste dans le raccourcissement de la rêne gauche, qui se produit en relevant le petit doigt de la main gauche et en le ramenant vers la ceinture, ce qui fait incliner le cheval vers la gauche.

La cinquième enfin s'opère en raccourcissant également les deux rênes et en relevant au même instant les deux petits doigts; elle arrête le cheval et même si l'on continue à rapprocher les mains du corps, elle le force à reculer.

LES CINQ POSITIONS

QUAND LES RÊNES SONT RÉUNIES DANS LA MÊME MAIN.

—

Dans la première position, la main gauche est tenue à trois pouces environ du corps de telle sorte que la jointure du petit doigt se trouve en droite ligne avec le coude; le poignet est suffisamment arrondi pour que les articulations soient placées au-dessus de l'encolure du cheval et les ongles exactement vis-à-vis du corps, le petit doigt étant un peu plus rapproché.

Dans la deuxième position, la main est légèrement inclinée; on abaisse le pouce jusqu'à ce que les jointures des doigts s'élèvent et que les ongles se trouvent sur l'encolure du cheval. Par ce simple mouvement, les rênes sont suffisamment détendues pour permettre au cheval d'avancer.

Dans la troisième, les ongles, qui, dans la première position, sont exactement vis-à-vis du corps, sont tournés vers le bas, le petit doigt est incliné vers la gauche et le dos de la main relevé. Ce mouvement qui s'effectue en un instant, cause une pression sur la rêne droite et fait tourner le cheval dans cette direction.

Dans la quatrième, la main quitte sa position première, les ongles sont dirigés vers le haut, et le petit doigt, pressant la

rêne gauche est ramené vers la droite. Par ce mouvement une pression est exercée sur la rêne gauche et le cheval tourne dans cette direction.

Enfin, dans la cinquième position, les ongles sont tournés vers le haut, et les jointures des doigts dirigées vers l'encolure du cheval. Ce mouvement cause une pression très-forte sur les deux rênes et arrête le cheval; il suffit alors d'incliner le poignet pour le forcer à reculer.

Sauf dans le cas où l'on a affaire à un cheval parfaitement dressé ou qui obéit aisément à la bride, on ne peut compter sur l'effet des cinq mouvements avec la même certitude si les rênes sont tenues de la main gauche seulement que si l'on faisait usage des deux mains.

Lorsque la novice est parvenue à bien connaître ces différentes positions, elle doit apprendre à passer de l'une à l'autre avec rapidité et sans confusion. Quand les coudes manquent de fermeté, ils communiquent à la main une incertitude, une irrésolution qui peuvent suffire à la gâter pour toujours.

Lorsque les rênes sont tenues de la main gauche seulement, l'amazone peut laisser le bras droit tomber naturellement à son côté ou le porter de toute autre façon qui lui paraîtrait plus commode; mais elle doit éviter avec soin tout ce qui pourrait donner à sa tenue quelque chose de masculin, et se bien garder d'affecter l'originalité dans sa manière de monter à cheval ou, ce qui est pis encore, de copier les façons plus ou moins bizarres qu'elle aurait été à même de remarquer.

LES MAINS.

—

La fermeté de l'assiette une fois acquise et les rênes ajustées, nous arrivons maintenant au grand secret d'où dépend la magique beauté de cet art délicieux.

On a cru pendant longtemps, et beaucoup croient encore, qu'une bonne assiette suffit en elle-même pour faire un bon cavalier, mais nos belles lectrices peuvent être persuadées que, pour les deux sexes, de bonnes mains constituent le point le plus essentiel pour arriver à ce but envié. Il est incontestable qu'une bonne assiette, et surtout une assiette gracieuse, est de la plus grande importance pour la belle écuyère; quant à moi j'y attache un si grand prix que j'ai consacré à l'assiette un des principaux chapitres de cet ouvrage. Mais comme la perfection dans ce genre est plus facile à atteindre que dans le sujet dont nous nous occupons actuellement, aussitôt que les amazones se trouvent commodément en selle et jouissent d'une sécurité complète, elles doivent di-

riger particulièrement leur attention vers ces parties de l'art qui exigent une plus longue pratique et des études plus consciencieuses, c'est-à-dire l'usage des mains et le maniement des rênes.

Ces points sont aussi indispensables à l'art de monter à cheval que la connaissance des importants auxiliaires *avoir* et *être* l'est dans l'enseignement de la langue française; et il serait aussi impossible à une dame de monter à cheval avec grâce et sécurité, sans comprendre les véritables fonctions que les mains sont appelées à remplir et le maniement des rênes, qu'il le lui serait de parler ou d'écrire correctement le français sans posséder une notion parfaite de la conjugaison des deux verbes en question. Un homme peut maîtriser son cheval par la force de ses membres ou le guider par la vigueur de son bras, mais la dame doit en tous temps placer sa confiance dans la délicatesse et l'adresse de ses mains.

L'exquise sensibilité et la faculté de se conformer en tous points à la nature spéciale de la bouche d'un cheval qui constituent les qualités les plus indispensables d'une bonne main, sont des dons naturels et ne peuvent ni se communiquer, ni s'acquérir. On peut enseigner cependant les moyens de former une bonne main et l'on peut arriver à un haut degré de culture par l'étude et la pratique telle que nous l'avons indiquée plus haut. Mais sous ce rapport, l'avantage restera toujours à ceux que leur bonne fortune a mis à même de commencer leurs exercices dès l'enfance et de les continuer sans interruption, à travers les bois et les vallons, les bruyères et le taillis car, il faut l'avouer, rien ne peut rem-

placer la confiance et l'indescriptible délicatesse qui résultent de l'expérience acquise dans une vie passée tout entière à la campagne. D'un autre côté, mes belles lectrices doivent être bien convaincues que la fermeté, la grâce et les qualités ordinaires qui constituent une bonne équitation sont, à peu d'exceptions près, à la portée de tous.

En général, les femmes ont la réputation d'avoir à cheval la main meilleure que les hommes; et lorsque les deux sexes ont été également bien doués par la nature et ont eu les mêmes occasions de cultiver leurs dispositions, je suis portée à croire que le fait est exact, à cause de l'organisation plus délicate de la main de la femme. Sans prétendre approfondir ce point, je vais passer immédiatement à une autre observation qui a un rapport plus direct avec le but que je me propose d'atteindre : je veux parler du fait, évident pour tous ceux qui sont capables de se former une opinion sur ce sujet, que, sur le grand nombre d'amazones qui pendant l'été viennent donner de l'animation aux promenades publiques des grandes villes, l'immense majorité n'a, en terme d'équitation, pas de mains du tout.

Il est assez difficile de décrire ce défaut, si déplorable et si évident qu'il soit ; le terme de *lourdeur* semble impropre lorsqu'il s'applique à la main d'une femme et cependant l'effet qu'une main mauvaise produit sur la bouche du cheval est bien tel. Il serait peut-être plus exact encore de dire que ce défaut capital a pour origine la *raideur* de la main. Qui n'a pas eu l'occasion de remarquer combien peu de chevaux de dames marchent bien et paraissent à leur aise? Selon leur

plus ou moins d'ardeur ou la sensibilité de leur bouche, les chevaux sont plus ou moins impatients et agités, on les voit fréquemment avancer le nez en l'air comme s'ils cherchaient en vain à se soulager de la contrainte que la main leur impose.

On a souvent dit de notre sexe que nous aimons fort les extrêmes et bien que nous soyons en droit, en règle générale, de rejeter avec justice cette accusation, elle est cependant exacte dans une certaine mesure, en ce qui concerne le sujet dont nous nous occupons ici. Après avoir constaté la dureté et la pesanteur des mains que nous venons de décrire, nous avons à passer sans transition à une catégorie tout opposée : ce sont celles qui semblent privées de toute espèce de décision et posséder à peine assez d'énergie pour soutenir les rênes et pour forcer le cheval à changer de direction.

Lorsque nous sommes à même de constater la facilité avec laquelle la plupart des dames, affligées de ce défaut, plus rare à la vérité que l'excès contraire, acquièrent de nombreux talents qui exigent presque des doigts de fée, depuis les charmants contours tracés sur le papier au moyen du crayon du dessinateur jusqu'aux brillants effets produits par leur décision et leur rapidité sur la harpe ou le piano, il est évident que nous devons chercher en dehors de la main elle-même l'origine de ces défauts.

C'est à l'usage précoce de la gourmette, employée dès les premières leçons d'équitation, que l'on doit principalement attribuer l'indécision de la main; et c'est à l'habitude de faire monter aux commençantes, souvent pendant une longue

période, des chevaux paresseux qui ont la bouche dure ou qui au contraire l'ont trop délicate pour supporter le mors, qu'est due en grande partie la raideur de la main.

Si doux et bien dressé que puisse être un cheval, il devient plus ou moins inquiet et turbulent lorsqu'il est soumis à l'action du mors par une main inexpérimentée. Ses efforts répétés pour se soustraire à la pression de la gourmette éveillent fréquemment chez l'amazone un sentiment de crainte, qui la porte à serrer fortement les rênes; non-seulement, elle détruit ainsi la sensibilité de la main et l'élasticité du poignet par lequel les mouvements de la main doivent toujours être dirigés, mais elle empêche les mouvements naturels de la tête du cheval.

La raideur de la main et du bras qui vient de ce que les doigts sont trop fortement serrés et la position contrainte de la tête du cheval qui en résulte empêchent la novice de jamais acquérir dans ses mouvements cette aisance indispensable au bien-être du cheval et à sa liberté d'action.

Lorsque l'amazone inexpérimentée est placée sur un cheval qui obéit facilement à la bride et qu'on ne lui met dans les mains qu'un simple bridon, ces maux ont beaucoup moins de chance de paraître. Le bridon ne peut faire souffrir la bouche du cheval, et comme il permet à l'animal de résister à la main, même lorsqu'il est trop retenu, ses mouvements ne laissent point de s'effectuer avec aisance et liberté.

C'est donc la main, dans ce cas, qui est obligée de se prêter aux mouvements de la tête du cheval qui avance et recule dès qu'il est en mouvement; l'écuyère novice qui ne

peut se soustraire à ce va-et-vient, s'y accoutume bientôt et se relâchant de sa raideur primitive, apprend ainsi graduellement, à établir cette union ou cette réciprocité de sentiment qui doit toujours exister entre la main du cavalier et la bouche de son cheval et qui peut seule amener l'animal à se soumettre de bonne grâce à la contrainte que lui impose le mors.

Pendant les premières leçons d'équitation, les rênes doivent être séparées, de la manière que nous avons décrite précédemment, et l'élève doit employer le bridon. Deux avantages en résultent, l'un positif, l'autre négatif. D'abord, la main droite, aussi bien que la main de la bride, apprend à remplir convenablement ses fonctions et se trouve préparée à agir avec efficacité toutes les fois que son usage est requis; en second lieu, la tendance à jeter en arrière l'épaule droite qui se produit souvent lorsque dès l'origine on tient les rênes de la main gauche seulement, n'a plus aucune raison d'être.

Pour n'exercer sur la bouche du cheval qu'une pression légère et égale, les mains doivent être fermées justement assez pour empêcher les rênes d'en glisser à chaque mouvement brusque. Les rênes auxquelles on a donné une longueur déterminée agissent principalement sur la bouche du cheval, par la contraction et le relâchement de la main. Pour se convaincre de la vérité de cette assertion, il suffit de prendre un morceau de ruban et de le passer à travers la main de la bride, sous le petit doigt, de la manière d'une bride gauche, et de le tenir entre l'index et le pouce; puis, avec aisance et

naturel, de placer la main dans la première position, la partie inférieure presque ouverte, tandis que, de l'autre main, on tient le ruban, à la longueur du bras, entre l'index et le pouce. En fermant alors la main gauche avec fermeté, on s'aperçoit qu'une forte pression s'exerce sur l'index et le pouce de la main droite. Si l'on relâche la main, cette pression disparaît entièrement, et en la relâchant et en la contractant alternativement on s'aperçoit jusqu'à quel point, par ces simples moyens, on peut donner au cheval la liberté et la lui reprendre. On appréciera de plus combien la raideur de la main doit agir cruellement sur la bouche du cheval. Ce fait devient plus évident encore si l'on prend en considération la nature du mors qui forme levier et celle de la gourmette. Les rênes de ruban et la bande élastique dont nous nous sommes occupée plus haut offrent sous ce rapport un excellent exercice pour les mains des commençantes.

Mais pour donner à l'amazone une notion plus pratique de la manière dont la main opère et de l'effet qu'elle produit sur la bouche du cheval, qu'on lui laisse monter un animal dont la bouche soit parfaitement obéissante, mais pas trop délicate, avec les mains convenablement placées dans la première position et les rênes assez tendues pour agir efficacement. Les mains étant en rapport avec les rênes, les rênes avec le mors, et le mors avec la bouche du cheval, elle s'apercevra qu'elle ne peut bouger ni la main, ni même un doigt, sans que la bouche du cheval soit plus ou moins affectée par le mouvement, quelque léger qu'il soit. C'est ce qu'on appelle la correspondance ou l'accord.

Lorsqu'on excite le cheval à se mettre en mouvement, si la main est tenue parfaitement ferme, les doigts éprouvent, par la contraction et la dilatation des rênes, une légère sensation, une sorte de tiraillement, occasionné par la cadence de chaque pas. Cette sensation simultanément éprouvée par la main et par la bouche du cheval, au moyen de la correspondance décrite plus haut, s'appelle l'appui; et aussi longtemps que l'appui existe entre la main et la bouche, le cheval est parfaitement maîtrisé par son cavalier; son allure et ses mouvements semblent soumis à la volonté de celui qui le monte bien plus qu'à la contrainte exercée par la main.

Cependant, si cet appui est toujours maintenu précisément au même degré, la bouche du cheval s'échauffe et le fait souffrir; il faut donc que les mains suivent continuellement, mais d'une manière imperceptible à l'œil du spectateur, les mouvements de la tête du cheval. En un mot, il ne faut pas que le cheval sente constamment un tiraillement, une résistance de la bride, à moins que ce ne soit dans un but spécial, ou pour lui faire comprendre un ordre particulier de son cavalier.

Si les mains pèsent sur la bride ou gardent une immobilité complète, elles produisent sur la bouche ce que les Anglais appellent *dead pull*, et il n'y a pas de mouvement de la main du cavalier qui réponde aux mouvements de la tête du cheval. Si cet état de choses ne le rend pas inquiet, impatient ou ingouvernable comme l'on devrait s'y attendre, il compromet complètement la beauté et la liberté de son action et lui gâte inévitablement la bouche parce que la par-

tie sur laquelle agit le mors s'endurcit avec le temps et devient presque insensible.

Lorsque les rênes sont tendues et maintenues avec fermeté, la liberté de la langue ou partie arquée du mors, presse vivement le palais de la bouche du cheval, tandis que la chaîne de la gourmette qui est attachée de chaque côté du mors pince avec beaucoup de force, la mâchoire inférieure.

Il résulte inévitablement de cette action combinée, une cruelle douleur pour le pauvre animal, surtout si, à l'aide du fouet ou par quelque autre moyen, on cherche à l'exciter, sans pitié pour ses souffrances qui sont nécessairement augmentées par l'action.

On ne doit pas s'étonner si, par suite de ce traitement, beaucoup de chevaux prennent la désagréable habitude de forcer la main, c'est-à-dire de jeter tout à coup la tête en avant dans le but de se soustraire à la contrainte de la bride. Quand l'animal agit ainsi, l'amazone inexpérimentée est fréquemment jetée en avant sur le pommeau de la selle, ce qui peut non-seulement l'alarmer, mais encore avoir de graves conséquences.

Mais si, au contraire, la main répond aux mouvements de la tête, avec une fermeté proportionnée à la sensibilité particulière de la bouche du cheval, la légère sensation qu'il éprouve, est loin de lui être désagréable; il y trouve au contraire une sorte d'appui; et c'est le jugement et la délicatesse avec lesquels les mouvements sont réglés et l'appui offert au cheval, qui constituent ce qu'on appelle une main légère, qualité qui fait le véritable charme de l'équitation.

Tous les chevaux n'ont pas la bouche également sensible et tous ne sont pas doués de la même patience; il est donc nécessaire que l'amazone connaisse toutes les particularités qui se rattachent à la bouche de l'animal qu'elle monte. Elle doit apprendre aussi à régler en tous temps le support qui doit lui être donné d'une main ferme, mais légère, qui jamais ne surprend la bouche par de brusques secousses, mais opère graduellement, quoique, au besoin, avec vigueur et fermeté.

Des mains lourdes, sans activité, ont bien vite gâté la meilleure bouche. Des mains délicates et bonnes, au contraire, non-seulement conservent la sensibilité de la bouche, mais souvent améliorent considérablement une bouche médiocre. Lorsque le mors exerce sur les barres une pression convenable, une main expérimentée le reconnaît sans peine à l'aisance et à la liberté de ses mouvements.

On doit se souvenir toujours que la bouche ne saurait être trop sensible à l'action du mors, pourvu que la légèreté de la main du cavalier soit proportionnée à la sensibilité du cheval; et que les mains qui remplissent leurs fonctions avec la moindre dépense de force sont les meilleures.

Si un cheval porte la tête basse et pèse sur la main, détruisant ainsi l'union qui doit exister entre celle-ci et la bouche, l'amazone doit élever la main et avec un prompt mouvement des doigts sur les rênes plutôt inviter que forcer la tête à se relever; en même temps, la jambe gauche d'un côté et le fouet de l'autre, agissent sur le flanc et sur l'épaule de l'animal : c'est cette action que l'on appelle unir ou rassembler un cheval.

Lorsque le cheval est bien uni, il est parfaitement maîtrisé par son cavalier et léger dans la main; il fait mouvoir correctement ses hanches et son action est aussi sûre que bonne. Lorsqu'il est désuni, au contraire, ce sont ses épaules surtout qui travaillent, et son action est tout à la fois sans grâce et dangereuse.

Une main lourde et insensible ne peut rassembler un cheval; son action est si douloureuse pour l'animal qu'elle détermine presque inévitablement la résistance. Supposons par exemple, mis en travers sur le front du lecteur, un ruban dont les deux extrémités soient tenues horizontalement par une personne placée derrière lui; s'il se tient parfaitement droit il ne pourra ni se pencher en avant, ni supporter que la main tire les rubans sans tomber en arrière. Telle est la situation du cheval lorsqu'il est rassemblé. S'il sent la pression douloureuse de la main ou s'attend à ce qu'elle tire, il prévient le mal en courbant le corps, en rejetant la tête en arrière et en reculant. C'est la situation du cheval lorsqu'il est désuni et qu'il se défend contre l'action du mors. Pour obtenir quelque soulagement d'une main lourde et inerte, le cheval pèse sur la main avec tant de force qu'il devient fréquemment très-difficile à une dame de le monter. Voilà pourquoi les mains lourdes rendent dures les bouches des chevaux.

Tout en ayant la fermeté nécessaire, les opérations des mains doivent toujours être douces et graduées. Si l'amazone passe tout à coup d'une main ferme à une main faible, elle abandonne entièrement son cheval et le prive du support sur

lequel il comptait. Si, au contraire, elle passe subitement de la faiblesse à la fermeté, elle agite nécessairement la main et imprime une violente secousse à la bouche du cheval.

Un mouvement subit des rênes inflige, par la pression du mors, une douleur aiguë à la bouche du cheval; elle le fait invariablement tressaillir et peut devenir dangereuse pour l'amazone; si le cheval a une ardeur difficile à réprimer, la fréquente répétition de ce mouvement inattendu ne peut manquer de lui gâter le caractère Un cheval a parfois la bouche d'une sensibilité telle que, sans être le moins du monde vicieux, une secousse subite de la bride le fait immédiatement cabrer; et à moins que l'amazone ne cède sans hésiter, et laisse retomber les mains, il est exposé à tomber en arrière et les conséquences les plus graves en peuvent résulter. Les rênes ne doivent jamais être subitement ou vivement agitées, si ce n'est dans le but d'infliger une correction ou d'obtenir quelque résultat que les autres moyens n'avaient pu produire; et même dans ce cas, on y doit mettre la plus grande prudence.

Rendre subitement la main a également de graves inconvénients et peut en outre produire des conséquences désagréables; car, comme nous l'avons fait observer précédemment, le cheval trouve ou du moins devrait toujours trouver un certain degré de support dans la main du cavalier, support dont on le prive tout à coup, ce qui l'oblige à jeter au même instant ce poids sur ses épaules. Il est loin d'être impossible que ce changement de position inattendu lui fasse faire un faux pas, et, s'il en arrivait ainsi, le relâchement des rênes ne

permettrait point au cavalier de venir en aide au cheval et de le soutenir assez efficacement pour prévenir une chute.

La position générale de la main a déjà été décrite suffisamment, mais cette position cependant varie suivant les circonstances. L'effet de la main du cavalier sur le cheval à un moment donné, dépend principalement de la position de la main et de celle de la tête du cheval. Ainsi, si un cheval tente de résister à la personne qui le monte, ou si cette dernière est forcée d'entrer en lutte violente avec lui, il est nécessaire, sauf dans le cas ou l'animal se cabre, d'élever les mains afin de le maîtriser plus aisément; l'élévation des mains de l'amazone accroit sa force en même temps que l'élévation de la tête diminue celle du cheval. De même, si l'amazone désire améliorer l'action de sa monture, donner de l'ardeur et de l'élégance à son allure, les mains doivent être élevées en contractant et en relâchant alternativement les brides, en rapport avec l'effet qu'on a l'intention de produire. D'un autre côté, si un cheval rue, il est de la plus grande importance de laisser immédiatement retomber la main, de manière que le cheval cesse de se sentir soutenu par les rênes. Si la main étant trop haute et ne laissant pas assez de liberté au cheval, ce dernier agite la tête, tend le nez droit devant lui ou tord la mâchoire inférieure, l'amazone doit lui rendre la main graduellement et donner plus de latitude aux rênes jusqu'à ce que la tête du cheval reprenne la position qu'elle doit occuper ou, en termes techniques, jusqu'à ce que l'amazone sente la bouche de sa monture.

La main doit être tenue à une distance plus ou moins

grande du corps selon les circonstances. Un cheval peut avoir momentanément besoin d'avoir la tête libre, soit pour tousser, soit pour chasser une mouche, soit pour quelque autre motif; dans ce cas, la main, mais non l'épaule doit être avancée et abaissée pour lui accorder la liberté requise, sans modifier la longueur des rênes, la main regagnant sa position ordinaire, aussitôt que la tête du cheval retourne à la place qu'elle doit occuper. Il peut arriver également que la tête du cheval étant maintenue trop longtemps dans la même position s'engourdisse et il deviendra nécessaire alors de lui accorder quelque soulagement en le laissant marcher au pas pendant quelques instants avec la tête en liberté. Dans ce cas encore, la main sera avancée de la même manière; mais elle doit être rendue graduellement et il faut que les rênes conservent la même longueur, de manière à exercer toujours une légère action sur la bouche du cheval; l'amazone sera ainsi préparée à mettre immédiatement le mors en action, si cela devenait nécessaire.

Si, dans ces circonstances, l'amazone au lieu d'avancer la main allongeait les rênes, l'appui serait perdu et le cheval ne serait plus sous le contrôle immédiat de la personne qui le monte, car, si, subitement épouvanté, le cheval se jetait de côté ou prenait sa course, l'amazone n'aurait aucun moyen de le retenir ; si au contraire il venait à broncher, elle serait incapable de l'aider à reprendre son équilibre et même si elle y réussissait, la longueur des rênes lorsqu'elle jette le corps en arrière pour soutenir le cheval, l'exposerait à tomber au moment où il se redresse.

En avançant la main et en laissant aux rênes la même longueur, le cheval est toujours en main, et bien que la main ne pèse pas plus sur la bouche que ne le pourrait faire une plume, la correspondance qui existe entre elles est efficacement maintenue. De cette façon la main étant toujours prête à agir, on arrive par la pratique à se rendre compte du but de chaque mouvement du cheval; de sorte que lorsqu'on a la moindre raison de croire qu'il va se jeter de côté, il est immédiatement soumis à l'action du mors et jeté plus ou moins sur ses hanches, par un mouvement presque imperceptible de la main. L'amazone peut ainsi accorder à son cheval toute la liberté nécessaire pour assurer son bien-être, sans compromettre sa propre sécurité.

C'est souvent un sujet d'étonnement pour de médiocres écuyères de voir combien leurs chevaux deviennent doux et traitables aussitôt qu'ils sont montés par des amazones plus habiles qui ne paraissent pas cependant rencontrer de grandes difficultés ni faire preuve d'une adresse plus qu'ordinaire. La raison en est facile à découvrir : ces chevaux sont à leur aise et cependant ils ont assez d'instinct et de sagacité pour s'apercevoir que tous leurs mouvements sont surveillés.

Les mains doivent aussi être considérées dans leur rapport avec les autres auxiliaires importants, la jambe et le fouet avec lesquels elles doivent en tous temps agir de concert.

Je dois faire observer qu'une dame ne peut s'aider que d'une seule jambe, la jambe gauche. Le fouet, doucement pressé contre le flanc du cheval ou son épaule, doit offrir une aide correspondante du côté droit; dans ce but, il doit être

porté, la mèche tendant vers le bas. En d'autres temps, le fouet peut être porté de différentes manières, mais jamais de façon que la pointe touche ou chatouille les quartiers de derrière ou les flancs du cheval.

Non-seulement l'aide de la jambe et du fouet peut forcer le cheval à obéir plus promptement aux indications de la main, mais il n'y a pas une seule opération de cette dernière à laquelle les aides ne puissent être d'un grand secours, si elles sont convenablement appliquées. Par exemple, si un cheval ralentit ses mouvements ou pèse sur la main, pendant qu'on élève l'avant-main, la pression de la jambe et du fouet contre les flancs du cheval le force à obéir immédiatement à la bride et corrige son action. La main seule ne peut obtenir ce résultat et au moment où son effet cesse de se faire sentir, le cheval laisse retomber la tête et jette le poids du corps sur ses épaules; mais la pression du talon et du fouet le contraignant à obéir aux indications de la bride, lorsque la main est levée, le replace nécessairement sur ses hanches et allège l'action de l'avant-main.

L'aide du fouet et de la jambe ou du talon a sa force et son effet progressifs, selon la disposition et le caractère de l'animal et le résultat que l'on a l'intention d'obtenir. En règle générale cependant, plus ils sont appliqués avec légèreté et plus ils sont efficaces. Un cheval obéit ordinairement mieux à la douceur qu'à la force qui peut confondre et surprendre un cheval faible et exciter trop celui qui est plein de feu et d'ardeur.

Les aides du corps ne sont ni moins nombreuses, ni moins

importantes; car quelles que soient l'habileté et la dextérité de l'amazone, il lui est impossible de régler les mouvements de la main, de la jambe et du fouet avec une justesse absolue ou de leur donner toute la certitude et toute l'efficacité dont ils sont susceptibles lorsqu'ils ne procèdent pas des mouvements nécessaires du corps et ne sont pas gouvernés par eux. Ainsi, lorsque l'amazone désire que son cheval avance, elle doit, momentanément, incliner légèrement le corps en avant; la main, comme dépendance du corps, sans aucun mouvement qui lui soit propre, l'accompagne naturellement dans la même direction et relâche les rênes pour donner la liberté au cheval; la jambe gauche rapprochée du cheval d'un côté et le fouet de l'autre l'excitent simultanément à l'action.

Pour opérer l'arrêt, si le corps est incliné en arrière, les mains reculent pareillement et la pression sur les rênes étant accrue, un léger mouvement du poignet, tel que nous l'avons décrit déjà dans la cinquième position de la main, suffit à arrêter l'action de l'avant-main du cheval tandis que la jambe gauche et le fouet, pressés au même moment contre les flancs de l'animal, rassemblent ses hanches sous lui et complètent l'arrêt de la manière la plus favorable.

En tournant à droite ou à gauche, les opérations des mains sont puissamment aidées par l'inclinaison du corps de l'amazone dans la direction qu'elle veut faire prendre à son cheval; en pressant au même moment la jambe ou le fouet contre le flanc du cheval, du côté vers lequel le tour doit être fait, ses quartiers de derrière sont jusqu'à un certain point jetés en

dehors et placés dans une position qui leur permet plus facilement de suivre les épaules.

L'omission de l'aide du corps est fréquemment fatale à l'opération efficace des autres aides. Par exemple, si un cheval se cabre, l'action d'avancer ou de laisser simplement tomber la main pour relâcher les rênes, n'est pas un moyen suffisamment énergique, car, si le cheval s'est soulevé très-haut, l'amazone qui garderait sa position habituelle, serait forcée, pour conserver l'équilibre, de chercher un support dans la bride et, en agissant ainsi, elle court le risque de renverser son cheval en arrière et peut-être d'être écrasée dans sa chute. Mais si, au moment où le cheval se cabre, l'amazone incline le corps en avant, non-seulement la main s'avance également, mais, par le même mouvement, le poids du corps est jeté sur les épaules du cheval de façon à forcer les pieds de devant à toucher de nouveau le sol.

Si un cheval en bronchant est en danger de tomber, l'aide de la main ne suffit pas pour lui faire reprendre l'équilibre; mais si le corps est immédiatement jeté en arrière, la main recule en même temps et le poids du corps lui permet alors de mettre un puissant obstacle à la tendance du cheval à tomber. Par le même mouvement, le poids du corps cesse entièrement de peser sur les épaules du cheval, de sorte qu'il ne peut contrarier ses efforts pour se remettre d'aplomb.

Si un cheval tente de prendre sa course, l'inclinaison du corps en arrière attire immédiatement les mains dans la même direction et l'amazone peut plus aisément ainsi maîtriser son

cheval. Combien de fois ne voit-on pas, dans nos promenades publiques, les funestes effets de la non-observance de cette règle importante; que de dames marchent tranquillement au pas sans avoir leur cheval convenablement en main : cela semble n'avoir aucun inconvénient en temps ordinaire, mais si un cavalier maladroit passe aux côtés de l'amazone inattentive en galopant à toute vitesse, son cheval pourra fort bien prendre la même allure. Dans cette extrémité, elle saisit vivement les rênes et les ramène vers elle, mais, à cause de leur état de relâchement et de la position du corps, elle est incapable d'exercer sur la bouche du cheval une pression convenable. Ne sachant à quel moyen recourir, elle tire alors les mains en arrière, mais ce mouvement fait incliner le corps en avant et ôte aux mains toute leur puissance. En outre, la jambe gauche est au même instant forcée de reculer et de presser le flanc du cheval dont elle accroît naturellement la vitesse et l'impétuosité.

Une simple inclinaison du corps en arrière aurait placé les mains et la jambe dans la position qu'elles doivent occuper; un instant aurait suffi alors pour ajuster les rênes, puis le pouvoir collectif de toutes les aides eût pu être mis en action pour forcer le cheval à s'arrêter.

Dans des circonstances semblables, un accident peut très-facilement survenir à une amazone inexpérimentée; car le cheval sans être naturellement vicieux peut commencer à ruer par le même mobile qui porte généralement les animaux les plus doux à ruer et à faire le plongeon au moment où ils sont mis en liberté dans un pâturage, c'est-à-dire l'excita-

tion naturelle et l'absence de tout contrôle. Dans ce cas, la dangereuse inclinaison en avant du corps de l'amazone, l'expose à être jetée à terre à tout moment.

Puisque les opérations de la main peuvent être si puissamment aidées par les mouvements du corps, il est évident que lorsque ceux-ci sont mal réglés ils doivent produire un résultat opposé et ôter à la main toute certitude et toute force. L'amazone ne saurait trop se garder de ce défaut. Non-seulement cette incertitude l'empêche de devenir jamais une habile et gracieuse écuyère, mais elle l'expose à de continuels dangers; car rien n'est plus propre que l'irrésolution des mains à rendre un cheval ardent, fougueux et souvent ingouvernable.

Les amazones inexpérimentées courent fréquemment le risque d'un accident, en détournant les yeux du cheval pour les fixer sur l'objet qui lui cause de l'effroi. Les premières notes d'un orchestre, la perception d'un bruit quelconque auquel il n'est pas habitué ou la vue d'un objet de forme étrange l'alarment et attirent l'attention de la dame qui le monte; et avant qu'elle ait pu se préparer à triompher de la difficulté, sa monture a pris sa course ou s'est jetée de côté. Lors même que le bon caractère et la docilité naturelle de l'animal l'empêcheraient d'agir ainsi, l'inclinaison du corps de l'amazone dans la direction de l'objet peut suffire à la mettre en danger en entraînant les mains avec le corps et parfois en faisant tout à coup tourner la tête du cheval vers la cause de son effroi. En tous cas, avant qu'elle en ait connaissance, le cheval peut se trouver en contact avec quelque autre objet

et se placer, lui et la personne qui le monte, dans une position difficile ou dangereuse.

Ce cas se présente assez fréquemment dans les pays où les ruisseaux abondent. En traversant un gué où il peut arriver que le courant soit rapide, les yeux de l'amazone au lieu de se diriger en ligne droite au-dessus de la tête du cheval vers le point opposé sont attirés par l'eau courante jusqu'à ce que le corps se tournant dans la même direction et emportant les mains avec lui, détourne dangereusement le cheval de la route qu'il devrait suivre. L'amazone ne s'aperçoit souvent de la faute qu'elle commet que lorsqu'elle se trouve les pieds et les chevilles trempant dans l'eau et parfois même lorsqu'elle se voit, elle et son cheval, entraînée par le courant. Lorsqu'on échappe à ces divers périls, il y en a un troisième; car si le cheval prend subitement sa course, quand le corps et les mains se trouvent dans cette position, une chute, dans les circonstances les plus désagréables, devient presque inévitable car l'équilibre est compromis et l'amazone a perdu tout contrôle sur son cheval.

C'est une règle générale, surtout lorsque le plus léger symptôme d'indocilité se manifeste ou lorsqu'on se trouve dans une position critique de laisser les yeux attachés sur la tête du cheval. Le corps se trouvera alors parfaitement de face, et les mains seront par conséquent dans la position la plus favorable pour agir efficacement et empêcher le cheval soit de prendre une allure trop rapide, soit de dévier à droite ou à gauche de la route que veut lui faire prendre l'amazone.

Lorsque la dame se voit obligée de se retourner soit pour regarder derrière elle, soit pour ajuster la jupe de son amazone, soit pour causer avec un ami, la main doit conserver sa position centrale. De cette manière, la pression reste la même sur les deux rênes et la direction du cheval ne subit aucune modification.

Le corps doit éviter avec le plus grand soin tout ce qui pourrait compromettre son équilibre ou nuire à sa flexibilité, et ses mouvements doivent être réglés de telle façon, qu'il puisse ressaisir en un instant sa position normale sans ôter aux mains leur fermeté.

Jusqu'à ce que les principes d'une bonne équitation aient été complétement acquis par la pratique et l'étude, l'amazone ne doit jamais se départir des règles strictes de cet art, ou elle s'exposera à contracter des habitudes mauvaises et peu élégantes et à compromettre ses progrès futurs. Lorsqu'elle sera bien affermie dans ces principes, elle pourra attacher moins d'importance à leur mise en pratique rigoureuse parce que ce relâchement sera basé sur un système, et que le jugement et l'expérience décideront du moment où on peut s'y laisser aller avec sécurité. Dans toute déviation de la position ordinaire, l'amazone n'appuiera pas sur un côté de la selle, et ne laissera pas ses épaules s'arrondir, ses mouvements manquer de certitude et de régularité ou ses coudes trembler au grand détriment de la sûreté des mains et du confort du cheval. Une flexibilité facile et gracieuse, également agréable au cheval et à l'amazone doit régler ses mouvements qui tous doivent contribuer à assurer sa sécurité. La main doit en toute occa-

sion conserver ses fonctions et ne jamais négliger le cheval. En mettant en action judicieusement mais d'une manière presque imperceptible les diverses aides, on guidera et on assistera le cheval dans l'accomplissement de ses devoirs et on acquerra cette aisance parfaite qui distingue l'écuyère accomplie et trahit au premier coup d'œil la perfection qu'elle a su acquérir dans l'art de l'équitation. Car, la science véritable se discerne toujours et se distingue des connaissances superficielles que l'on acquiert par la pratique; le calme gracieux des mouvements, l'élégance du port, et l'autorité exercée sur la monture, font reconnaître la véritable écuyère et sont une source de vives jouissances.

LE PAS.

—

Le pas, cette allure en apparence si simple, peut devenir une source de connaissances précieuses pour l'amazone; c'est naturellement la seule à laquelle elle ose se hasarder dans le principe et elle devrait la garder pendant quelque temps avant de tenter d'en prendre une autre.

L'élève peut acquérir au pas une connaissance approfondie des règles que nous avons données touchant l'assiette, les rênes et les mains, et réaliser déjà une grande somme de connaissances si elle consacre toute son attention à l'étude des nombreux anneaux qui forment la grande chaîne de la science équestre, tels que l'art de faire tourner son cheval, de l'arrêter, de le faire reculer, etc. Un accident peut souvent être le résultat d'un manque d'habileté dans l'exécution de ces mouvements qui, pendant les premières leçons, devraient être mis en pratique avec tant de soins que la dame ne puisse

éprouver aucune espèce de difficulté si elle se voyait subitement contrainte d'arrêter son cheval, de le faire tourner à droite ou à gauche, ou de le faire reculer pour sortir de quelque position difficile ou dangereuse. Une pratique constante lui permettra de le faire avec une aisance parfaite qui non-seulement rendra ses mouvements gracieux, mais assurera l'obéissance de l'animal par la confiance que lui inspirera son action calme et ferme.

Pour forcer son cheval à se mettre au pas, l'amazone doit rassembler soigneusement les rênes, jusqu'à ce qu'elles exercent sur la bouche une pression légère et égale, puis presser doucement la jambe gauche et le fouet contre les flancs de l'animal pour l'exciter à se mettre en mouvement. Lorsqu'il est en marche, la jambe et le fouet reprennent leur position première, les mains restent fermes et souples et le corps cède aux mouvements du cheval.

Si le cheval porte bien la tête, il est inutile de tendre trop les rênes ; il vaut mieux lui laisser un peu de liberté pour que son pas soit ferme et bien mesuré. Si la pression exercée sur la bouche est trop grande, il est incapable de se mouvoir librement et son pas est court et irrégulier. Cependant, s'il n'est pas tenu suffisamment en main, il peut porter la tête basse, marcher négligemment et ne pas lever le genou assez haut pour être à même de poser le pied bien d'aplomb ; dans ce cas la cause la plus légère suffit à le faire broncher.

Par l'opération de la bouche du cheval sur les rênes, la main doit ressentir délicatement mais distinctement le contre-coup de tous ses mouvements. S'il n'obéit pas bien à la bride,

il doit être animé par la pression du talon et du fouet. S'il prend le trot, il doit être graduellement retenu jusqu'à ce qu'il reprenne le pas. S'il a de nouveau besoin d'être excité, on doit le faire avec plus de réserve qu'auparavant pour éviter qu'il se remette encore à trotter.

Le pas, pour être parfait, doit être animé et rapide, mesurer d'exactes distances et marquer des temps réguliers; il faut que le genou soit modérément courbé, que, pendant un instant, la jambe paraisse suspendue en l'air et que le pied arrive au sol parfaitement d'aplomb.

Beaucoup de chevaux acquièrent l'habitude d'ambler, allure particulière qui, pour la rapidité, tient le milieu entre le pas et le trot; dans quelques cas, elle n'est pas désagréable, mais elle gâte invariablement le pas et souvent les autres allures. Elle ne doit par conséquent jamais être encouragée. Cette habitude se manifeste souvent chez les chevaux qui ont été montés par de mauvais cavaliers dont la main est lourde et paresseuse, dont l'assiette manque de fermeté, ou qui ont laissé trop de liberté aux rênes. Lorsqu'il commence à ambler, le cheval doit être immédiatement arrêté et il faut qu'on lui fasse reprendre le pas; s'il retombe dans la même faute, on doit essayer des mêmes moyens, en grondant l'animal jusqu'à ce qu'il se montre docile.

DES TOURNANTS AU PAS.

—

Lorsqu'il s'agit de faire tourner son cheval, l'amazone doit se souvenir de tout ce qui a été dit précédemment sur le support que doit trouver l'animal dans la main de son cavalier. Ce support est plus spécialement nécessaire lorsqu'on tourne que lorsqu'on avance en ligne droite. Dans le premier cas, le cheval étant obligé de croiser les jambes, il est exposé, s'il n'est pas convenablement soutenu, à tomber ou à tourner d'une façon maladroite et imparfaite.

Dans les commencements, on ne doit tourner que fort lentement. En tournant à droite, la main droite doit être un peu en dessous de la gauche, et il faut que l'on augmente la pression sur la rêne droite en relevant le petit doigt et en le ramenant doucement vers le corps ; il ne doit jamais être baissé dans la direction du genou. La main gauche continue en même temps à exercer une pression sur la rêne gauche.

En tournant à gauche, c'est la main gauche qui doit être un peu en dessous de la droite, et la pression sur la rêne gauche doit s'augmenter de la même manière, en relevant le petit doigt et en le ramenant vers le corps, la main droite continuant à presser sur la rêne droite.

Lorsqu'on veut tourner sur soi-même, la pression supplé-

mentaire sur la rêne intérieure doit se continuer jusqu'à ce que le tour soit complet, tout en continuant à presser avec la même fermeté sur la rêne extérieure.

Lorsqu'on tourne soit à droite, soit à gauche, soit sur soi-même, le cheval doit être soutenu et excité par une légère pression de la jambe et du fouet. De cette manière, il est contraint à obéir à la guide conductrice et à ramener ses hanches sous lui.

L'emploi exclusif de l'aide intérieure, soit de la jambe, soit du fouet, force le cheval à jeter ses hanches trop en dehors; l'aide extérieure ne doit, par conséquent, jamais être omise. On doit aussi se souvenir que la pression supplémentaire sur la rêne intérieure n'exempte pas d'une ferme pression sur l'autre; autrement, la bride exerce sur la bouche du cheval une action imparfaite, et, par le relâchement de la rêne extérieure, l'amazone devient incapable de soutenir l'animal pendant qu'il tourne.

Les tournants courts et brusques doivent être soigneusement évités, ou le cheval sera sujet à croiser incorrectement les jambes, surtout si on le laisse aller paresseusement, ce qui ne devrait jamais se faire. Lorsque la chose est possible, on doit toujours prendre assez d'espace pour tourner librement mais délibérément; et si le cheval est paresseux, on doit l'exciter, en augmentant la pression du talon et du fouet.

Je ne saurais insister trop vivement sur l'importance que doit attacher l'amazone à éviter cette coutume pernicieuse et dangereuse d'effectuer le tour en pressant la rêne extérieure

contre l'encolure du cheval ; car, en agissant ainsi, la rêne intérieure est complétement relâchée et le cheval abandonné à lui-même et privé de tout soutien au moment où il en a le plus grand besoin. Si, dans de telles circonstances, il lui arrivait de faire un faux pas ou de glisser sur un sol raboteux, une chute est inévitable.

L'habitude trop fréquente de croiser la main droite sur la rêne gauche en tournant à gauche, doit être aussi soigneusement évitée. Ce mouvement convient fort peu à une amazone et a en outre le désavantage de priver la main de la faculté de faire usage du fouet, si le cheval n'obéit pas immédiatement à la rêne conductrice.

Lorsque les rênes sont tenues de la main gauche seulement, la même pression doit être maintenue sur la rêne extérieure, pendant que le tour s'opère. C'est dans cette occasion que peuvent se déployer admirablement la grâce et la correction de la main de la bride ; car, pendant que la rêne intérieure conduit, la main, si elle remplit bien ses fonctions, offre un support à l'animal, par la pression qu'elle exerce sur la rêne extérieure.

DE L'ARRÊT AU PAS.

—

Une dame ne peut être considérée comme bonne écuyère avant qu'elle connaisse bien l'arrêt. Ceci est d'une importance beaucoup plus grande qu'on n'est généralement porté à le supposer, car l'art d'arrêter convenablement et dans un très-court espace, prouve non-seulement la grande supériorité de la main du cavalier, mais sert souvent à éviter des accidents très-sérieux.

Pour effectuer l'arrêt, l'amazone jette les épaules en arrière, exerce sur les deux rênes une tension égale en relevant les petits doigts et en les ramenant vers le corps, et presse pendant un instant la jambe gauche et le fouet contre les flancs du cheval. Ces mouvements, qui doivent être simultanés, opèrent presque toujours l'arrêt de la façon la plus convenable. L'emploi de la jambe gauche et du fouet ne doit être omis sous aucun prétexte, ou le cheval ne fera pas convenablement travailler ses hanches, et opérera l'arrêt au moyen de ses épaules, ce qui ne doit jamais lui être permis.

L'arrêt doit être non pas lent mais gradué en évitant toute secousse pour que le cheval puisse avoir le temps de se rassembler et arrêter fermement et de niveau. Aussitôt qu'il s'est arrêté, les rênes doivent être un peu relâchées pour lui faire

comprendre que son cavalier n'entend pas qu'il se remette en route, tout en conservant cependant assez d'action sur la bouche pour l'arrêter immédiatement s'il partait sans en avoir reçu l'ordre.

Le degré de pression sur les rênes et la force plus ou moins grande imprimée au mouvement de la jambe et du fouet nécessaires pour arrêter convenablement un cheval, doivent être proportionnés à l'état particulier de la bouche du cheval et de son caractère, que les observations de l'amazone la mettront promptement à même de connaître.

On doit en toutes circonstances prendre les plus grands soins pour arrêter avec fermeté et non par une secousse subite ou violente imprimée aux rênes, ce qui peut pousser le cheval à se cabrer s'il a la bouche tendre, ou, s'il a les reins faibles, causer un tort sérieux à ces parties qui ont à faire un effort très-pénible dans un pareil cas.

Un cheval ne doit jamais être arrêté au moment où il tourne, car il pourrait arriver qu'il se heurtât les jambes l'une contre l'autre et se jetât par terre.

DE LA MANIÈRE DE RECULER AU PAS.

—

Pour reculer convenablement, il faut beaucoup de soin et de pratique. Dans toute la science de l'équitation, il n'y a pas un seul point qui mérite une étude plus consciencieuse, car non-seulement cet exercice améliore considérablement les mains, mais il permet à l'amazone de sortir à son honneur de positions difficiles auxquelles les dames qui montent beaucoup à cheval sont assez fréquemment exposées. Par exemple, si un cheval se trouve entre deux voitures et est également incapable de tourner et d'avancer, l'amazone n'a d'autre alternative que de le faire reculer, et si ce mouvement n'est pas exécuté avec beaucoup d'adresse, il peut arriver que le cheval se frappe la jambe contre une roue et s'effraie au point qu'il devienne fort difficile d'éviter un accident.

Pour reculer, l'amazone doit d'abord amener son cheval à rester immobile, puis, par une pression ferme et égale sur les deux rênes, le forcer à faire un pas en arrière. Pour opérer ce mouvement avec facilité les mains ne doivent pas s'élever et il faut que les jointures des doigts s'abaissent un peu. Le cheval doit en même temps être serré par la jambe gauche et le fouet qui viendront en aide à la bride, et empêcheront l'animal de s'écarter de la ligne qu'il faut qu'il suive.

Le corps ne doit pas être jeté en arrière comme dans l'arrêt, il faut au contraire qu'il s'incline un peu en avant pour donner à la main une plus grande puissance sans exciter le cheval à se cabrer, ce qui arrive assez fréquemment quand il n'obéit pas facilement à la main. Si l'amazone tente de forcer l'animal à reculer par le poids de son corps et qu'il se cabre, le corps ne peut être ramené assez vite en avant, et l'écuyère court grand risque de renverser son cheval, ce qui constitue l'un des accidents les plus dangereux qui puissent advenir.

Si le cheval n'obéit pas immédiatement à la main, l'amazone doit opérer sur sa bouche, par un prompt mouvement des doigts sur les rênes, pour lui faire lever la tête; il suffira généralement alors d'une légère traction supplémentaire pour le forcer à reculer. Au moment où il est contraint à le faire, le corps, pour conserver une position convenable, doit s'incliner en avant et les rênes doivent être relâchées. Un cheval de dame bien dressé obéit à la moindre pression exercée sur sa bouche et recule immédiatement, sans perdre l'équilibre; mais chez un animal jeune ou maladroit la balance doit nécessairement être compromise et si l'on poursuit la contrainte trop loin, il reculera jusqu'à ce qu'il tombe. Dans ce cas l'amazone, après chaque pas, doit rendre la main et incliner le corps en avant, pour permettre au cheval de reprendre complétement l'équilibre avant de le soumettre de nouveau à la pression de la bride.

Reculer en inclinant vers la droite, exige une légère pression supplémentaire sur la rêne gauche, le maintien d'une

pression sur la droite et l'aide du fouet du même côté pour empêcher les quartiers de derrière du cheval d'incliner trop dans cette direction.

Pour reculer en inclinant à gauche, il doit y avoir une légère pression supplémentaire sur la rêne droite, une pression sur la gauche et l'aide de la jambe gauche pour empêcher les quartiers de derrière du cheval d'incliner trop dans cette direction.

La main, le talon ou le fouet doivent toujours se venir mutuellement en aide. Ainsi en reculant en ligne directe, si les quartiers de derrière du cheval poussent trop à droite, la pression du fouet doit être augmentée en même temps que la main doit peser davantage sur la rêne droite; ce mouvement doit s'effectuer avec la plus grande délicatesse, de crainte que les quartiers de derrière ne soient à leur tour dirigés trop à gauche.

Le cheval ayant reculé jusqu'au point qu'il devait atteindre, ne doit pas être autorisé à s'arrêter dans la première position venue; la jambe et le fouet doivent assurer son obéissance à la bride, de manière à ce qu'il soit convenablement uni avant de se remettre en marche.

L'exercice du recul administré de temps à autre améliore beaucoup le port d'un cheval de dame et lui apprend à faire travailler convenablement ses hanches, mais comme cet exercice est fort pénible, surtout pour les chevaux jeunes ou faibles des reins, il ne doit jamais être trop prolongé.

LE CHEVAL ET L'AMAZONE

LA PROMENADE

LE TROT.

—

Il est indispensable qu'une amazone apprenne à trotter, bien qu'elle puisse, lorsque son éducation est terminée, ne prendre cette allure qu'exceptionnellement. Le trot lorsqu'il est convenablement enseigné est d'un grand secours pour donner de la fermeté à l'assiette et dans beaucoup de circonstances, il est absolument indispensable de le connaître. Par exemple, en quittant le galop, presque toujours le cheval trotte pendant quelques instants avant de prendre le pas et ce changement d'allure causerait à l'amazone de graves embarras si elle ne savait point trotter. Dans une longue promenade le soulagement que procurent au cheval et à l'amazone les alternatives de trot et de galop est énorme. En outre, une dame, surtout si elle habite la campagne, peut se trouver dans la nécessité de monter un cheval d'homme, qui peut-être lui sera recommandé à cause de son extrême docilité. Cet animal ayant jusqu'alors servi exclusivement de monture à un homme n'a fréquemment qu'une connaissance bien superficielle du galop qui est l'allure ordinaire de la

dame, et lorsque l'amazone s'efforce de la lui faire prendre, elle s'aperçoit que ses tentatives d'obéissance produisent de si désagréables cahots, que, malgré elle, elle se voit contrainte à lui faire reprendre le pas. C'est là une des nombreuses raisons qui nécessitent la connaissance du trot; car bien que le cheval ne connaisse rien du galop il est fort probable que son trot, allure si habituelle aux hommes, surtout sur les routes, sera parfait; par conséquent, pour une dame qui sait trotter, une promenade faite dans ces conditions non-seulement ne sera point fatigante, mais deviendra extrêmement aisée et agréable.

Beaucoup de gentlemen ne voient jamais avec plaisir que leurs chevaux soient montés par des dames; ils sont persuadés et non sans raison que le constant usage du galop détruit la liberté des autres allures; la connaissance du trot peut, dans ce cas, assurer à l'amazone l'usage d'un animal favori.

A moins que la connaissance du trot ne soit acquise dans la première jeunesse, il exigera, plus qu'aucune autre allure, beaucoup d'étude et de pratique avant d'épargner à l'amazone la maladresse et la fatigue, deux résultats inévitables d'une connaissance imparfaite. Il faut beaucoup de jugement de la part du professeur pour diriger les premiers exercices, de sorte que l'élève échappe aux inconvénients et à la souffrance qui pourraient lui inspirer du dégoût pour cette allure et la porter à en abandonner complétement l'étude.

Quelque simple et agréable que puisse paraître l'allure du trot au gentleman, il est loin d'en être de même de la dame

jusqu'à ce qu'elle se soit accoutumée à la nouveauté du mouvement et qu'elle ait appris à s'élever et à retomber avec l'action du cheval. Un moment de réflexion suffit à prouver que pour l'amazone cette tâche ne peut être des plus aisées; car il n'y a guère de positions plus différentes l'une de l'autre que celle du cavalier à cheval et celle de la dame. Le premier est assis dans une position naturelle, parfaitement droit sur son cheval, avec une force égale des deux côtés; la seconde, au contraire, occupe une position forcée, la partie supérieure du corps se trouvant parfaitement de face, tandis que la partie inférieure incline d'un côté où se trouve tout son appui. Comment pourrait-on s'attendre dans ces circonstances, à ce que les résultats soient les mêmes, et n'est-il pas facile à comprendre que ce qui peut être simple et agréable à l'un puisse au premier abord offrir de grandes difficultés et paraître désagréable à l'autre.

Il est à la portée de toutes les amazones d'apprendre à trotter, mais celles qui sont conformées de telle façon que la hanche et le genou ne sont séparés que par une assez courte distance pourront le faire avec plus d'aisance et d'élégance. Pour en faire comprendre la raison il me suffira de rappeler que, dans le trot ordinaire, la dame doit se soulever en selle pour suivre les mouvements du cheval, et que pour le faire le corps doit s'incliner légèrement; plus il y a de longueur entre la hanche et le genou et plus le corps est jeté en avant quand elle se soulève; les efforts qu'elle se voit obligée de faire pour ne se courber point d'une manière exagérée et ridicule lui donnent beaucoup de mal à se soulever dans sa

selle ; elle en éprouve une grande fatigue et parfois même une véritable souffrance. C'est ce qui explique que l'allure du trot n'est jamais favorable aux grandes femmes, mais elles ont en revanche l'avantage de galoper avec une aisance et une grâce exquises.

Pendant les premières leçons, on ne doit parcourir au trot qu'une courte distance à la fois. Aussitôt que la dame éprouve la plus légère fatigue ou se trouve le moins du monde embarrassée, elle doit faire reprendre le pas à sa monture et la remettre au trot après un court intervalle ; à mesure qu'elle s'accoutume à cette allure, la distance peut être graduellement augmentée jusqu'à ce qu'elle ait atteint à la perfection.

Pour mettre son cheval au trot, l'amazone doit presser pour un instant la jambe et le fouet contre les flancs du cheval et en même temps élever son avant-main par une légère pression sur les deux rênes, le petit doigt de chaque main un peu relevé et ramené vers le corps.

Lorsque le cheval se meut au trot, son action donne une force impulsive aux mouvements du corps de l'amazone, et au moment où cette impulsion se fait sentir, elle doit se soulever de sa selle en mesure avec le pas du cheval. Pour arriver à ce résultat, elle doit appuyer légèrement le pied gauche dans l'étrier, le genou et le cou-de-pied étant parfaitement flexibles et tenir les rênes avec fermeté de manière que l'effet des mouvements de la tête du cheval sur ses mains, puisse lui offrir une impulsion additionnelle et la mettre à même de choisir exactement le moment voulu pour

se soulever. Ceci ne veut pas dire, et il est important que l'amazone le comprenne bien, qu'elle doit chercher dans la bride un point d'appui ou peser lourdement sur la bouche du cheval. Au contraire, ses mains doivent être aussi légères et aussi souples que possible tout en maintenant la correspondance et l'appui voulus.

L'acte de se soulever dans la selle doit se faire aussi perpendiculairement qu'il est possible et aussi haut qu'il est nécessaire pour éviter le désaccord qui se produit lorsque les mouvements de l'amazone et ceux de son cheval ne sont pas simultanés. Le retour du corps dans la selle est rendu facile par l'appui du genou droit sur le pommeau et la pression du pied dans l'étrier.

Le but que l'on doit se proposer toujours c'est d'arriver à une uniformité parfaite avec les mouvements du cheval; ce résultat une fois obtenu, il ne restera à l'amazone que bien peu de difficultés à vaincre, car elle trouvera sa principale assistance dans l'action égale du cheval. Rien n'est plus grotesque que de voir une amazone se soulever dans sa selle et y retomber en désaccord avec le mouvement de son cheval; en dehors du reste de cet aspect disgracieux, rien ne saurait être plus fatigant et plus désagréable.

En se soulevant, l'amazone doit prendre les plus grands soins pour éviter l'habitude trop fréquente d'incliner le corps vers la gauche. Beaucoup de dames s'imaginent ainsi trouver plus de facilité à se soulever dans la selle, mais en réalité elles perdent toute la fermeté de leur assiette et de leurs mains en même temps qu'elles compromettent l'action du pied et du

genou. L'amazone en se soulevant doit rester parfaitement de front; il faut que ses épaules soient maintenues en ligne parallèle avec celle des oreilles du cheval. A cause de la position qu'occupe la dame à cheval, il lui est souvent assez difficile en trottant de maintenir les épaules parfaitement de face, ce qui est indispensable à l'aspect élégant de l'amazone; ce résultat lui deviendra beaucoup plus facile à obtenir, si elle sépare les rênes et place l'une d'elles dans la main droite.

Outre l'apparence disgracieuse que donne l'habitude d'incliner le corps, elle annule presque toujours la fermeté de l'assiette, et les mouvements inégaux et irréguliers du corps rendent une longue promenade aussi fatigante que peu confortable.

Cette pernicieuse habitude est due fréquemment à ce que l'amazone tourne le pied gauche trop en dehors, ce qui, comme je l'ai déjà fait remarquer en son lieu, est toujours une faute, mais surtout au trot. Le pied doit être, autant que possible, en ligne horizontale avec le flanc du cheval, et la jambe et le corps inclineront naturellement alors dans la même direction, en suivant les mouvements du cheval.

Aussitôt que l'amazone sait trotter sans fatigue et sans crainte, elle doit apprendre à régler le pas de son cheval et à maintenir l'égalité de son action.

L'action du cheval quand il trotte est alternative, il a toujours deux pieds sur le sol et deux pieds en l'air. Quand le pied antérieur gauche et le pied postérieur droit sont à terre, le pied antérieur droit et le pied postérieur gauche sont en

l'air, et *vice-versâ*. L'animal fait ainsi deux pas qui, lorsque l'action est bonne, mesurent des distances exactement semblables, et les deux pieds correspondants touchent le sol au même instant.

Dans le trot comme dans le galop, il y a toujours un des bipèdes diagonaux, soit le droit, soit le gauche qui sert de conducteur et qui avance par conséquent un peu plus que l'autre. Ceux qui ont une grande expérience de l'équitation peuvent seuls s'apercevoir de la différence qui existe. Un cheval qui a été bien dressé et, en termes techniques, assoupli aux deux mains, trotte avec la même aisance de l'un ou de l'autre pied. Mais lorsqu'on a affaire à un animal qui n'a subi qu'une préparation imparfaite, si la fatigue ou quelque autre motif le force à changer la jambe conductrice et à trotter de celle à laquelle il n'est pas accoutumé, son action devient contrainte, irrégulière et désagréable.

Comme le trot est la base de toutes les autres allures, il doit toujours être correctement exécuté. Des mains qui manquent de fermeté le rendront presque inévitablement irrégulier; il en est de même des rênes trop relâchées ou trop tendues et des transitions subites de l'un de ces deux excès à l'autre. Toutes les fois que le cavalier s'aperçoit d'une incorrection, si légère qu'elle soit, dans le trot de son cheval, son attention doit se porter aussitôt sur les rênes; si elles sont trop relâchées, que le cheval est désuni et fait travailler ses épaules, on doit les tendre davantage en les ramenant doucement vers le corps; on presse en même temps le talon et le fouet contre les flancs du cheval pour

le rassembler et le forcer à obéir à la bride. Si au contraire, les rênes sont trop courtes, on les rend graduellement pour permettre à l'animal de trotter avec plus d'aisance et de liberté.

Avec des chevaux bien dressés, l'irrégularité d'action doit généralement s'attribuer au cavalier. Avec de jeunes animaux qui n'ont subi encore qu'une préparation incomplète, elle peut procéder de leur maladresse naturelle et il faut alors une habileté plus grande pour corriger l'allure. Lorsqu'ils sont fatigués, presque tous les chevaux s'ils sont abandonnés à eux-mêmes trottent négligemment; c'est une tendance qu'on doit autant que possible s'efforcer de vaincre car, dans des circonstances semblables, ils sont très-sujets à broncher et à tomber.

Varier fréquemment la rapidité du cheval au trot, est un excellent exercice pour les mains; savoir tendre les rênes, pour que son allure ne puisse être rendue incertaine par une secousse de la bride ou un changement subit de position, et lui rendre graduellement la main pour qu'il ne puisse perdre le support qui lui est nécessaire sont des points de la plus grande importance.

Le cheval doit toujours être convenablement rassemblé et il ne faut jamais qu'il soit excité à trotter plus rapidement qu'il ne le peut faire sans perdre son égalité d'action. L'homme que l'on voit dans les promenades publiques exiger d'un cheval qui trotte toute la rapidité qu'il peut donner ne fait rien moins qu'exciter l'admiration et une dame qui agirait de même serait blâmée davantage encore. Le cheval que l'on

oblige à dépasser, en trottant, son allure naturelle, ne manquera pas à un moment donné de passer sans transition à un galop heurté et décousu, également nuisible au confort et à l'aspect de l'amazone.

Quand un cheval passe du trot au galop sans y avoir été excité par son cavalier, il doit être retenu avec fermeté, mais graduellement et en même temps grondé de la voix pour lui faire comprendre qu'il a mal fait. Si cette tentative reste sans succès, l'amazone doit peser lourdement sur la rêne opposée à la jambe conductrice. Si ce second moyen ne réussissait pas encore à remettre le cheval au trot, il vaudrait mieux lui faire prendre le pas et recommencer le trot, l'arrêtant immédiatement et le grondant s'il tente de nouveau de partir au galop, et le caressant et l'encourageant aussitôt qu'il se montre disposé à obéir.

On peut tourner au trot avec autant de sécurité et de facilité à droite qu'à gauche; les aides de la main, de la jambe et du fouet s'appliquent de la même manière que lorsqu'on tourne au pas.

LE PETIT GALOP.

Le petit galop est par excellence l'allure de la dame, et lorsqu'il est convenablement exécuté par l'amazone et par sa monture il est de loin la plus agréable. Quelque simple que puisse paraître cette allure à ceux qui jugent sans connaissance de cause, elle est purement artificielle, bien que l'action en elle-même soit si aisée et si agréable, qu'une dame qui n'aurait jamais monté à cheval pourrait, à cette allure, se maintenir en équilibre pendant une promenade, sur un cheval docile. Comme le petit galop est généralement adopté par les amazones de préférence à toute autre allure et que c'est celle qui fait le plus avantageusement ressortir un port élégant, gracieux et féminin, son étude mérite beaucoup plus de soins qu'on n'a l'habitude de lui en consacrer.

Cette indifférence résulte en grande partie de la facilité même de l'allure qui porte les commençantes à l'adopter immédiatement ; et, jouissant de ce qu'elles considèrent naturellement comme un délicieux galop, elles en arrivent à la con-

clusion qu'elles ont appris déjà tout ce qui leur est nécessaire de savoir. Il en résulte que bien qu'il n'y ait qu'une seule manière de galoper selon les règles, on en voit de si nombreuses variétés qu'il faudrait longtemps pour les décrire.

Une des grandes raisons pour lesquelles les dames paraissent si fréquemment à leur désavantage lorsqu'elles font prendre le petit galop à leurs montures, c'est qu'elles négligent de s'y préparer convenablement. Il se peut que pendant la promenade au pas les rênes se soient relâchées et que le cheval, comme cela lui arrive souvent dans des circonstances semblables, marche avec nonchalance; si dans ce moment on le fait partir sans préparation, il est certain qu'il galopera de la même manière, ce qui non-seulement fera voir l'animal sous un jour désavantageux, mais sera également préjudiciable à la grâce de l'écuyère. Le cheval portera la tête basse et attirera en avant les mains et le corps de l'amazone d'une manière aussi dangereuse que peu élégante; et si, dans le but d'éviter l'inclinaison du corps et de prévenir la fatigue des bras, celle-ci avance trop les mains ou relâche les rênes, elle en arrivera à perdre toute espèce de contrôle sur sa monture; de plus si elle tient les rênes dans la main de la bride seulement, l'épaule gauche se trouvera inévitablement beaucoup plus en avant que l'autre.

Pour bien galoper et jouir pleinement de ce délicieux exercice, l'amazone doit occuper exactement le centre de sa selle; le corps doit être droit, et le dos légèrement incliné pour jeter les épaules gracieusement en arrière; les membres et le buste doivent être parfaitement souples pour correspon-

dre aux mouvements du cheval au moment où il se met en marche.

Pour préparer le cheval au petit galop, l'amazone doit d'abord ajuster soigneusement les rênes, si la chose est nécessaire, puis à l'aide du talon et du fouet rassembler sa monture et tendre les rênes de façon à élever son avant-main et à le forcer à faire bien fonctionner ses hanches.

Le cheval étant convenablement préparé, on doit élever légèrement les mains et par une légère pression sur la bouche de l'animal et l'application du talon et du fouet, l'exciter à élever ses membres antérieurs et à prendre le petit galop.

Si le cheval ne répond pas immédiatement aux intentions de l'amazone, elle doit recourir de nouveau aux mêmes moyens, avec plus de force que précédemment et tenir la main suffisamment ferme pour l'empêcher de trotter. De cette façon il sera forcé de lever ensemble ses membres antérieurs et de commencer l'action.

Lorsque le cheval est au pas, plus il est rassemblé et plus il lui est aisé de changer cette allure pour le petit galop ; ses hanches remplissant déjà leurs fonctions, il est dans la position naturelle pour galoper avec grâce et aisance.

Dans le galop, le cheval incline un peu obliquement d'un côté ou de l'autre, selon le pied avec lequel il conduit ; ce qui force l'amazone à pencher légèrement le corps dans la même direction, afin de maintenir l'équilibre et de soutenir la position du cheval. Si le cheval conduit du pied droit, il incline un peu vers la gauche et, dans ce cas, le corps de l'amazone

et ses mains par conséquent doivent suivre la même direction.

S'il conduit du pied gauche, il incline un peu vers la droite et le corps et les mains de l'amazone doivent alors prendre de ce côté une position correspondante.

L'amazone a également à diriger le pied avec lequel le cheval conduit. Si l'animal a été soigneusement dressé et qu'il a appris à galoper indifféremment de l'une ou de l'autre jambe, il obéit promptement à la main, et part immédiatement du pied opposé au côté vers lequel l'amazone le fait légèrement incliner.

Si une dame souhaite que son cheval galope le pied droit en avant, c'est-à-dire conduise du pied droit, elle doit, en se préparant à cette allure, accroître légèrement la pression sur la rêne gauche, de manière à faire incliner obliquement l'animal dans cette direction, et prendre elle-même au même instant une position correspondante. L'amazone passe alors aux opérations des mains et excite l'animal du talon et du fouet pour précipiter son action et lui faire prendre le petit galop; la position qu'il occupe au moment où s'accomplissent ces mouvements l'oblige naturellement à conduire du pied droit.

Aussitôt que ce résultat est obtenu, la pression sur les deux rênes devient égale, à moins que le cheval ne galope en inclinant trop vers la gauche; dans ce cas, l'amazone peut faire pencher un peu vers la droite la tête de l'animal, mais avec la plus grande délicatesse pour ne pas le pousser à changer de pied.

Lorsque le galop du cheval est bien réglé, l'attention doit se fixer de nouveau sur la longueur des rênes. Il y a certains chevaux qui à cette allure sont portés à s'encapuchonner; lorsque tel est le cas, les rênes doivent être légèrement raccourcies; chez d'autres, au contraire, lorsqu'ils sont lancés au petit galop, on remarque une légère extension de la tête et de l'encolure qui exige une augmentation de longueur des rênes. Ce n'est qu'en examinant attentivement le port du cheval qu'on pourra se rendre compte de la mesure exactequ'il convient de donner aux rênes.

Aussi longtemps que le cheval conserve l'allure du petit galop, l'amazone doit continuer à exercer sur la bouche de l'animal une légère pression, afin de ressentir le contre-poids de la cadence de chaque pas et d'être à même d'étendre ou de restreindre l'action à volonté; si le cheval fléchit ou pèse sur le mors, on doit le ramener par un mouvement rapide des doigts sur les rênes, en appliquant en même temps le talon et le fouet pour corriger l'action.

L'amazone doit soigneusement éviter de peser lourdement sur les rênes; cette pression excessive restreint l'action du cheval et le rend incapable de galoper librement. Dans ces circonstances, beaucoup de chevaux tentent de forcer la main. C'est alors que doit être mise en jeu toute l'habileté de l'écuyère pour rendre doucement les rênes à l'animal et les ramener immédiatement avec la même douceur vers la ceinture, chaque fois qu'il pèse sur les rênes. Lorsque ce mouvement est effectué avec habileté et qu'on y persévère avec

patience, le cheval se fatigue bientôt et ne tarde pas à devenir parfaitement docile.

Si le cheval quitte le petit galop pour prendre le trot contre la volonté de l'amazone, il doit être rassemblé de la même manière que pour passer du pas au galop ; on emploiera pour le forcer à reprendre cette dernière allure la même opération des mains et la même application du talon et du fouet.

Lorsqu'un cheval trotte rapidement au moment où l'amazone désire lui faire prendre le petit trot, elle doit commencer par réduire la vitesse de son allure, de crainte qu'il ne prenne le grand galop.

Les chevaux de dames galopent généralement du pied droit; c'est une coutume que les commençantes feront bien d'adopter, mais on ne peut se considérer comme ayant une connaissance suffisante de l'allure si l'on n'est capable de conserver une aisance parfaite, que l'animal conduise de l'une ou de l'autre jambe.

Ce serait une grande erreur de croire que l'on peut sans inconvénient autoriser le cheval à galoper à son choix de l'une ou de l'autre jambe; il faut qu'il soit entièrement soumis à la direction de la main.

L'amazone trouvera grand avantage à changer fréquemment la jambe conductrice, et, par ce moyen, l'action de l'une lui deviendra aussi familière et aussi aisée que celle de l'autre. Il y a des chevaux qui sont si accoutumés à galoper constamment de la jambe droite que si, par suite de quelque confusion dans l'allure ou pour obéir à la volonté de l'amazone, ils

se trouvent forcés de conduire de la jambe gauche, leur action devient aussi maladroite que celle d'un cheval auquel cette allure est totalement inconnue. C'est à cause de cela sans doute que beaucoup de dames sont portées à considérer le petit galop de la jambe gauche comme incommode et désagréable et finissent par en abandonner complétement l'usage. Cependant les chevaux bien dressés et accoutumés à conduire indifféremment de l'une ou de l'autre jambe en suivant les indications de la main, galopent avec autant d'aisance et d'habileté de l'une que de l'autre.

Il n'est pas difficile d'enseigner aux chevaux à changer la jambe conductrice pendant le petit galop ; quelques-uns mêmes l'apprennent d'eux-mêmes, et choisissent, selon les circonstances, l'un ou l'autre pied, absolument comme en tournant à droite ou à gauche. Cependant comme les chevaux qui sont arrivés à ce degré de perfection dans leur dressage, sont extrêmement rares, l'amazone, à moins qu'elle n'ait grande confiance dans sa propre habileté, agira prudemment en faisant prendre le trot à son cheval avant de changer de jambe dans l'une ou l'autre de ces allures.

Lorsqu'un cheval doit galoper pendant longtemps, il est très-désirable qu'il change de jambe alternativement. Dans une longue promenade à une allure aussi complétement artificielle, le travail continu des mêmes muscles et des mêmes tendons devient nécessairement pénible et douloureux pour le cheval lui-même et, comme il pèse lourdement sur la main, il en résulte pour l'amazone une grande fatigue et quelquefois même un danger sérieux. En changeant de jambe

conductrice, le cheval obtient un soulagement immédiat et galope de nouveau avec gaieté et plaisir.

Les chevaux qui sont imparfaitement dressés et qui n'ont pas l'habitude du petit galop ou qui sont excités à prendre cette allure sans y avoir été préparés vont à faux ou se désunissent fréquemment. Pour quelques-unes de nos lectrices, il ne sera peut-être pas inutile d'expliquer qu'un cheval est dit *aller à faux* lorsque, en tournant à droite, il conduit de la jambe gauche ou *vice-versâ;* il est désuni s'il conduit de la jambe droite pour l'avant-main et de la jambe gauche pour l'arrière-main ou *vice-versâ.*

Lorsque le cheval qui galope est uni, il conserve une action aisée et régulière aussi agréable à l'amazone qu'à son cheval ; lorsqu'au contraire il est désuni, son action est extrêmement pénible et ne peut être maintenue pendant longtemps. Lorsque l'action est fausse, le désagrément n'est pas moindre et en outre les tournants deviennent extrêmement dangereux.

Il est donc indispensable qu'une dame qui monte à cheval sache reconnaître si l'action de son cheval est fausse ou désunie, pour pouvoir l'arrêter immédiatement et le remettre au galop correctement. Cette connaissance ne peut s'acquérir parfaitement que par l'expérience et la pratique. On ne peut s'attendre à ce que des commençantes s'aperçoivent si leurs montures conduisent de la jambe convenable ; mais si l'amazone occupe une bonne position et si le cheval galope avec une légère inclinaison du côté opposé au pied avec lequel il devrait conduire, on peut raisonnablement supposer qu'il va

bien. Si, au contraire, il désobéit à la main et galope avec de brusques mouvements en s'inclinant du côté avec lequel l'amazone voudrait qu'il conduisît, on peut, avec la même probabilité, en conclure que le cheval va mal.

DES TOURNANTS AU PETIT GALOP.

En tournant soit à droite, soit à gauche, le cheval doit être bien soutenu par la bride; l'amazone doit exercer une forte pression sur la rêne extérieure qui ne doit être relâchée que juste assez pour permettre au cheval de s'incliner légèrement du côté où il doit tourner et venir en aide à sa monture par l'application de l'aide extérieure, soit la jambe, soit le fouet pour forcer les hanches à remplir convenablement leurs fonctions. Si l'on fait subitement tourner le cheval avec la rêne intérieure ou rêne conductrice seulement, sans lui offrir le support de la bride ou le secours de l'aide extérieure, il est contraint de tourner sur ses épaules et, pour se soutenir, de recourir à la jambe extérieure, afin de contrecarrer l'effet de ce tour défectueux.

La pression sur la rêne extérieure doit toujours être assez ferme pour forcer le cheval à parcourir l'espace de terrain jugé nécessaire pour effectuer le tour. D'après cette règle il ne doit jamais lui être permis de tourner brusquement, de son propre mouvement, et sur un espace plus restreint.

Si l'amazone ne perd jamais de vue tout ce qui a été dit précédemment concernant le cheval qui galope à faux, elle

veillera avec soin à ne pas tourner trop subitement ou trop court du côté opposé à la jambe avec laquelle l'animal galope ; en règle générale, dans des circonstances semblables, pour empêcher toute possibilité d'accident, la dame fera bien de mettre sa monture au pas et de ne lui faire reprendre le galop que lorsque le tour sera exécuté.

L'ARRÊT AU PETIT GALOP.

—

L'arrêt au petit galop est le grand criterium de l'habileté de l'amazone et c'est une épreuve dans laquelle un grand nombre échouent. La principale cause d'échec, ici encore, est l'absence de préparation; ou le cheval n'est pas bien en main, ou le buste de l'amazone n'est pas suffisamment droit pour lui donner sur son cheval l'autorité dont elle a besoin afin d'effectuer convenablement l'arrêt. Il en résulte fréquemment que, au moment où le cheval prend le trot, le corps est jeté plus en avant encore par le changement subit de l'allure et que les rênes se relâchent davantage. Dans cette position, l'une des conséquences suivantes se produit : ou l'amazone s'agite impuissante dans sa selle jusqu'à ce que le cheval s'arrête de son propre mouvement, ou elle tente de remédier au mal en tirant en arrière la main de la bride du côté gauche, le corps toujours incliné en avant, position que l'on est si fréquemment à même de remarquer qu'elle doit se présenter à l'imagination du plus grand nombre de mes lectrices. Ou enfin, la dame secoue convulsivement la bride et augmente encore la confusion, car si le cheval a la bouche délicate, il s'arrête tout à coup et relève la tête, ce

qui, à cause de la position déjà inclinée de l'amazone, produit inévitablement une secousse violente contre le pommeau de la selle.

Pour arrêter le cheval au petit galop, les rênes, si elles sont trop longues, doivent être tirées à travers la main de la bride jusqu'à ce qu'elles aient la longueur voulue et au moment où le cheval pose ses membres antérieurs sur le sol, le corps de l'amazone doit être doucement rejeté en arrière et les rênes relevées et ramenées vers le centre de la ceinture. La plupart des chevaux trottent pendant un instant avant de s'arrêter; on doit donc, au moment où le cheval prend le trot, s'incliner en arrière et peser sur les rênes. En même temps la pression du talon et du fouet force le cheval à s'arrêter convenablement sur ses hanches. On veillera à ce que, sous aucun prétexte, il ne s'arrête avant d'avoir atteint le point requis.

Si le cheval est bien en main et d'aplomb sur ses hanches au moment où l'on effectue l'arrêt, les mouvements du corps et des mains doivent être doux, gradués et bien proportionnés à la rapidité de l'allure et à l'obéissance de l'animal; si l'on négligeait de faire attention à ces points importants, l'animal pourrait recevoir une secousse violente.

LE GALOP.

—

Le galop proprement dit n'est autre chose que le petit galop sous une forme un peu plus accélérée et presque toutes les règles que nous venons de donner s'appliquent également aux deux allures. Le galop permet à l'amazone d'incliner le corps un peu plus en avant que le petit galop, mais elle doit, dans les deux cas, conserver la même fermeté dans la position de la jambe, du genou et du pied.

L'amazone ne doit jamais permettre à son cheval de lui forcer la main et, sans y être excité, d'accélérer la rapidité de l'allure jusqu'à galoper à toute vitesse, ce qui ne tarderait pas à dégénérer en une course effrénée. Plus l'allure est rapide et plus la prudence devient nécessaire. Lorsque le cheval galope, l'amazone doit l'avoir toujours bien en main, afin d'être à même de l'arrêter ou de diminuer sa vitesse quand elle le désire ou quand la sécurité l'exige.

Lorsque le cheval manifeste l'intention de forcer la main, l'amazone doit immédiatement l'empêcher de mettre ses pro-

jets à exécution en redressant le corps, et, chaque fois que les pieds de devant de l'animal touchent le sol, en élevant les rênes et en les ramenant avec fermeté, mais graduellement, vers la ceinture.

Si le cheval, soit par suite du manque d'exercice, soit par une cause subite d'alarme, montre une disposition continuelle à précipiter sa course et à galoper de toute la vitesse dont il est susceptible, l'amazone, conservant tout son sang-froid, doit garder son équilibre avec toute la fermeté possible, afin qu'aucun signe d'effroi de sa part ne vienne accroître la terreur ou l'impétuosité de son cheval. Continuant à chaque enjambée la tension et le relâchement alternatifs des rênes, de la manière décrite plus haut, elle doit en même temps calmer sa monture de la voix, la rassurer et lui faire comprendre qu'aucun danger réel ne la menace.

Un tiraillement violent de la bride doit toujours être évité, car il a plus de chance d'accroître que de diminuer la vitesse du cheval et il est de nature à empêcher l'amazone d'exercer sur la bouche un contrôle suffisant et de prévenir tout accident en guidant l'animal et en l'empêchant de se jeter contre quelque objet qu'il pourrait rencontrer dans sa course désordonnée.

Si le cheval continue à résister aux indications de la main, l'amazone doit recourir à des moyens plus efficaces. Elle s'inclinera en arrière, pesera alternativement sur chacune des deux rênes et opérera sur la bouche du cheval un mouvement analogue à celui de la scie, mouvement qui a d'ordinaire pour résultat de réduire le cheval à l'obéissance en quelques

instants. Si ce moyen échouait encore, la dame doit relâcher les rênes pendant un instant, puis employant toute sa force, et le corps bien rejeté en arrière, les saisir et les relever tout à coup en prenant de grandes précautions pour que le cheval, en s'arrêtant subitement, ne la jette pas avec violence contre le pommeau de la selle.

Quelle que soit la manière dont le cheval est arrêté au galop, la principale préoccupation de l'amazone doit être qu'il ne puisse être assez désuni par l'opération pour être exposé à un sérieux danger de chute.

Lorsque le galop est rapide, il est de la plus grande imprudence de tourner, si ce n'est sur un très-large espace. Cependant, si le cheval l'emporte suffisamment sur l'amazone pour tourner de son propre mouvement, celle-ci doit appuyer fortement sur la rêne extérieure et suivre promptement les mouvements du cheval afin de maintenir la balance ; dans la même proportion que le cheval penche vers l'intérieur, elle doit incliner le corps dans la même direction ; si elle négligeait cette précaution, elle courrait risque, vu la soudaineté et la violence des mouvements de l'animal, d'être jetée à terre du côté opposé à celui vers lequel il tourne.

La rapidité excessive du grand galop du cheval et l'impuissance de l'amazone à l'arrêter au moment où elle le désirerait ou sur un espace donné, prouve suffisamment l'inopportunité et le danger de cette allure sur une route publique.

Je ne saurais trop répéter à mes jeunes lectrices que, dans la majorité des cas, les chevaux s'emportent parce qu'ils ont été autorisés ou excités à passer trop subitement du petit au

grand galop. Il en résulte qu'ils s'animent au point d'échapper complétement au pouvoir de l'amazone qui souvent perd la présence d'esprit, si indispensable cependant dans les circonstances critiques.

LE CERCLE.

L'exercice du cercle contribue dans une grande mesure à affermir l'assiette de l'amazone et à la perfectionner dans l'usage des mains et des aides du corps, de la jambe gauche et du fouet.

L'exercice du cercle peut se pratiquer sur toute espèce de terrain découvert avec la même facilité que dans un manége. Un morceau de terrain de 40 mètres de long sur 16 de large est un emplacement suffisant; pendant l'exercice, la commençante doit strictement se restreindre à cet espace, parce que les mains et les autres aides seront alors constamment en réquisition.

En décrivant un cercle, le cheval doit nécessairement, pour maintenir son équilibre, s'incliner vers l'intérieur dans une mesure plus ou moins grande, selon la dimension du cercle et la rapidité avec laquelle il le parcourt. Il faut naturellement que l'amazone se conforme à cette inclinaison et la par-

tage, ou l'équilibre du cavalier et celui de la monture seront également détruits, et l'amazone aura perdu la fermeté de son assiette.

Les aides doivent être appliquées selon les résultats que l'on se propose d'obtenir. On doit observer dans leur emploi la plus grande exactitude, l'uniformité et la délicatesse.

Pour se faire une idée de l'attention scrupuleuse qu'exige l'exercice dont nous nous occupons en ce moment, l'amazone n'a qu'à se figurer un cercle de 30 mètres de diamètre et le nombre de cercles que l'on peut décrire dans une circonférence aussi étendue; autant il y a de cercles et autant il y a de degrés dans les opérations que les aides ont à accomplir. En faisant travailler un cheval dans un cercle de trente mètres de diamètre, les aides, grâce à la grandeur de l'arène, doivent être mises en jeu avec une délicatesse telle qu'il faut qu'elles soient presque, sinon tout à fait, imperceptibles; et cependant, sans leur intervention, le cheval travaillerait sans aucun doute en ligne droite. Ce fait nous prouve combien le cheval est sensible au plus léger contact et y obéit facilement; car aussi longtemps qu'est maintenue la correspondance qui doit exister entre la main et la bouche, celle-ci ressent le contre-coup de la plus légère altération de position.

Le degré auquel doivent fonctionner les aides doit être déterminé et dirigé par l'œil. Ainsi, l'œil doit être à trois ou quatre mètres devant le cheval, à l'endroit où l'on se propose de le faire passer; le corps suit alors la direction de l'œil, la main, si elle remplit bien ses fonctions, se meut d'accord avec lui, mais si elle dévie, ne fût-ce que d'un pouce de la

ligne qu'on veut parcourir, elle en écarte le cheval dans la même proportion. Plus les cercles sont petits et plus l'œil se fixant sur le sol au-devant de l'animal doit se diriger du côté vers lequel il travaille. C'est par conséquent le corps et la main qui, se présentant dans cette direction, donnent le degré proportionné d'aide requise.

Le cercle doit n'avoir d'abord que la moitié ou moins encore de la dimension de celui que nous avons supposé plus haut, c'est-à-dire douze à quinze mètres de diamètre et le cheval doit pendant quelques jours le parcourir au pas.

En décrivant un cercle, la rêne intérieure doit être un peu plus basse que l'autre et c'est en conduisant son cheval de la première seulement, de telle façon qu'elle puisse voir l'œil intérieur, que l'amazone doit mettre sa monture en mouvement et commencer le cercle.

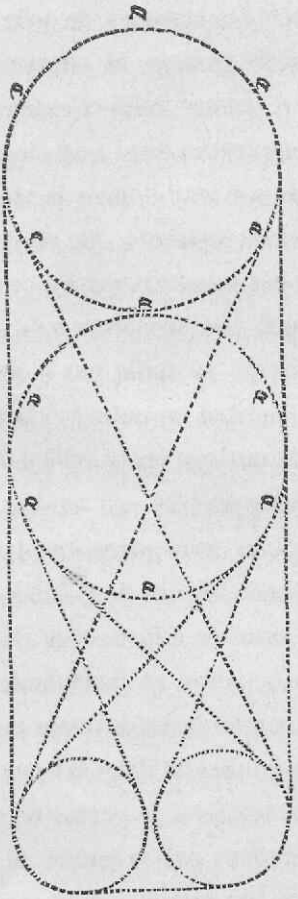
L'amazone doit travailler avec délicatesse sur la rêne intérieure; si elle lui imprime des secousses, le cheval s'écartera dans l'une ou l'autre direction et, si elle pèse sur cette rêne sans interruption, la main de la dame et la bouche de sa monture perdront leur délicatesse de perception et leur correspondance. Pour assurer à son cheval une action correcte, l'amazone doit alternativement peser légèrement sur la rêne intérieure et rendre la main; elle gardera dans les opérations de la main une harmonie parfaite avec la cadence des pieds du cheval qui sera soutenu par la rêne extérieure et par l'aide de la jambe ou du fouet lorsqu'elle devient nécessaire pour l'empêcher de s'écarter de la ligne voulue.

Pour s'assurer que la main et les aides remplissent bien leurs fonctions, la commençante devrait avoir quelque marque par laquelle son œil pût être dirigé, mais non celui du cheval, car celui-ci suivrait la trace de son propre mouvement et il deviendrait alors impossible à l'amazone de s'assurer de la précision de ses propres aides. Ayant choisi son terrain, la dame y fera placer des marques de telle nature qu'elles ne puissent obstruer le passage ni effrayer le cheval, et elle s'efforcera de faire passer celui-ci exactement sur chacune d'elles ; l'écuyère apprendra ainsi quel degré d'exactitude elle peut atteindre dans son travail, mais la tâche étant loin d'être facile dans les commencements, elle ne doit pas se décourager si elle n'arrive pas immédiatement à ce qu'elle souhaite.

L'amazone ne doit pas se borner à s'exercer dans un seul et même cercle, ce qui ne tarde pas à devenir ennuyeux et fatigant et amène souvent en outre le cheval à travailler par routine. Au bout de quelque temps, elle doit donc commencer à décrire des cercles doubles qui auront dans l'origine un diamètre considérable, mais décroîtront à mesure que la dame se perfectionne. Décrire de doubles cercles, c'est conduire le cheval de manière à former un chiffre 8. Le nombre des cercles peut s'accroître et leur dimension varier avec grand avantage ; l'amazone peut de temps en temps changer sa voie et son terrain en passant diagonalement d'un cercle dans un autre. De cette manière, le cheval ne pourra deviner les intentions de la personne qui le monte, et celle-ci s'assurera de la précision et de la correction de ses aides.

La figure ci-contre indique clairement les lignes à décrire.

L'intersection des cercles et la terminaison des diagonales sont les points où l'on doit passer d'une piste dans une autre. Les lettres A indiquent la place que doivent occuper les marques destinées à diriger l'amazone et à l'aider à se rendre compte de la précision des aides.



Si le cheval n'obéit pas sur le champ à la main, on doit l'y

forcer en recourant à l'aide de la jambe et du fouet dont la pression, dans le commencement, doit être aussi douce que possible, autant pour ménager la sensibilité du cheval que pour éviter que la commençante se trouve empêchée de garder la direction voulue et voie son équilibre compromis. Elle peut tenter d'animer sa monture et de lui faire prendre une allure plus rapide, mais en attachant toujours une grande importance à la perfection de l'exécution.

Après un exercice de quelques jours, d'après le plan que nous venons de mentionner, l'amazone peut commencer à décrire le cercle au trot et ensuite au petit galop, cet exercice se pratique d'abord avec les deux mains, puis avec une seule.

L'amazone ne doit jamais oublier que, bien qu'elle puisse en toute sécurité tourner à droite ou à gauche, au pas ou au trot, au galop elle doit s'arranger de manière à faire toujours le tour à droite quand le cheval conduit de la jambe droite et à gauche quand il conduit de la jambe gauche. Un coup d'œil jeté sur la planche ci-dessus prouvera qu'en variant le point où l'on tourne cela pourra se faire facilement et avec une variété infinie.

LE SAUT.

—

Il n'est pas absolument nécessaire à une dame de savoir sauter; elle ne doit consulter là-dessus que ses propres inclinations, car, à moins qu'elle ne veuille prendre sa part des plaisirs de la chasse, il est possible que l'occasion de sauter ne se présente jamais à elle. Cependant, il est très-bon de savoir sauter; parmi les nombreux avantages qui dérivent de cette connaissance, on pourrait mentionner celui de monter avec plus de facilité un cheval vicieux ou rétif et de maintenir son équilibre lorsque l'animal qu'on monte prend l'alarme, car les mouvements d'un cheval qui rue, plonge ou se cabre ressemblent beaucoup à ceux du saut. On a remarqué que les dames qui ont assez de sang-froid pour sauter et qui aiment à se livrer à cet exercice y excellent presque toujours; il semble que pour elles il n'y ait pas de milieu; elles sautent ou très-bien ou pas du tout; il est presque inutile d'ajouter

que les premières sont loin d'être nombreuses, ce qu'il faut attribuer au manque de nerf et de pratique.

Les conséquences funestes que peut avoir cet exercice pour les personnes timides et inexpérimentées, non-seulement en déterminant des chutes, mais, ce qui est plus sérieux encore, en jetant violemment l'amazone sur le pommeau de la selle, m'ont toujours empêchée de conseiller aux dames de s'y livrer, à moins que je ne fusse persuadée qu'elles y étaient naturellement disposées ou qu'elles avaient acquis préalablement une connaissance parfaite de l'équitation et assez d'habileté dans la conduite de leur monture pour pouvoir sauter en toute sécurité. Ce n'est pas qu'il y ait soit à sauter, soit à apprendre à le faire quelque difficulté sérieuse, mais parmi les dames qui montent à cheval peu ont reçu l'instruction élémentaire indispensable, et les autres n'ont pas été douées par la nature de la confiance et du sang-froid requis pour se livrer avec succès à cet exercice.

Pour apprendre à sauter, il suffit d'une barrière ou claie de deux à trois pieds de haut et d'un fossé de deux à quatre pieds de large; il est inutile pour la majorité des dames d'accroître le risque qu'elles courent en augmentant la difficulté du saut. Comme deux chevaux ne sautent jamais exactement de la même manière, il vaut beaucoup mieux, pour s'exercer, changer le cheval de temps en temps. C'est de plus un fait bien reconnu que si une amazone peut effectuer d'une manière satisfaisante un saut modéré lorsqu'elle est de sang-froid, elle franchira également bien des obstacles offrant des difficultés plus grandes, lorsque le plaisir ou la nécessité

l'exigeront. Cependant, pour les dames dont l'habileté et la perfection dans l'art ne sont égalées que par leur confiance et le plaisir qu'elles trouvent dans cet exercice, leurs exploits, tout en étant soumis à un jugement sain, ne doivent avoir d'autres limites que les capacités de leurs montures.

Les sauts se font avec ou sans élan. Le premier est d'ordinaire celui auquel on s'exerce d'abord; le cheval est placé tout près de l'obstacle, soit barrière, soit fossé. Pour le second, l'animal est mis à une allure vive; celui-ci est beaucoup plus facile à faire que le premier, qui est cependant considéré dans les commencements comme le plus sûr des deux, parce que la fermeté avec laquelle il se fait par un cheval convenablement dressé permet au professeur ou à un ami de venir en aide à l'amazone au moindre symptôme de danger.

Bien sauter dépend entièrement de la juste balance du corps, c'est-à-dire que le poids doit être jeté si correctement dans la selle que l'on puisse suivre tous les mouvements du cheval.

L'amazone ne doit pas peser sur l'étrier, ce qui tendrait évidemment à soulever le corps au lieu de le maintenir dans la selle. Cette tension enlève en outre au genou gauche le pouvoir de se serrer contre le côté de la selle, et au genou droit celui de s'attacher avec force au pommeau. De plus, l'amazone qui appuie trop sur l'étrier ne peut faire efficacement usage du troisième pommeau, si sa selle se trouve en avoir un.

Dans le saut sans élan, lorsque le cheval se trouve devant l'obstacle, le corps doit garder la position droite qui lui est

ordinaire; lorsque l'animal se soulève, le corps s'incline en avant pour maintenir l'équilibre, et lorsqu'il saute des jambes de derrière, le corps se jette en arrière jusqu'à ce que les membres postérieurs touchent le sol.

Le cheval doit être amené devant l'obstacle en ligne droite et avec fermeté, à un pas animé, les rênes séparées et les mains fort basses. En arrivant devant l'obstacle il doit être légèrement arrêté sur ses hanches. Une légère pression de la jambe et du fouet sur les flancs, et des doigts sur les rênes l'excite alors à prendre son élan. L'amazone ne doit peser sur les rênes que juste assez pour empêcher qu'elles se relâchent et rendre tout à fait la main aussitôt que l'animal s'élance, afin de lui donner toute liberté de s'étendre. Lorsque les pieds de derrière touchent le sol, les mains, reprenant leur position première, rassemblent de nouveau le cheval et la pression de la jambe et du fouet le forcent à obéir à la bride et à reprendre l'allure qu'il avait avant qu'on l'ait arrêté pour le saut.

Les mains, comme je l'ai déjà fait observer, doivent être tenues basses; c'est un point essentiel, mais dont il est difficile de faire comprendre l'importance aux amazones timides et inexpérimentées, qui sont généralement portées à élever les mains; c'est à la peur que doit principalement s'attribuer cette tendance, les mains étant élevées soit dans l'intention de trouver un appui dans la bride, soit pour forcer le cheval à accepter le saut. Telle est souvent la crainte des commençantes que le cheval ne pourra franchir l'obstacle de ses jambes de devant, qu'elles perdent tout leur sang-froid et

prennent follement confiance dans la vertu de leurs mains. La tête et le nez du cheval sont alors si élevés et son encolure si tendue, qu'il lui est impossible de se rassembler pour prendre son élan avant qu'il ait pu abaisser le nez et courber l'encolure ce que, dans leur situation, les mains l'empêchent de faire. Si l'amazone, ne prévoyant pas le danger auquel elle s'expose, excite son cheval à sauter dans cette position pénible, il en résulte la plupart du temps un saut court et maladroit, exécuté des quatre jambes à la fois, et qui est aussi désagréable que dangereux, et pour la dame et pour sa monture.

Jusqu'ici je n'ai considéré la position défectueuse des mains que sous le rapport des inconvénients qui en résultent pour le cheval. J'arrive maintenant au danger que court l'amazone d'être démontée. Quand le corps est jeté fort en arrière, les mains occupant la position que nous avons décrite plus haut, l'amazone rompt inévitablement l'élan de son cheval et l'empêche de franchir l'obstacle. Si l'animal s'affranchit de cette contrainte en forçant la main au moment du saut, il en résulte que l'amazone est tirée violemment en avant et lancée sur le pommeau de la selle; elle court en outre le plus grand danger d'être jetée à bas de sa monture, par le choc qu'elle éprouve au moment où les pieds du cheval touchent le sol. Pour que mes lectrices puissent aisément se convaincre de la vérité de cette assertion il leur suffira, lorsque leurs chevaux seront immobiles, de mettre les mains basses en penchant le corps en arrière et elles s'apercevront qu'elles peuvent le faire sans grand inconvénient pour le cheval, qu'au contraire elles donnent ainsi un soutien à l'animal, auquel il serait impossible

de les forcer à ramener le corps en avant. Si, d'un autre côté, sans modifier la longueur des rênes, elles élèvent les mains et rejettent le corps en arrière, elles s'apercevront immédiatement que ce dernier mouvement ne peut s'effectuer sans arrêter le cheval et que pour sauter, dans cette situation, il faut nécessairement qu'il force la main de son cavalier.

Le second point qui doit attirer l'attention de l'amazone, c'est la position du corps. Lorsque le cheval se soulève pour sauter, le corps, comme je l'ai déjà fait observer, doit s'incliner en avant pour maintenir l'équilibre. Si le corps restait penché en arrière lorsque le cheval se lève, il est évident que le poids pèserait entièrement sur la bouche de l'animal, ce qui non-seulement l'empêcherait de sauter, mais pourrait l'exposer à culbuter en arrière. En ramenant le corps en avant, la dame doit veiller avec soin à avancer la ceinture et à rejeter les épaules, car si le dos et les épaules sont arrondis, le corps ne peut sans difficulté se rejeter en arrière au moment voulu ; mais avec la ceinture en avant, le corps, lorsque le cheval s'élance, incline naturellement et de lui-même en arrière, à moins que les mains ne s'élèvent assez pour l'en empêcher. Si le corps n'est pas en ce moment penché en arrière, il est certain qu'il sera jeté sur le pommeau de la selle par la secousse qu'il éprouvera lorsque les pieds du cheval toucheront le sol ; dans ce cas, non-seulement l'amazone est mise en danger, mais le cheval est privé du support qu'il s'attendait à trouver dans la main.

Si le cheval va impatiemment au devant de l'obstacle, on doit le retenir et l'arrêter, ou le faire tourner jusqu'à ce qu'il puisse

s'en approcher de sang-froid ; si on lui permet de s'élancer avec fougue vers la barrière ou le fossé, il devient incertain et dangereux. D'un autre côté, le cheval peut être trop rassemblé avant le saut ; dans ce cas, il est sujet à bondir, mouvement très-propre à démonter une commençante. Le degré auquel un cheval doit être rassemblé ou animé dépend entièrement du tempérament de l'animal ; il est donc de la plus haute importance d'en avoir une connaissance exacte, mais on ne peut l'acquérir que par l'expérience et la pratique.

Dans le saut avec élan, l'équilibre doit se conserver de la même manière que dans le saut sans élan sauf que, dans le premier, il est inutile et même imprudent d'avancer le corps lorsque le cheval se soulève, car le saut des jambes de derrière suivant immédiatement, empêcherait le corps de se rejeter à temps en arrière. En outre, dans le saut avec élan, la position du cheval, surtout lorsque l'obstacle à franchir est peu élevé, est beaucoup plus horizontale que lorsqu'il saute sans élan ; et, en supposant que le cheval s'arrête tout à coup et refuse le saut, l'amazone, si elle était penchée en avant, courrait le risque d'être jetée à bas de sa monture. Les mains doivent être basses, la ceinture doit avancer et le corps doit prendre cette inclinaison en arrière que produit naturellement l'élan du cheval ; il ne reprendra pas sa position normale, avant que les pieds de derrière du cheval aient touché le sol.

Le cheval doit être mené directement vers l'obstacle, l'amazone rendant graduellement les mains à mesure qu'il s'en rapproche. La distance que doit parcourir le cheval avant de

sauter, sera au moins de dix à quinze mètres. Si le cheval saute avec plaisir et adresse, on peut lui laisser le choix de l'allure; il prendra celle qui lui rend le saut le plus facile. Lorsque l'animal a bien pris le saut, pendant qu'il se trouve suspendu au-dessus de l'obstacle, il doit être soutenu par la main, mais ce support doit lui être offert avec la plus grande délicatesse, car le cheval considère toute secousse subite ou violente des rênes comme un châtiment, et on s'expose ainsi à lui voir refuser le saut la première fois qu'on voudra lui faire franchir un obstacle.

Un cheval indolent demande à être vivement excité pour accepter le saut, mais aucun cheval ne doit être agité au point d'en perdre le sang-froid, ou il calculera mal les distances et sautera au hasard au grand péril de l'amazone. Si le cheval se montre peu disposé à accepter le saut et tente de se dérober à droite ou à gauche, l'amazone, d'une main légère et prompte, doit lui tenir la tête ferme et dirigée vers l'obstacle jusqu'à ce que, avec fermeté mais douceur, elle le force à le franchir. Dans ces circonstances, il faut souvent beaucoup de persévérance et de patience, et l'on ne saurait être trop prodigue d'encouragements, puisque rien n'est en général plus désagréable au cheval que d'être contraint à sauter un obstacle sans l'excitation de la compagnie et de l'exemple. Que les dames n'oublient jamais la nécessité de la prudence, car la précipitation a toujours été féconde en résultats graves et souvent funestes.

Lorsque l'amazone a appris à exécuter convenablement le saut avec élan, elle peut essayer du saut double, qui se com-

pose de deux sauts successifs, ne différant sous aucun rapport du saut simple. Il exige cependant plus d'adresse dans l'appropriation de la position du corps aux mouvements du cheval et plus de promptitude dans les mains et dans l'application des aides, car le cheval devant exécuter un second saut au moment même où il a terminé le premier, les pieds de derrière n'ont pas plus tôt atteint le sol que ceux de devant se relèvent de nouveau pour franchir le second obstacle.

Pour s'exercer au saut double, les barrières ou claies doivent varier de 50 à 80 centimètres de hauteur.

Le cheval qui saute délibérément est celui qui convient le mieux à une commençante, pourvu toutefois qu'il ne s'élance pas impétueusement au devant de l'obstacle et qu'il ne pèse pas sur la main.

Une amazone expérimentée peut venir en aide au cheval et le soulever lorsqu'il saute, mais une commençante ne doit jamais tenter de le faire, car il lui est impossible de savoir quand et jusqu'à quel point une assistance peut être donnée; et, dans cette conjoncture, elle a beaucoup plus de chance d'empêcher le cheval d'accepter le saut que de l'assister à le faire.

SITUATIONS CRITIQUES.

—

J'ai déjà fait remarquer qu'une dame ne devrait jamais, lorsqu'il est en son pouvoir de l'éviter, monter un cheval entaché d'un vice quelconque ou de quelque habitude vicieuse susceptible de compromettre sa sécurité. Néanmoins, elle ne doit négliger aucune des précautions qu'exige la prudence et se trouver prête à tout. Après des années de docilité, le cheval le plus doux peut manifester tout à coup, des symptômes vicieux, même sans cause apparente. Les animaux doués du meilleur caractère ne sont pas sans défaut, et ceux dont le pied est le plus sûr ne sont pas garantis contre toutes les chutes. Il est prudent en conséquence de se trouver prête à tout événement et de ne se laisser prendre au dépourvu par aucun incident, de quelque genre que ce soit.

Des différents accès d'indocilité que manifestent certains chevaux, le plus commun est celui qui consiste à s'arrêter et

à tourner subitement. L'animal commence ordinairement l'attaque en tournant court vers la droite; l'amazone se trouve alors dans la position la plus désavantageuse, car fort peu de dames ont autant de puissance de la main gauche que de la main droite. Le cheval découvre instinctivement quel est le côté faible et attaque par là à dessein.

Ce tour se fait généralement avec tant de vigueur et si subitement que l'amazone est dans l'impossibilité de l'empêcher, lors même qu'elle a pu prévoir l'attaque. Il serait même inutile et imprudent de le tenter, car la dame peut être persuadée qu'elle sera vaincue, et ce premier succès encouragera le cheval à répéter ses tentatives de rébellion.

Au lieu donc de s'efforcer de la main gauche d'empêcher le cheval de mettre ses projets à exécution, l'amazone fera mieux de l'attaquer de la droite et de le forcer à faire un tour complet dans cette direction, de sorte que le cheval reprenne exactement la position qu'il occupait précédemment. L'animal s'aperçoit alors, à son grand étonnement, qu'il n'a rien gagné à cet acte d'insubordination et se trouve précisément à l'endroit d'où il est parti. A ce moment, on peut essayer d'appliquer le talon et le fouet pour l'exciter à partir, mais cette tentative réussit rarement. Il recommence d'ordinaire sa première manœuvre, et l'amazone imitant son exemple adoptera le même système que la première fois et lui fera faire deux ou trois tours sur lui-même, en recourant, au besoin, au talon et au fouet pour venir en aide à la main. Pendant ces évolutions, elle prendra les plus grandes précautions pour maintenir l'équilibre, par l'inclinaison du corps

vers le centre du cercle, que décrit la tête du cheval dans son mouvement circulaire.

Quelques chevaux voyant ainsi leurs plans déjoués ne tardent pas à céder, d'autres font une résistance plus déterminée. Si le cheval refuse encore d'obéir à la main et d'avancer comme le désire l'amazone, il doit être soigneusement empêché de se mettre en mouvement dans toute autre direction; dans ces circonstances, comme le fouet ne pourrait qu'accroître son obstination, le faire ruer ou prendre sa course dans une autre direction, le mode d'attaque de l'amazone doit être immédiatement changé; il faut qu'elle fasse reculer l'animal jusqu'à ce qu'il montre une disposition à avancer.

L'amazone doit se faire une règle de ne jamais engager de lutte avec son cheval sur le point qu'il est déterminé à défendre. Ses efforts au contraire doivent se diriger vers le côté faible, car plus il se fortifie sur un point, plus ses moyens de défense diminuent de l'autre. Ainsi, si un cheval est déterminé à ne pas avancer, il sera facile de le contraindre à reculer. S'il refuse obstinément de tourner à droite, l'amazone, grâce à la manière dont sont disposés le corps et les membres du cheval, peut avec la plus grande facilité le faire tourner à gauche. Lorsqu'il reste immobile et résiste à tous les efforts de la dame pour le faire mouvoir, l'amazone convertira cette défense en correction; ainsi elle restera patiemment en place, ne faisant aucune tentative pour mettre l'animal en marche, et gardant même cette position quelque temps encore après qu'il a manifesté le désir de se mouvoir. Rien ne dompte ou ne

décourage plus promptement un cheval que cette manière de tourner ses attaques contre lui-même, ou de donner à sa résistance l'apparence d'un acte de soumission à la volonté de l'amazone.

Dans ces luttes avec son cheval, l'amazone doit garder un calme, un sang-froid parfaits; ses yeux doivent se diriger vers les objets environnants, de crainte qu'elle ne soit jetée dans quelque situation fâcheuse, ce qui, faute d'attention, pourrait lui arriver par sa faute, sans la moindre participation de la part du cheval. Cependant il arrive souvent que les chevaux eux-mêmes n'épargnent rien pour placer leurs cavaliers dans ces situations, en se dérobant pour aller se jeter contre d'autres chevaux, des voitures, des murailles, etc., etc. Dans ce cas encore, le mode d'attaque que nous avons conseillé déjà permet à l'amazone de déjouer les projets de sa monture et d'assurer sa propre sécurité. Les amazones inexpérimentées s'efforcent naturellement d'éloigner le cheval de l'objet vers lequel il tente de se diriger, mais elles s'aperçoivent bientôt que non-seulement leurs tentatives n'ont aucun résultat, mais qu'elles-mêmes sans en avoir conscience invitent le cheval, si l'objet en question se trouve du côté gauche, à le mettre en contact avec leurs genoux. Aussitôt que l'amazone s'aperçoit que son cheval se glisse vicieusement vers quelque objet, au lieu de tenter de l'en écarter, elle doit employer toutes ses forces à faire tourner dans cette direction la tête de l'animal. Par ce moyen, elle place le flanc du cheval le plus proche de l'objet dans une position concave et déjoue tous ses efforts pour lui causer un mal quelconque; cette direction de la tête

contraignant bientôt le cheval à tourner en dehors ses quartiers de derrière, elle peut alors en toute sécurité l'écarter de l'endroit dangereux.

Toutes les fois que l'amazone s'aperçoit que son cheval manifeste des intentions hostiles, elle doit se préparer à la lutte en séparant les rênes et en tenant le corps droit, mais cependant assez flexible pour accompagner tous les mouvements du cheval et repousser tous les efforts qu'il pourra faire contre elle.

De tous les moyens de défense auxquels le cheval a recours, celui qui consiste à se cabrer est le plus dangereux. Le mouvement ascentionnel est souvent si rapide et si inattendu que l'amazone ne peut prévoir les intentions du cheval et il est parfois si élevé que l'animal est en danger de tomber en arrière. Heureusement, un cheval qui se cabre à ce point, rue rarement ou pour mieux dire jamais, de sorte que l'amazone doit se garder principalement contre le premier de ces vices.

Lorsqu'un cheval se cabre, l'amazone doit immédiatement cesser de peser sur les rênes et incliner le corps bien en avant de manière à en jeter le poids sur les épaules de l'animal et l'obliger à retomber sur le sol. Ayant repris graduellement sa position normale pendant la descente, elle doit au moment où les pieds de devant se rapprochent du sol appliquer un ou deux violents coups de fouet derrière la selle, en prenant toutes les précautions nécessaires pour conserver son équilibre dans le cas où le cheval ferait le plongeon après le châtiment. L'amazone ne doit pas oublier, car sa vie peut en

dépendre, qu'elle ne doit jamais faire usage du fouet, peser sur les rênes ou recourir à la pression du talon pendant que l'animal opère son mouvement ascentionnel, cet acte ne manquerait pas de le faire cabrer plus violemment que jamais, et peut-être assez haut pour tomber inévitablement en arrière. Lorsque les membres antérieurs du cheval touchent le sol, la dame doit prendre les plus grandes précautions pour ne pas peser trop subitement sur la bouche, ou elle excitera l'animal à se cabrer de nouveau.

Lorsque l'amazone reconnaît à quelque signe que son cheval se dispose à se cabrer, elle doit immédiatement relâcher une rêne et peser sur l'autre en tenant la main basse. Ce mouvement force l'animal à mouvoir une de ses jambes de derrière et, en compromettant l'équilibre du corps, l'oblige nécessairement à quitter la position qui seule lui rend le cabrer possible. L'amazone doit immédiatement alors le faire tourner deux ou trois fois sur lui-même, pour le détourner de ses projets et le réduire à l'obéissance.

Lorsque le cheval se cabre très haut, l'amazone, pour conserver plus aisément l'équilibre, peut saisir de la main gauche la crinière de l'animal; toute pression sur la bouche du cheval étant ainsi rendue impossible, le danger de chute est considérablement diminué. Si le cheval agitant ses membres postérieurs les jette en avant, l'on n'a que fort peu de chose à craindre, à moins que la main de l'amazone ne pèse lourdement sur les rênes; si au contraire le cheval en se cabrant ploie sous lui ses jambes et ses pieds de devant, le danger est imminent, car lors même que la dame qui le

monte aurait la main la plus légère et l'assiette la plus ferme du monde, l'animal court le risque de se renverser.

Le cheval qui a l'habitude de se cabrer, même de la manière la moins dangereuse, est tout à fait impropre au service d'une dame et aussitôt que ce vice aura été reconnu, l'amazone fera bien de se défaire de sa monture.

Le cheval qui rue doit être tenu bien en main, car si sa tête est soutenue avec fermeté, il ne peut faire beaucoup de mal avec ses talons. Au moment où le cheval montre une tendance à ruer, l'amazone doit lui saisir et lui relever vivement la tête et le gronder en même temps de la voix. S'il continue à ruer, elle doit se maintenir fermement en équilibre, le corps incliné en arrière et les mains hautes pour tenir la tête du cheval élevée; et à l'aide du mors, lui punir sévèrement la bouche chaque fois qu'il tente de ruer ou de baisser la tête. Il doit avoir la liberté d'avancer, mais non de baisser la tête, car le grand point est de la tenir aussi haute que possible, ce qui lui enlève le pouvoir de ruer. En effet, aussitôt que la tête est arrivée à un certain degré d'élévation, il devient impossible au cheval de lever les deux jambes de derrière à la fois; il est ainsi forcé de céder à la contrainte de la position qui lui est imposée et aux corrections que lui inflige le mors.

Si le cheval rue en se tenant obstinément sur place, l'amazone doit, de la même manière, lui élever la tête de toutes ses forces et essayer de quelques vigoureux coups de fouet appliqués sur l'épaule; puis, saisissant une occasion favorable, lui faire faire quelques tours sur lui-même jusqu'à ce que l'éton-

nement et la confusion que lui fait éprouver la nouveauté de ce traitement triomphent de son esprit de rébellion.

L'amazone doit s'efforcer de s'assurer le plus promptement possible si les ruades ne procèdent pas d'un défaut de la selle. Une selle dure ou mal appropriée aux formes de l'animal peut faire ruer le cheval le plus docile et aggraver ce vice chez celui qui y est déjà prédisposé.

Il est heureux que fort peu de chevaux qui ont été confiés à des mains intelligentes fassent violemment le plongeon après les premières leçons du dressage. Le cheval doué du meilleur caractère plongera parfois pour se soulager de la souffrance que lui fait endurer une selle mal faite ou des sangles trop serrées. L'action du cheval qui plonge est si fatigante qu'il y renonce bientôt, s'il ne réussit pas à démonter son cavalier ou à faire éclater ses sangles.

Quand un cheval plonge, il baisse la tête, élève le dos, enfle le corps pour faire sauter les sangles, rue et plonge jusqu'à ce qu'il soit épuisé ; au bout de six ou huit plongeons il est d'ordinaire au bout de ses forces.

Pendant ces plongeons, l'amazone doit garder l'équilibre avec autant de fermeté que possible, ce qui, il faut l'avouer, n'est pas toujours chose facile, et veiller à ce que le cheval en baissant la tête n'entraîne pas le corps en avant. Lorsque le cheval plonge par l'un ou l'autre des motifs que nous avons mentionnés plus haut et non par une habitude vicieuse, au lieu de le gronder, l'amazone doit l'encourager en lui parlant avec bonté, mais sans timidité. Il n'y a pas de danger que le cheval se cabre, la dame n'a donc qu'à incliner le corps en

arrière et à peser lourdement sur les rênes pour empêcher l'animal de se renverser, ce qui serait fort à craindre si sa tête était complétement libre.

Lorsqu'un cheval est sujet à prendre l'alarme on peut, en beaucoup de circonstances, l'empêcher de prendre sa course en lui détournant un peu la tête des objets qui sont connus par expérience pour l'effrayer. Au moment où elle entend, ou voit s'approcher quelque chose d'extraordinaire, l'amazone doit être sur le qui vive et détourner doucement la tête du cheval dans la direction opposée, pour qu'il puisse, s'il est possible, passer sans remarquer l'objet en question. Si en même temps, elle l'excite légèrement du talon et du fouet du même côté vers lequel elle le fait incliner et lui parle avec douceur et enjouement, elle détournera mieux encore son attention.

Si un cheval s'effraie de quelque objet immobile devant lequel il doit passer, et que la peur le fait tourner subitement de même qu'un cheval rétif, l'amazone doit d'abord lui faire faire un tour complet sur lui-même, puis le calmer et l'encourager à se rapprocher de la cause de son effroi. En flattant l'animal, on peut le décider à se rapprocher de l'objet qui l'effraie et produire sur lui un effet si salutaire en lui prouvant que ses craintes étaient sans fondement, qu'il se montre dans la suite beaucoup moins facile à épouvanter.

Si le cheval, s'écartant d'un objet, tente de le dépasser rapidement, il serait inutile et imprudent de tenter de l'y ramener, car si l'amazone réussit à lui faire tourner la tête dans cette direction, elle peut, en l'empêchant de voir ce qui est devant

lui l'exposer à un danger réel pour en éviter un qui n'est qu'imaginaire. Il vaut beaucoup mieux le laisser aller en avant en tenant les yeux fixés à quelques pas au devant de l'animal, pour pouvoir le guider et l'empêcher de se jeter contre quelque objet qui pourrait se trouver sur son chemin. La dame doit le retenir graduellement, mais avec fermeté, et lui faire sentir par sa propre assurance l'absence de tout motif d'appréhension.

L'amazone doit toujours être sur ses gardes lorsqu'elle monte un cheval qui est sujet à s'effrayer. Elle ne pourra alors être prise à l'improviste, car le plus léger symptôme d'effroi manifesté par le cheval se communique instantanément à la main.

Il est facile de rendre la confiance à un cheval par de la douceur et un traitement judicieux ; les punitions infligées à celui qui s'effraie, loin de calmer ses craintes, ne font qu'accroître son excitation nerveuse. Au premier objet étrange qui se présentera à ses yeux il s'alarmera doublement, et de l'objet en lui-même et de la crainte du châtiment qui l'attend.

Nous avons encore à nous occuper ici du cheval qui bronche. Lorsqu'un animal a l'habitude de broncher, que ce soit par faiblesse, par nonchalance ou par maladresse ou encore à cause d'une conformation particulière, l'amazone doit veiller avec le plus grand soin à tenir toujours son cheval bien en main, de sorte que, aussitôt qu'elle s'aperçoit qu'il va faire un faux pas, elle peut immédiatement jeter le corps en arrière, et en élevant les mains, élever en même

temps la tête et l'avant-main de l'animal. Ce mouvement doit s'exécuter instantanément avant que l'équilibre du cheval soit trop compromis, ou il ne sera plus au pouvoir de la dame de le lui faire reprendre. Mais toutes les précautions du monde ne sauraient empêcher les chevaux faibles ou mal conformés de broncher, et souvent même elles ne suffisent pas pour prévenir une chute; c'est ce qui, comme nous l'avons déjà fait observer, les rend tout à fait impropres au service des dames.

Il est aussi absurde qu'inutile de corriger un cheval parce qu'il bronche, car il est évident que le pauvre animal ne courrait pas le risque de se briser les genoux s'il lui était possible de l'éviter. L'application du fouet, en détournant son attention, l'empêche de reprendre son équilibre ou l'excite, au moment où il l'a recouvré, à prendre sa course d'une manière rapide et désunie. Il est exposé ainsi à un faux pas plus sérieux, et peut-être à une chute avant qu'il ait pu reprendre son sang-froid. Alors même que la bronchade doit être attribuée à la nonchalance du cheval, il est trop tard pour le châtier quand le faux pas a été fait. Mais c'est à l'amazone à ne jamais laisser son cheval marcher d'une façon paresseuse et endormie.

Un jeune cheval, quelque bien conformé qu'il puisse être, s'il n'a été bien dressé et monté par de bons cavaliers marche souvent trop sur ses épaules, et lorsqu'il est très-ardent, il est sujet à se déjuger et par conséquent à se donner des atteintes. L'excellence de sa conformation et son activité naturelle lui permettent de se remettre promptement, et géné-

ralement sans l'aide de son cavalier. Avec un cheval de cette espèce, une légère tension des rênes suffit dans ces occasions, mais même lorsque l'animal ne laisse rien à désirer sous le rapport des formes, cette habitude n'est pas toujours sans danger et l'amazone ne doit rien épargner pour l'en corriger. Dans ce but elle doit, avec une main légère, le rassembler en lui élevant l'avant-main, et, par de légères applications du talon et du fouet, le forcer à faire travailler ses hanches et à les mettre sous lui. Il est alors forcé de lever et de plier le genou, de façon à ce que le pied arrive au sol parfaitement de niveau.

Un cheval qui est exempt de tout défaut de forme, qui a subi toutes les préparations nécessaires et qui sait faire remplir à ses hanches les fonctions auxquelles la nature les a destinées n'est guère exposé à tomber. Il est naturellement impossible d'affirmer qu'à un moment donné et par quelque cause imprévue un faux pas et une chute ne pourront se produire, mais les chances en sont si éloignées que l'amazone en prenant les précautions ordinaires pourra monter un animal qui se trouve dans ces conditions avec autant de sécurité que de plaisir.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES.

Lorsqu'on demanda à Démosthène quel était le premier point de l'art oratoire, il répondit : l'action; le second, l'action; le troisième, l'action. Si ce Grec énergique eût été questionné de la même manière au sujet du cheval, malgré toute son éloquence, il n'eût pu appliquer cette réponse avec plus d'à-propos, car, pour le cheval, l'action est tout, et sans elle les plus belles formes n'ont que peu de valeur. Nous devons reconnaître cependant qu'il est rare que la beauté des formes ne soit pas accompagnée de la perfection de l'action. « Un bon juge, dit Nimrod, peut avant de monter un cheval » se faire quelque idée de son action par la construction de » l'épaule et des jambes de derrière; si ces membres sont mal » placés, une bonne action est impossible. Un cheval ne peut » être agréable à monter s'il n'a les épaules longues et les » jambes de derrière bien dessinées; un de mes amis qui a » étudié ce sujet va plus loin; il prétend qu'avec les jambes

» de derrière mal conformées, trop droites par exemple, un » cheval ne peut avoir une bonne bouche. »

Pour obtenir cette action légère, égale et facile, si essentielle à un cheval de dame, les qualités les plus importantes sont des épaules profondes et obliques, et des jambes de derrière bien courbes. Cette conformation des membres postérieurs a été comparée avec justesse à l'agencement des ressorts d'une voiture, grâce auquel on parvient à éviter toute secousse.

« L'obliquité de l'épaule, dit W. Youatt, donne non-seule- » ment de l'extension, mais encore de la facilité à l'action. » L'épaule étant oblique, les jambes qui supportent l'avant- » main du cheval sont placées proportionnellement en avant, » elles ont moins de poids à porter et sont exposées à » moins de secousses, surtout lorsque l'action est rapide. Le » cheval devient également plus sûr, car ayant moins de » poids devant les piliers de support, il est moins exposé à » avoir le centre de gravité jeté au-devant d'eux par un faux » pas accidentel ; en un mot, il court moins de risque de tom- » ber ; il est en outre beaucoup plus agréable à monter et » fatigue moins la main de son cavalier. La nature, comme » si elle eût voulu compenser le manque d'action et de force » d'une épaule droite, y accumule ordinairement plus de » muscles, de sorte qu'elle devient épaisse et grossière. De » leur côté, les muscles de la poitrine destinés à fortifier » l'attache des épaules au poitrail sont proportionnellement » épaissis et fortifiés, et le cheval devient plus désagréable » et plus dangereux à monter. »

Bien que dans leur action les jambes de derrière échappent au plus grand nombre des secousses auxquelles sont exposées les jambes de devant, le poids du corps n'étant jamais jeté violemment sur elles, le cheval dont les membres postérieurs sont droits ne peut avoir une bonne action des jarrets, et par conséquent ses allures et surtout son petit galop ne peuvent être agréables. Il est donc difficile et dans beaucoup de circonstances impossible de placer convenablement un cheval sur ses hanches, en l'unissant ou en le rassemblant, quand ses membres postérieurs ne sont point arrondis. Un animal de cette catégorie doit donc être considéré comme absolument impropre au service d'une dame.

« S'il est un point, dit encore W. Youatt, sur lequel les » propriétaires de chevaux et les juges médiocres sont sou- » vent dans l'erreur, c'est l'action du cheval de route. — Qu'il » lève bien les jambes, dit-on, et il ne tombera jamais. — Et » cependant, plus il lève les jambes, et plus sera grande » la force avec laquelle il les ramènera vers le sol, la secousse » que subira le cavalier et l'usure des pieds. Le cheval qui a » une trop grande action du genou sera rarement vite, il sera » fréquemment peu agréable à monter et peu sûr pendant une » longue course. C'est un fait souvent contesté et que cepen- » dant l'expérience confirme pleinement, que la sûreté du » cheval dépend beaucoup plus de la manière dont il pose les » pieds sur le sol que de celle dont il les soulève; un pied » posé bien à plat ou peut-être le talon mis le premier en » contact avec le sol, contribuera plus que l'action la plus » haute et la plus magistrale à la sécurité du cavalier. Lorsque

» c'est la pointe du sabot qui la première touche le terrain, il » est facile de comprendre que le cheval peut être souvent » exposé à tomber. Un obstacle imprévu jettera en avant le » centre de gravité et l'animal sera renversé. Si la pointe du » sabot s'enfonce dans le sol avant que le pied soit fermement » posé, la moindre cause suffira pour amener un faux pas » et une chute. »

Citons encore à ce sujet quelques mots de Nimrod :

« Peut-être, dit-il, ne sait-on pas généralement qu'un » cheval peut lever fort peu les pieds et ne jamais faire un » faux pas, tandis qu'un autre qui lève les genoux presque » jusqu'au nez peut être un insigne broncheur. Lever la » jambe n'a rien à voir avec la sécurité du cheval sur la route. » Ce n'est pas de la manière dont le pied est levé, mais de » celle dont il est posé que dépend la sécurité de l'action du » cheval. L'homme rase le sol de très-près, mais il le heurte » rarement de l'orteil; si on le suit sur un sentier où la neige » est assez profonde pour qu'il y laisse des traces de son » passage, on s'aperçoit immédiatement qu'il frappe le sol » du talon et presque jamais de l'extrémité du pied. S'il le » faisait, il se blesserait constamment et ne tarderait pas à se » trouver boiteux. L'action de l'homme procède des hanches, » tandis que celle du cheval, en ce qui concerne ses membres » antérieurs, procède des épaules; mais le principe est le » même pour tous deux; c'est chez chacun un mécanisme » curieux de l'exactitude duquel dépend la perfection de » l'action. »

Ayant dit du cheval tout ce que j'avais à en dire, je

saisirai cette occasion de recommander de nouveau à l'amazone de se montrer prudente dans le choix du tailleur auquel elle confiera la confection de son amazone.

Si une dame se trouve obligée, par suite d'une circonstance quelconque, de se servir d'une selle à laquelle elle n'est pas accoutumée, elle doit avoir soin de s'assurer qu'elle est suffisamment longue du pommeau au troussequin; car si elle se trouvait trop courte pour sa taille, elle en éprouverait les plus grands inconvénients; elle se verrait obligée de s'asseoir, pendant une longue promenade peut-être, sur le bord du troussequin.

Avant de commencer une promenade, l'amazone devrait s'accoutumer à ajuster soigneusement les rênes et à rassembler le cheval, de sorte que, dès le départ, elle puisse le maîtriser complétement.

Lorsque deux dames ou davantage sont sur le point de faire une promenade ensemble, aussitôt que l'une d'elles se trouve en selle, elle doit avancer suffisamment pour être hors du chemin des autres, et tenir son cheval parfaitement tranquille pour qu'il ne puisse rendre les autres chevaux impatients et remuants pendant qu'on les monte. Lorsqu'une amazone rejoint d'autres personnes à cheval, elle doit prudemment placer sa monture de manière à ne courir aucun risque dans le cas où l'un ou l'autre cheval se mettrait à ruer. Une dame accompagnée d'un gentleman se place toujours du côté gauche.

C'est une excellente habitude que d'aller toujours lentement au départ, car la majorité des accidents ont pour cause l'exci-

tation des chevaux, trop fortement animés par leurs cavaliers au moment où ils viennent de quitter l'écurie.

L'usage veut que l'amazone soit toujours du côté gauche, mais pour dépasser quoi que ce soit allant dans la même direction qu'elle-même, elle doit se porter à droite; il faut qu'elle ait soin de n'exécuter ce mouvement que lorsqu'elle dispose de tout l'espace nécessaire.

En tournant, l'amazone doit user de la plus grande prudence, afin d'éviter le danger de collision avec tout autre objet. Si en approchant d'un tournant, elle ne peut à cause de sa position, s'assurer immédiatement si la route qu'elle va prendre se trouve libre, elle doit aller doucement, disposer de beaucoup de place, tenir son cheval bien en main et se tenir prête à tout événement.

En montant une montagne, la main de la bride doit être étendue librement et le corps placé en avant pour jeter le poids sur les épaules du cheval. Lorsque la montée est très-rapide l'amazone peut, pour conserver plus facilement l'équilibre, se soutenir de la main gauche à la crinière du cheval, mais sous aucun prétexte au pommeau de la selle; à cause de la position du cheval, cette imprudence, dans un pareil moment, peut faire reculer ou même tourner la selle et mettre ainsi en danger la vie de l'amazone.

En descendant une montagne, l'amazone doit exercer une légère pression sur la bouche du cheval et incliner le corps bien en arrière pour en jeter le poids sur les quartiers de derrière de l'animal; elle soulage ainsi les épaules et leur permet de remplir plus aisément leurs fonctions. Les rênes

doivent être suffisamment relâchées pour que le cheval puisse avancer librement et poser les pieds avec fermeté. Les amazones timides et inexpérimentées ont souvent le tort de soutenir trop la tête du cheval et de le retenir au point de rendre son allure incertaine et dangereuse. Dans un excellent ouvrage sur l'équitation, écrit il y a une cinquantaine d'années, l'auteur W. Youatt raconte l'épisode suivant : « Un gentleman, auquel j'avais appris à monter à cheval et » dont j'avais dressé la monture, me demanda avec quel- » que effroi si j'avais jamais vu son cheval broncher. Comme » je lui répondis négativement, il me pria de monter son cheval » et de l'accompagner; il me conduisit au haut d'une mon- » tagne qui n'était pas fort rapide et me dit : Nous allons » descendre. Arrivé au bas de la montée, il se montra fort » surpris de ce que son cheval n'avait pas bronché, car » il l'avait monté la veille et, descendant la même montagne, » il avait craint une chute à chaque pas et désirait savoir si » je pouvais me rendre compte de ce fait. L'explication que » je lui donnai le satisfit pleinement et peut-être pourra-t-il » être utile à d'autres de la connaître. Ce gentleman était âgé » et montait à cheval avec timidité et prudence; beaucoup » de jeunes gens mêmes, dans leurs premières promenades, » ne sont pas sans appréhension. En descendant une mon- » tagne, le corps du cheval est plus ou moins incliné selon la » rapidité de la pente, et le corps du cavalier conservant sa » position perpendiculaire, la tête du cheval paraît si éloignée » qu'il semble qu'il va tomber; le cavalier timide, trompé par » l'apparence, est porté à tendre les rênes et à élever autant

» que possible la tête de l'animal ; il en résulte que, lorsque » le cheval étend l'un de ses pieds de devant, pour marcher » de la manière ordinaire, il ne peut le poser avec fermeté » sur le sol sans ployer l'autre membre antérieur, ce qui non- » seulement fait paraître le cheval prêt à tomber, mais » l'expose à une chute réelle. Je fis comprendre à mon ami » qu'en descendant une montagne, il devait laisser à sa mon- » ture la liberté de la tête et ne pas supposer que le corps » du cheval puisse conserver une position horizontale, » comme le sien garde la perpendiculaire en descendant une » pente. Lorsqu'on n'est pas sûr de son cheval, on doit le » tenir mieux en main, mais je ne me souviens pas qu'en » aucune circonstance le cheval que je montais se soit abattu » en descendant une montagne, et le danger est beaucoup » moins grand qu'il ne le paraît.

» Lorsqu'on monte une montagne ou qu'un cheval se » cabre, il est nécessaire de lui rendre complétement la » main, mais, dans tous les autres cas, le cavalier doit » exercer une légère pression sur la bouche de l'animal. Tout » cheval, soit pour une cause soit pour une autre, est sujet à » tomber, et voilà pourquoi on doit se faire une règle inva- » riable de ne jamais se fier à sa monture. Celui qui agite » constamment les rênes commet une lourde faute ; il gâte » promptement la bouche de son cheval et se prépare volon- » tairement pour l'avenir la fatigue même que lui causent ces » tiraillements de la bride, qu'il parvient ainsi à rendre indis- » pensables ; celui qui laisse pendre négligemment les rênes » sur l'encolure du cheval, se montre encore plus malavisé.

» Il faut toujours exercer sur la bouche une légère pression ; » de cette façon on sera à même de venir immédiatement en » aide à l'animal, en cas de besoin, avant qu'il ait complète- » ment perdu l'équilibre et lorsqu'un léger mouvement des » rênes pourra le préserver d'une chute. Cette pression douce » et continue engagera le cheval à porter bien la tête, ce qui » contribue dans une grande mesure à la beauté, à la sécurité » et à l'aisance de son allure. »

La main doit toujours être active et suivre attentivement les mouvements du cheval; par ce moyen l'amazone sera toujours sur ses gardes et prête à tout événement. Si à un moment donné elle s'aperçoit que, contre sa volonté, l'action du cheval décline, elle doit immédiatement recourir, pour lui rendre son animation, à une pression des doigts, de la jambe ou du fouet. C'est la main qui est la première à s'apercevoir d'une modification dans l'allure, et elle doit être par conséquent la première à la corriger; le talon et le fouet l'excitant au même instant à obéir aux indications de la bride.

« Les commençants, dit Adams, sont toujours portés à sup- » poser que plus leur allure est rapide, plus ils déploient d'ha- » bileté; mais quelque plaisir que puisse procurer la rapidité, » il faut beaucoup plus d'adresse pour maintenir dans le petit » galop une action animée, à une vitesse de quatre à cinq milles » à l'heure, que pour en fournir douze ou quinze dans le » même espace de temps. La préoccupation constante de » l'élève doit donc être d'entretenir l'animation de l'action » dans le petit galop, sans aller vite. Si l'animation fait défaut

» ou si l'action n'est pas soutenue par la main, le cheval » prendra le trot, surtout si le petit galop est court ou uni. »

Comme l'amazone commence ordinairement à employer la gourmette aussitôt qu'elle a terminé son noviciat, on ne saurait trop insister sur la nécessité d'en bien connaître l'usage, car c'est par elle qu'est maintenue la correspondance qui doit toujours exister entre la bouche du cheval et la main de l'amazone. « La gourmette, dit l'écrivain que je viens de citer, » exige une main légère. Il est nécessaire de tendre ou de » relâcher les rênes dans la mesure qui convient à chaque » cheval en particulier. Certains chevaux demandent une » pression plus forte que d'autres, et la plupart ont quelque » particularité que des cavaliers consommés ne tardent pas à » découvrir et à tourner à leur avantage. Ce n'est que par » une pression ferme, légère et aisée de la main que l'on peut » conserver la sensibilité de la bouche du cheval, si essen- » tielle dans l'équitation. »

L'amazone doit se souvenir que, dans la position ordinaire de la main de la bride, le petit doigt en se dirigeant vers le haut doit avoir au moins trois lignes d'action pour guider le cheval, savoir : vers l'épaule droite, vers l'épaule gauche et vers la poitrine. Dans ces trois directions, le petit doigt ne doit se mouvoir que lorsque les aides l'exigent. Ainsi le cheval sera guidé et soutenu à chaque tournant par la rêne intérieure ou conductrice, la rêne extérieure opérant à l'unisson de la première.

Le corps doit toujours suivre avec aisance et souplesse les mouvements du cheval ; le manque de flexibilité empêchera

inévitablement l'amazone de devenir jamais bonne écuyère; il aura de plus l'inconvénient de nuire à l'action du cheval qui ne pourra se montrer sous un jour favorable lorsqu'il sera dirigé par une amazone raide ou indolente.

La dame doit en toutes circonstances s'efforcer de conserver son sang-froid. Le moindre symptôme d'alarme de sa part se communique immédiatement au cheval, dont la propre terreur s'accroît comme sous l'influence d'une puissance électrique, ou dont le vice et l'indocilité prennent un caractère plus déterminé. Par-dessus tout, si elle tient à la vie elle doit, dans toutes crises, redouter de négliger les rênes pour ne s'occuper que des moyens de se maintenir en équilibre. En inclinant le corps en avant, elle relâche les rênes, et dès ce moment le cheval conquiert un avantage qu'il n'est pas aisé de lui reprendre. Au premier symptôme de danger, la main droite, sauf le cas où le cheval se cabre, doit se placer sur la rêne droite. Le sang-froid et l'attention qu'elle donnera aux règles à observer dans les situations critiques permettront à l'amazone de s'en tirer saine et sauve et même avec honneur.

En traversant un gué par un temps chaud, la tête du cheval doit être tenue haute et l'animal doit être poussé vivement vers la rive. Si on lui permet de s'arrêter et de boire, il n'est pas impossible qu'il s'avise de se coucher dans l'eau et, sans parler des autres inconvénients qui en peuvent résulter, un bain impromptu, dans de telles circonstances, est loin d'être favorable au costume équestre.

Lorsqu'on parcourt à cheval une route empierrée qui a été récemment réparée, on doit en éviter les côtés où les pierres

sont simplement posées sur le sol ; il est beaucoup plus sûr d'avancer très-lentement dans les endroits où des pierres épaisses sont détachées et exposent le cheval à se blesser les pieds.

Lorsqu'on voyage sur de mauvais chemins, bien que la main ne doive jamais négliger ses fonctions ou se laisser prendre à l'improviste, elle doit laisser au cheval la liberté de la tête afin qu'il puisse obéir à ses instincts naturels et ait la liberté de choisir le chemin le plus sûr.

Si un cheval bronche et tombe sur les genoux ou fait une chute de quelque manière ou par quelque motif que ce soit, l'amazone ne doit pas trop se hâter de se jeter à bas de sa monture, de crainte qu'elle ne le fasse au moment même où le cheval sera en train de se relever. Dans ce cas la force de la chute sera grandement accrue et si la jupe de l'amazone s'accrochait au pommeau de la selle un accident sérieux pourrait s'en suivre. En outre, le cheval en se relevant peut mettre le pied sur elle. Si elle est jetée hors de la selle par la chute du cheval, sa grande préoccupation doit être de s'en éloigner le plus promptement possible ; mais si elle reste sur son cheval, elle courra moins de risques en se maintenant en selle qu'en essayant d'en descendre. L'instinct du cheval le pousse à se relever aussi vite qu'il le peut et le poids d'une dame est rarement assez fort pour l'en empêcher. Lorsque le cheval tombe du côté droit, la dame n'a que peu de chose à craindre lors même qu'elle serait jetée à bas de sa monture, aussi longtemps que la jupe de l'amazone ne s'accroche pas au pommeau de la selle ; si elle reste en selle,

le pis qui puisse arriver c'est que le cheval en se levant déchire sa jupe de ses pieds de derrière. Si le cheval se renverse du côté gauche et que la dame soit jetée par terre, l'assistance immédiate du cavalier ou du groom devient nécessaire pour la tirer d'une position plus ou moins dangereuse; ses pieds et la jupe de l'amazone peuvent se trouver sous le cheval et dans ce cas elle se trouve complétement incapable de s'aider elle-même. J'ai souvent entendu dire par des gentlemen qu'il y a beaucoup d'art dans la manière de tomber et en vérité je crois que pour eux c'est le cas surtout à la chasse. Mais la position et le costume de la dame la rendent comparativement si impuissante dans ces circonstances difficiles, que je suis convaincue, et une longue expérience m'a confirmée dans cette opinion, qu'en règle générale ce qu'elle a de mieux à faire est de se tenir autant que possible en selle.

Si l'on s'aperçoit que le cheval penche d'un côté, que son allure est incertaine et que certains mouvements semblent indiquer qu'il se dispose à ruer, l'amazone peut être persuadée ou que la selle est mal ajustée ou qu'elle blesse le cheval en quelque endroit. Dans ce cas, elle doit descendre de cheval le plus promptement possible, faire rajuster la selle ou la faire ôter et examiner; sans cette précaution, le cheval pourra devenir rétif et son dos sera assez sérieusement blessé pour le mettre hors de service pendant quelque temps.

Si un cheval, généralement gai et dont l'action est d'ordinaire libre et dégagée, paraît triste et laisse tomber la tête,

tandis que son poil se dresse, surtout vers l'extrémité supérieure de l'encolure immédiatement derrière les oreilles, ou s'il tousse, l'amazone peut être certaine qu'il est malade, et plus tôt il sera ramené à l'écurie, plus rapide sera sa guérison. Il peut n'avoir qu'un mal léger qui, s'il est pris en temps, disparaîtra bientôt, pourvu qu'il soit interdit au groom de traiter l'animal à sa fantaisie, qu'on se dispense des soins du maréchal ferrant et qu'on remette le cheval entre les mains d'un chirurgien vétérinaire. Mais si le cheval continue à être monté dans cet état ou exposé au froid pendant que sa maîtresse fait une visite, s'il est traité ensuite par des ignorants il sera peut-être, à cause de sa délicatesse naturelle, perdu au bout de quelques jours ou même de quelques heures. Le moindre inconvénient qui puisse advenir sera que sa maîtresse se verra privée de ses services pendant un grand nombre de semaines.

Une dame ne doit jamais entrer en lutte avec son cheval lorsqu'il lui est possible de l'éviter. Sans être naturellement vicieux ou rétif un cheval peut tout à coup refuser d'avancer ou de tourner dans une direction donnée. S'il ne peut être réduit à l'obéissance par les caresses et les encouragements, il se laissera d'ordinaire entraîner par une autre personne. Dans ce but, le groom peut descendre de cheval ou on peut prier un passant de conduire doucement le cheval par le bridon en le flattant. Celui qui remplit cet office se reculera pour laisser le champ libre au cheval aussitôt qu'il montre des dispositions à obéir. Peut-être toutes les amazones ne savent-elles pas que la personne qui veut conduire un cheval par la

bride ne doit pas tourner son visage vers l'animal lorsqu'il refuse obstinément de suivre; en faisant ainsi et en agitant la bride par secousses, on effraie le cheval au lieu de le ramener à la soumission ce qu'on aurait pu obtenir avec un peu de patience.

Une dame ne doit pas monter un cheval qui exige de sévères corrections; s'il se développe chez sa monture un vice que ne peut vaincre un traitement plus doux, les châtiments seront administrés avec beaucoup plus d'effet et de convenance par une main masculine; des corrections modérées peuvent parfois devenir nécessaires et l'amazone ne doit pas se faire scrupule d'y recourir lorsque les circonstances l'exigent.

Quant aux éperons, cette question si souvent débattue, il y a quelques cas dans lesquels ils peuvent être portés convenablement. Par exemple, par une dame qui est passée maîtresse dans l'art de l'équitation, par celle qui, étant arrivée au même degré de perfection, a l'habitude de monter divers chevaux ou par celle qui s'adonne aux plaisirs de la chasse où leur emploi est quelquefois absolument indispensable. Cependant, pour l'animal qui mérite le titre de cheval de dame, ils sont inutiles. L'éperon est une correction très-sévère pour l'animal auquel on l'inflige et si on l'applique avec imprudence ou inhumanité, il peut produire un degré d'excitation et de fureur qui expose l'amazone inhabile aux plus grands dangers. En règle générale je conseille donc fortement à mes belles lectrices de ne pas porter d'éperons.

LA CHASSE.

—

La chasse elle-même et la part qu'y peuvent prendre les dames ont été depuis quelques années l'objet de tant de discussions que mes lectrices devaient s'attendre à m'y voir consacrer quelques pages; avant de leur offrir ma propre manière de voir sur ce sujet, je dois leur dire, ce qui est du reste un fait bien connu, que l'opinion de l'autre sexe s'oppose généralement à ce qu'elles participent à cette récréation. Les gentlemen sont conduits à cette conclusion par divers motifs dont l'un des principaux est, comme on me l'a répété à diverses reprises, qu'ils ne peuvent bannir de leur esprit la préoccupation constante des dangers que courent les dames à la chasse. Le colonel Cook qui pendant de nombreuses années a été propriétaire d'une meute de chiens de renard et a écrit sur le sport un ouvrage bien connu, avait l'habitude de dire qu'il lui était toujours agréable de voir le lieu de réunion embelli par la présence des dames,

ce qui non-seulement faisait passer d'une manière délicieuse les quelques minutes qui s'écoulent d'ordinaire avant le commencement des chasses mais prouvait l'intérêt qu'elles prenaient aux amusements de leurs maris et de leurs frères. Mais jamais, ajoutait-il, jamais au delà du lieu de rendez-vous, sauf lorsqu'il s'agit d'une de ces très-rares écuyères qui, par une longue et précoce expérience, ont acquis une profonde connaissance du sport et dont l'habileté extraordinaire rassure le spectateur tout en le charmant. Nous pourrions citer encore les opinions de divers auteurs, mais comme elles aboutissent toutes à la même conclusion ou à peu près nous nous en tiendrons à la précédente.

Si l'on considère combien peu de dames possèdent l'habileté nécessaire pour suivre une chasse ou la connaissance de ce qu'exige une position si nouvelle pour elles on ne peut s'étonner de l'arrêt qui leur interdit d'aller plus loin que le lieu de réunion. Il arrive si rarement que l'on trouve réunies chez une femme les connaissances de l'équitation et du sport que j'ai été très-frappée du récit d'une anecdote qui a pour héros une dame qui, aujourd'hui encore, est considérée comme une des meilleures écuyères de l'Angleterre et je ne puis résister à la tentation de la citer ici.

Cette dame passa à Bath deux hivers pendant lesquels elle se joignit fréquemment à la chasse de ce vrai et noble sportsman, le grand-père du duc de Beaufort, mort tout récemment. La première fois qu'elle fit son apparition dans les champs avec les chiens du duc — elle s'était consacrée au sport depuis sa première jeunesse dans le district où

résidait sa famille — elle parcourut à cheval une pièce de genêt épineux dans laquelle un renard avait établi son terrier. Aussitôt que l'animal fut sur pied, elle proclama hautement le fait par deux ou trois exclamations des plus orthodoxes et des plus musicales. Le duc qui se trouvait avec ses chiens dans un champ voisin, ne fut pas peu surpris d'entendre cet avertissement sortir des lèvres d'une dame, il se rendit promptement auprès d'elle pour lui en demander la cause et apprit de sa bouche qu'elle avait vu partir un renard. « Comment savez-vous, demanda le duc que c'était un renard? » « Parce que, répondit la jeune et élégante écuyère, je lui ai passé sur le dos, je l'ai lancé et il est parti dans la direction du vent vers Badminton. » La réponse était donnée en termes si techniques que tout doute disparut de l'esprit du duc qui, saluant avec courtoisie, fit immédiatement découpler les chiens.

Le résultat fut une chasse des plus brillantes pendant toute la durée de laquelle les délicates attentions du duc qui ne quitta pas les côtés de la belle amazone n'ajoutèrent pas peu à ses plaisirs; ni fossés, ni haies, ni barrières ne purent l'arrêter.

Cette jeune femme, qui à cette époque n'était point mariée, était la fille d'un riche et brave amiral et elle ne manquait point d'admirateurs, soit à la chasse, soit dans les salons. Ses nombreux talents, ses yeux brillants, sa belle position attiraient autour d'elle une foule de prétendants parmi lesquels on remarquait un gentleman, bien connu dans les cercles fashionables de Londres, et qui avait été depuis peu pré-

senté à sa famille. Le lendemain de son arrivée à la campagne il se trouva que l'on devait lancer un cerf sur les propriétés du feu comte de Fortescue, le spécimen le plus complet du vrai gentleman anglais qui ait jamais vécu pour réchauffer et consoler les cœurs des pauvres et remplir tous les devoirs de l'hospitalité envers ses voisins et ses amis.

Cette digression me sera facilement pardonnée par tous ceux qui ont eu l'honneur et le plaisir de le connaître car on ne pouvait le voir sans l'aimer et sa mort remplit tous les cœurs d'une désolation sans égale.

Mais il est temps d'en revenir à notre belle héroïne et à son prétendant. C'était le matin du jour de chasse; dans ce pays, le cerf est délogé de ses bois natifs, les distances sont courtes et les campagnes pittoresques. La dame ne connaissant pas de plus vives distractions à offrir à sa nouvelle connaissance ordonna de seller pour lui sa jument favorite qui pouvait répondre aux exigences des chasseurs les plus entreprenants; elle avait toujours en sa possession les clefs des grilles de ce domaine seigneurial et ils partirent pour rejoindre la chasse

Il se trouva qu'une partie d'une ferme à travers laquelle ils devaient passer avait été préparée pour y parquer des moutons. La dame prit les devants et franchit sans hésitation les clôtures, supposant que son compagnon suivrait son exemple; mais hélas! le courage lui manqua. La dame se voyant ainsi forcée ou à perdre la journée de chasse dont elle se promettait tant de plaisir ou à poursuivre sa route seule, choisit immédiatement cette dernière alternative et,

galopant gaiement, elle se retourna pour envoyer ses adieux à son prétendant de Londres, dont le dernier regard fut, d'après ses propres expressions, dirigé vers elle de l'autre côté de la clôture. L'amant désappointé, craignant sans aucun doute les railleries auxquelles l'exposait son manque de courage et de galanterie retourna immédiatement au château, commanda des chevaux de poste pour sa voiture et avant que les plaisirs de la chasse fussent arrivés à leur fin il avait parcouru plusieurs des relais qui le séparaient de la capitale.

La présence des dames à la chasse n'est pas toujours sans inconvénients. Je me souviens qu'une jeune dame, montant un jour un cheval complétement inaccoutumé aux chiens, s'approcha imprudemment de la meute au moment où elle allait être lancée. Le cheval, comme il arrive d'ordinaire à celui qui n'a pas l'habitude des chiens, devint nerveux et inquiet lorsqu'il se vit entouré par quelques-uns d'entre eux. Enfin, il rua et en tua un qui malheureusement se trouva être le plus précieux de la meute.

Il est difficile de concevoir une contrariété plus grande que celle que subit le propriétaire d'une meute, en perdant d'une façon aussi malheureuse un de ses chiens favoris; elle ne peut se comparer qu'à celle que ressent l'auteur de l'accident. La jeune dame dont je viens de parler était trop soigneuse et trop prudente pour s'exposer de nouveau à une mésaventure semblable; elle eut la précaution de guérir son cheval de son agitation en faisant mettre un chien dans son écurie; il n'existe pas de moyen plus sûr de faire disparaître

la crainte et l'antipathie que beaucoup de chevaux éprouvent pour les chiens en général.

Si nous considérons la grande valeur des chiens, l'extrême difficulté que l'on éprouve à remplacer les bons et l'attachement que ces fidèles animaux savent inspirer à leurs maîtres on ne peut s'étonner des sentiments de crainte et de mécontentement qu'éprouvent ces derniers lorsqu'ils les voient exposés à être foulés aux pieds des chevaux et tués.

A moins qu'elle ne monte un cheval entraîné pour la chasse, une dame, en se trouvant simplement au rendez-vous peut courir quelque danger si elle reste avec les chiens après qu'ils ont été lancés; car s'ils trouvaient promptement la piste et partaient immédiatement, sa monture, excitée par les chiens, par la musique et par l'exemple des autres chevaux partant à toute vitesse, peut mettre en danger, même une écuyère expérimentée.

D'après le principe qui veut que l'on mette en pratique ce que l'on recommande, j'ai toujours éprouvé quelque embarras à donner mon avis sur la question de la chasse et de la part qu'il convient aux dames d'y prendre. M'étant fréquemment dans ma jeunesse livrée aux plaisirs du sport que j'aimais avec enthousiasme, il ne me convient guère de dissuader les dames d'y participer, excepté dans des cas particuliers. Par le mot chasse je n'entends pas un simple galop avec une meute de chiens de lièvre dans des plaines unies, car si elles sont convenablement montées pour la circonstance, cet exercice peut être considéré comme la chasse des dames par excellence; elles ne doivent pas s'éloigner beaucoup de chez elles,

elles peuvent joindre et quitter la chasse quand bon leur semble et, enfin, ce qui n'est pas la considération la moins importante, il se trouve d'ordinaire plusieurs personnes de leur sexe présentes pour leur venir en aide en cas d'accident. Mes conseils et mes recommandations s'appliquent à la chasse plus excitante et plus périlleuse du renard qui exige l'habileté d'une écuyère consommée, une connaissance du sport qui ne peut s'acquérir que par l'expérience et la pratique, un courage à toute épreuve, une grande résistance à la fatigue, le mépris du vent et des tempêtes et une constitution qui défie les rhumes et les rhumatismes. Dans presque tous les comtés de l'Angleterre, il se trouve deux ou trois dames qui se distinguent par leurs connaissances du sport et qui font le juste orgueil des chasseurs qu'elles accompagnent. Par conséquent, si une dame se sent douée des qualités nécessaires pour participer à ce plaisir, elle peut le faire avec sécurité et peut être assurée que sa présence sera toujours accueillie avec joie. Mais lorsque les dames n'ont pas l'habileté requise et que leur constitution n'est pas assez forte pour braver les fatigues auxquelles les expose la chasse, ce qui est le cas pour la plupart d'entre elles, tout en exprimant l'espoir qu'elles emploieront toute leur influence à soutenir ce noble genre de sport, je ne puis que me faire l'écho du galant colonel cité plus haut, et leur conseiller de se borner à embellir de leur présence le lieu du rendez-vous.

CONCLUSION.

Ma tâche agréable est terminée ; je remercie sincèrement mes belles lectrices pour m'avoir écoutée patiemment, et je l'espère, non sans profit pour elles-mêmes; je leur dis adieu à contre-cœur. En terminant un ouvrage, que le souvenir et la pratique m'ont rendu également cher, j'éprouve des regrets d'autant plus vifs que ce travail a ravivé chez moi la mémoire des joyeuses heures de mon passé, de ces brillantes heures de plaisirs équestres que rien ne pourra me faire oublier, et qui étaient rendues plus belles encore par la présence de plus d'une charmante amazone dont le port gracieux, l'oreille attentive et les mains adroites auraient pu confirmer par l'exemple les principes que je viens de développer pour servir de guide aux écuyères de mon sexe. Qu'on me pardonne de citer ici le simple mais beau langage de ce grand maître de l'art, le duc de Newcastle auquel j'ai

emprunté déjà quelques lignes et dont je partage complétement les opinions sur ce sujet.

« J'ai aimé, dit-il, pratiqué et étudié cet art de l'équitation » depuis mon enfance et il m'a toujours procuré les plus » vifs plaisirs; il n'y a point d'exercice plus salutaire, plus » honorable et plus digne du gentleman que celui de monter » à cheval lorsqu'on le fait avec adresse. Sans les connais- » sances nécessaires, rien n'est plus ridicule et plus gauche » qu'un homme à cheval. Ses membres semblent être dis- » loqués, parce qu'ils sont hors de leur position naturelle et » sa pose est incommode parce qu'elle est contrainte, tandis » qu'un bon cavalier occupe la place que lui assigne la nature » et sa position est commode parce qu'elle est libre et aisée. » Il en est de l'équitation comme de tout autre art; la régu- » larité plaît aux yeux, tandis que la contorsion est néces- » sairement disgracieuse. Il y a en outre dans l'équitation une » élégance qui semble naturelle tandis qu'elle n'est en réalité » qu'un effet de l'art; le parfait écuyer paraît devoir à la » nature ce qu'il a acquis par la pratique, et il donne à son » cheval l'apparence d'une créature qui a été créée dans le » seul but d'être gouvernée, conduite et montée par » l'homme. »

Bien que la description que donne le duc de Newcastle de l'art de l'équitation s'adresse spécialement aux hommes, je suis sûre que mes lectrices ne tarderont pas à découvrir qu'elles peuvent fort bien se l'appliquer et reconnaîtront facilement tout ce qu'il est désirable qu'elles imitent.

En parcourant ce livre, quelques personnes m'accuseront

peut-être de m'être parfois écartée de mon sujet, ou de m'être appesantie sur certains points qui auraient pu être traités plus sommairement; mais en s'occupant de matières de cette nature, il est difficile de garder toujours un juste milieu entre la brièveté et la prolixité et en m'en tenant trop strictement à la première je craignais de ne pouvoir combler la mesure d'instruction que je désirais si vivement offrir aux jeunes amazones. Celles de mes lectrices, et le nombre en est grand sans doute, qui sont tout aussi aptes que moi à se former une opinion sur ce sujet reconnaîtront que les détails dans lesquels je suis entrée n'étaient pas sans utilité pour les commençantes qui n'ont encore sur l'équitation que des notions fort vagues. En indiquant la route à suivre, il est nécessaire d'expliquer aussi lucidement et aussi complétement que possible, les défauts aussi bien que les beautés du port équestre; et en tout ce qui concerne les moyens de se préserver d'un danger il faut indiquer non-seulement ce qui doit être fait, mais encore ce qui doit être évité. A ce propos, nous nous permettrons de recourir une fois encore au même auteur.

« Ces choses, dit-il, qui semblent peut-être manquer de » concision pourraient, si elles étaient plus courtes, laisser » des doutes dans l'esprit du lecteur. L'art de l'équitation ne » consiste pas seulement dans des études théoriques, mais » aussi dans des exercices pratiques; il est impossible de le » résumer dans un proverbe ou un court aphorisme; de le » réduire en un syllogisme ou de le renfermer dans les » limites d'un vers; il est impossible aussi de donner dans » cet art une leçon universelle comme beaucoup le désirent.

» Pour ma part, je suis convaincu qu'il n'y a rien d'universel » dans l'équitation, pas plus que dans aucune autre chose » que je connaisse. Si mon livre plaît au lecteur je me trou- » verai complétement satisfait. »

Quant à moi, je conclus en disant que si la lecture de ce volume peut mettre l'amazone à l'abri du ridicule, l'aider à se tirer honorablement des difficultés qu'elle pourra rencontrer, et lui procurer une récréation saine, délicieuse et noble, une sécurité parfaite, combinée avec les fascinations de la grâce et de l'élégance, moi aussi je me considérerai comme satisfaite.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

PRÉFACE. 5

INTRODUCTION. 13

L'amazone. 27

Le cheval 41

La selle et la bride. 65

De la manière de se mettre en selle. 77

De la manière de descendre de cheval. 83

L'assiette 87

Les rênes. 99

La position des mains. 107

Les cinq positions quand les rênes sont séparées. 108

Les cinq positions quand les rênes sont réunies dans la même main. . 109

Les mains. 111

Le pas 135

Des tournants au pas. 139

De l'arrêt au pas. 143

De la manière de reculer au pas. 145

Le trot. 149
Le petit galop. 159
Des tournants au petit galop. 169
L'arrêt au petit galop. 171
Le galop 173
Le cercle 177
Le saut. 183
Situations critiques. 193
Observations générales. 205
La chasse. 221
Conclusion. 229

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Ca 1334